

LES ÉCRIVAINS

DE

L'HISTOIRE AUGUSTE.

Se vend à Paris,

A L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Gît-le-Cœur, n.° 7.

Chez BARROIS, l'aîné et fils, Libraires, rue de Savoye, n.° 13.

Et chez DELAUNAY, Libraire, Palais du Tribunat, 2.e Galerie de Bois, n.° 243.

LES ÉCRIVAINS

DE

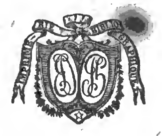
L'HISTOIRE AUGUSTE.

Traduits en français par GUILLAUME DE MOULINES, Résident du Duc de Brunswick à Berlin, Membre de l'Académie Royale de cette ville, etc.

NOUVELLE ÉDITION.

Revue et augmentée d'une notice sur la Vie et les Ouvrages du Traducteur.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE,
Rue Gît-le-Cœur.

1806.

VIE DES DEUX EMPEREURS MAXIME ET BALBIN,

PAR JULES CAPITOLIN.

Après que les Gordiens père et fils eurent été massacrés en Afrique, et pendant que Maximin, plein de fureur, s'avançoit vers Rome pour la punir de ce qu'elle avoit donné le titre d'Augustes à ces Princes, les Sénateurs tremblans se rendirent le vingt-cinq de juin, jour des jeux Apollinaires, dans le Temple de la Concorde (1), pour tâcher de trouver un remède contre la rage de cet ennemi cruel.

Les deux Consulaires, Maxime et Balbin, personnages très-éminens, au premier desquels la plupart des Historiens donnent le nom de Pupien au lieu de celui de Maxime, tandis que Dexippe et

(1) Tite-Live raconte fort au long l'institution de de ces jeux établis sur une prédiction du Devin Martius, pour écarter les ennemis de la République. *L.* 25. *ch.* 12.

Arrien disent que Maxime et Balbin, l'un célèbre par son humanité, l'autre par sa bravoure et l'austérité de ses mœurs, furent élus contre Maximin après la mort des Gordiens; ces deux hommes, dis-je, étant entrés dans le Sénat avec tout l'extérieur de la crainte que l'approche de Maximin inspiroit, pendant que le Consul proposoit d'autres affaires, le Sénateur, qui devoit parler le premier, dit: » Nous nous occupons, dans cette assem» blée, de misères et de contes de vieilles, » au milieu de la situation la plus criti» que. Il est bien question de la répara» tion des Temples, des ornemens de la » Basilique, des Thermes de Titus, ou » de la construction de l'Amphithéâtre, » tandis que Maximin que vous avez, de » concert avec moi, déclaré ennemi, s'a» vance! Les deux Gordiens, dans les» quels nous avions placé notre confian» ce, sont massacrés; ne nous reste-t-il » donc à présent plus de ressource? Pen» sez-y, Pères Conscripts. Nommez des » Empereurs. Ne différez pas, de peur » que, vous abandonnant chacun en par-

» ticulier à la crainte, vous ne succom-
» biez en lâches, plutôt qu'en gens d'hon-
» neur ». Après ces mots, un silence général régnant dans l'assemblée, Maxime, qui étoit le plus ancien et le plus distingué par son mérite, sa valeur et sa probité, prit la parole pour prouver qu'il falloit créer deux Empereurs; alors Vectius Sabinus de la famille des Ulpius, ayant demandé au Consul la permission de parler, commença ainsi: « Je
» sens, P. C., que la fermeté est abso-
» lument nécessaire dans les nouvelles
» crises, et qu'il faut moins chercher que
» saisir brusquement un parti: beaucoup
» de paroles et beaucoup d'opinions sont
» hors de place lorsque le mal presse. Que
» chacun pense à sa vie, à son épouse,
» à ses enfans, à la fortune que lui ont
» transmis ses aïeux. Voilà ce que le fa-
» rouche, l'inhumain, le barbare Maxi-
» min menace de nous ravir; et il sera
» d'autant plus cruel, qu'il pense avoir
» un sujet légitime d'exercer ses fureurs.
» Il avance en force, et établissant par-
» tout des postes, il approche de la ville,

» tandis qu'assis ici vous perdez le temps
» à délibérer. Qu'est-il besoin de longs
» discours ? il faut nommer un Empereur;
» que dis-je ? il faut en nommer deux,
» l'un qui ait l'œil sur les affaires inté-
» rieures, l'autre qui ait soin du mili-
» taire; l'un qui reste dans la ville, l'au-
« tre qui marche avec une armée au-de-
» vant de ces brigands. Je nommerai ces
» Princes, c'est à vous à confirmer mon
» avis si vous l'approuvez; sinon, indiquez
» de meilleurs sujets. C'est donc pour
» Maxime et pour Balbin que je me dé-
» clare. Le premier s'est acquis tant de
» gloire par le métier des armes, qu'il a
» illustré sa famille; l'autre est si distin-
» gué par sa naissance, par la douceur
» de ses mœurs, et par la régularité de
» sa vie, qu'il a dès son enfance consa-
» crée à l'étude, qu'il ne peut qu'être
» utile à la République. Tel est mon sen-
» timent qui est peut être plus dange-
» reux pour moi que pour vous; mais qui
» ne sauroit vous être salutaire, si vous
» ne choisissez les chefs que je viens de
» proposer ou tels autres ». A peine eut-

il achevé de parler qu'on entendit un cri unanime : « Cela est équitable ; cela est » juste ; nous sommes tous du sentiment » de Sabinus. Augustes Maxime et Bal- » bin, les Dieux vous protègent : ce sont » eux qui vous font Empereurs ; qu'ils » vous conservent. Vengez le Sénat des » brigands. Nous vous chargeons de la » guerre contre les brigands. Que Maxi- » min, cet ennemi public, périsse avec » son fils : poursuivez cet ennemi de l'E- » tat. Vous êtes heureux au jugement » du Sénat : l'Empire fleurira sous vous. » Acquittez-vous en hommes de cœur de » ce que le Sénat vous confie ; acceptez- » le avec joie ».

Ce fut par ces acclamations et par d'autres pareilles qu'on éleva Maxime et Balbin au trône. Ils se rendirent donc du Sénat au Capitole pour y sacrifier. Pendant qu'ils s'y occupoient de cet objet, le peuple contesta l'Empire à Maxime, car la populace craignoit la sévérité de ses mœurs. On demanda que Gordien, qui étoit très-jeune, fut déclaré Prince ; ce que l'on accorda d'abord, et

les nouveaux Empereurs, environnés de gens armés, n'osèrent retourner au palais qu'après avoir nommé César le petit-fils de Gordien. Le peuple fut ensuite convoqué à la tribune aux harangues. Là, Maxime et Balbin rendirent compte du choix du Sénat et de leur élection ; mais le peuple, ainsi que les soldats qui s'y trouvèrent par hasard, s'écrièrent : » Nous souhaitons tous que Gordien soit » César ». Ce Prince, selon quelques-uns, étoit né de la fille de Gordien ; selon d'autres, de son fils qui étoit mort en Afrique : il avoit, au témoignage de la plupart des Ecrivains, quatorze ans. On l'enleva aussitôt, et par une nouvelle espèce de Sénatus-Consulte, car ce même jour on en avoit fait un, il fut conduit au Sénat et appelé César. La première chose que proposèrent les nouveaux Princes, fut que les deux Gordiens seroient mis au rang des Dieux. Quelques Ecrivains disent qu'il n'y eut que le vieux Gordien qui obtint cette distinction; mais je me rappelle distinctement d'avoir lu dans les écrits très-détaillés de Cordus,

que tous deux furent divinisés; car le vieux s'étant étranglé, son fils, qui avoit péri à la guerre, méritoit encore davantage d'être honoré. Après ces délibérations on créa Préfet de la ville Sabinus, homme grave et qui convenoit à l'austérité des mœurs de Maxime. Pinarius Valens fut nommé Préfet du Prétoire. Avant que de parler des actions des nouveaux Empereurs, je dirai un mot de leur caractère et de leur extraction, sans entrer dans les mêmes détails que Cordus sur tous les objets qu'il traite, mais à la manière de Suétone et de Valerius Marcellus; quoique Fortunatien, qui a écrit cette Histoire, ait recueilli bien des choses. Pour Cordus, il a compilé des misères et jusqu'à des indécences. Maxime étoit fils de Maxime, homme de basse condition, forgeron, selon les uns, et selon d'autres, charron. Sa mère se nommoit Prima; il eut quatre frères et quatre sœurs qui moururent tous jeunes. On dit qu'à sa naissance, un aigle porta une quantité considérable de viande de bœuf, et la jeta dans le garde-manger de

ses parens qui étoit dans une petite cour; qu'après y avoir été quelque temps, personne, par un respect religieux, n'osant toucher cette viande, l'aigle l'enleva de là pour la porter dans la petite chapelle d'un Temple dédié à Jupiter qui préside. On ne vit alors aucun présage dans cet événement; l'Empire qu'obtint dans la suite Maxime, fit comprendre que cela n'étoit pas arrivé sans cause. Il passa son enfance dans la maison de son oncle Pinarius, qu'il fit Préfet du Prétoire dès qu'il fut Empereur. Il s'appliqua peu à la grammaire et à la rhétorique, parce qu'il donna tout son temps au métier des armes. Créé Tribun militaire, il passa par plusieurs dégrés et obtint la Préture aux frais de Pescennina Marcellina qui l'avoit adopté et entretenu. Il fut ensuite Proconsul de Bithynie, puis de la Grèce, et enfin de Narbonne. Envoyé comme Lieutenant, il battit les Sarmates en Illyrie; de là il fut vers le Rhin, où il remporta des avantages sur les Germains. Il remplit après cela la charge de Préfet de la ville avec beaucoup de

prudence, d'habileté et d'exactitude; ce qui fit que, n'y ayant personne, au jugement de tout le monde, plus digne d'occuper le trône, le Sénat l'y éleva, quoique sa qualité d'homme nouveau dût l'en exclure. Je dirai, en faveur de ceux qui aiment quelques petits détails, et qui sont le plus grand nombre, qu'il mangeoit beaucoup, buvoit peu, se livroit rarement au plaisir de l'amour, étoit si rigide et en public et dans le particulier, qu'on lui avoit donné le surnom de triste. Il avoit la physionomie grave et sérieuse, étoit bien fait de sa personne, et d'une bonne constitution; il étoit méprisant dans ses manières, quoiqu'il fût cependant juste; il ne se montra jamais inhumain ou inclément avant la décision des affaires; il pardonnoit toujours lorsqu'on l'en prioit, et il ne se mettoit en colère que lorsque le cas l'exigeoit. Jamais il ne s'engagea dans des factions; il étoit ferme dans ses opinions, et ne se fioit pas tant aux autres qu'à lui-même. C'est ce qui le fit beaucoup aimer du Sénat et craindre du peuple qui, voyant que Maxi-

me avoit été rigide dans sa Préfecture, comprit qu'il le seroit encore plus sur le trône.

Balbin, qui étoit d'une très-ancienne maison, avoit deux fois exercé le Consulat et gouverné nombre de provinces; car il avoit régi, quant au civil, l'Asie, l'Afrique, la Bythinie, la Galatie, le Pont, les Thraces, les Gaules; quelquefois même il avoit conduit des armées, mais il brilloit moins dans le métier des armes que dans les affaires : cependant sa bonté, sa sagesse et sa modération lui avoient gagné tous les cœurs. Il disoit lui-même qu'il tiroit son origine de l'Historien Balbus Cornelius Théophane qui étoit le plus noble de sa patrie, et auquel Cn. Pompée fit obtenir le droit de bourgeoisie. Balbin avoit la taille haute et le maintien noble; il aimoit à l'excès les plaisirs, et ses grands biens fortifioient en lui ce penchant; car il étoit riche par sa famille, et avoit encore recueilli lui-même plusieurs successions. Il étoit éloquent, et le premier Poète de son siècle. Il aimoit passionné-

ment le vin, la bonne chère, les femmes, et étoit fort recherché dans ses vêtemens. Il possédoit tout ce qu'il falloit pour se faire aimer du peuple. Il mérita aussi l'affection du Sénat. Voilà ce que nous savons de l'un et de l'autre. Enfin, comme Salluste qui compare Caton avec César, quelques Ecrivains comparent aussi Maxime et Balbin; l'un sévère, l'autre doux; l'un facile, l'autre ferme; l'un ne donnant rien, l'autre aimant à répandre des largesses: mais c'en est assez sur leurs mœurs et sur leur origine.

Tous les honneurs et toutes les distinctions de l'Empire; telles que, le Tribunat, l'autorité proconsulaire, le souverain Pontificat, et le titre de Pères de la patrie, leur ayant été décernés, ils prirent les rênes de l'Empire. Ensuite on fit des sacrifices; on donna des jeux de théâtre, de cirque et des combats de gladiateurs; et Maxime, après avoir fait, selon l'usage, ses vœux au Capitole, partit avec une grande armée pour combatre Maximin, laissant les Prétoriens à Rome. Disons un mot de l'origine de la

coutume qu'avoient les Généraux qui partoient pour l'armée, de donner des chasses et des combats de gladiateurs. Bien des gens sont dans l'idée que cette cérémonie se faisoit contre l'ennemi afin d'appaiser et de rassassier, par le sang des citoyens qu'on répandoit dans ces combats, Nemesis, c'est-à-dire, cette sorte de destinée qui préside aux événemens (1). D'autres pensent (et cette opinion me paroît vraisemblable) qu'il falloit faire voir aux Romains, avant qu'ils entrassent en campagne, des combats, des blessures, des glaives étincellans, des cohortes sans armes défensives, pour qu'ils n'eussent pas peur d'un ennemi armé, et ne craignissent ni le sang ni les blessures. Après le départ de Maxime, il s'éleva de si violens troubles entre le peuple et les Prétoriens qui étoient demeurés dans Rome, qu'on en vint à une guerre intestine, telle, que la plus grande partie de la ville fut incendiée, les Tem-

(1) V. dans Ammien Marcellin une description très-poétique de cette Divinité connue aussi sous le nom d'*Adrastie*. *L.* 14. *ch.* 11.



ples profanés, et toutes les rues souillées de sang. Balbin, qui étoit âgé, ne put réussir à calmer ce désordre, quoiqu'il parût en public, et tâchât par ses caresses d'adoucir les deux partis : peu s'en fallut qu'il ne reçût un coup de pierre; on assure même qu'il fut battu, et qu'il ne seroit pas parvenu à rétablir la tranquillité, s'il n'avoit fait paroître, sur les épaules d'un homme fort haut de taille, le jeune Gordien revêtu de la pourpre. Cette vue adoucit le peuple et les soldats, et ramena la concorde. Jamais Prince ne fut tant aimé dans un âge si tendre que l'étoit celui-ci, en considération de son aïeul et de son oncle que quelques-uns nomment son père, qui avoient péri en Afrique en combattant contre Maximin pour la défense de la République; tant le souvenir des belles actions a d'empire sur les Romains.

Dès que Maxime fut parti, le Sénat envoya de tous côtés des Consulaires, des gens qui avoient été Préteurs, Questeurs, Ediles, Tribuns, de sorte qu'on recueilloit des bleds dans chaque ville,

qu'on y préparoit des armes, qu'on y faisoit des ouvrages, qu'on y rétablissoit les murs, pour fatiguer Maximin et l'arrêter à chaque pas. On ordonna aussi de rassembler dans l'intérieur des cités tout ce qui étoit dans les campagnes, afin que l'ennemi public ne trouvât rien sur sa route. Des Employés dans les vivres furent députés dans toutes les provinces, avec ordre de traiter comme ennemis tous ceux qui favoriseroient Maximin. De nouveaux troubles s'élevèrent encore à Rome entre le peuple et les militaires. Balbin ayant publié des édits, dont on ne tenoit compte, les Prétoriens se retirèrent dans leur camp où les vétérans se joignirent à eux; le peuple les y assiégea, et il ne les auroit jamais ramenés à la paix, s'il ne leur eût pas coupé les eaux; mais comme on ignoroit dans Rome que ces dissentions étoient finies, lorsque les troupes rentrèrent, les habitans, de leurs maisons les accablèrent de tuiles et de vases, ce qui causa la perte d'une grande partie de la ville, et de quantité de choses précieuses; des brigands s'étant mêlés

avec les soldats pour piller les endroits qu'ils savoient renfermer quelque chose.

Tandis que ceci se passoit dans la capitale, Maxime ou Pupien faisoit de grands préparatifs à Ravenne : il craignoit beaucoup Maximin, et disoit souvent que ce n'étoit point un homme, mais un Cyclope qu'il avoit à combattre. Cependant Maximin fut tellement défait à Aquilée qu'il fut massacré par ses propres gens ; sa tête et celle de son fils furent portées à Ravenne, d'où Maxime les envoya à Rome. N'oublions pas de dire ici jusqu'où les habitans d'Aquilée portèrent leur attachement pour nous, puisque les femmes de cette ville rasèrent leurs cheveux et les donnèrent pour qu'on en fît des cordes d'arcs. La joie de Balbin, qui craignoit beaucoup, fut si grande, qu'il fit un hécatombe dès qu'on lui eut porté la tête de Maximin. Voici ce qu'on entend par un hécatombe : on construit dans un lieu cent autels de gazon et on y sacrifie cent porcs, cent brebis. Si le sacrifice se fait par l'Empereur, alors ce sont cent lions, cent aigles, et autres

animaux, toujours par centaines, qu'on immole. On dit que les Grecs ont autrefois suivi cet usage lorsqu'ils étoient affligés de la peste; et on trouve que plusieurs Empereurs les ont imités. Les choses étant ainsi terminées, Balbin attendoit avec joie Maxime qui revenoit de Ravenne avec toute l'armée et son train; car Maximin avoit été vaincu par les habitans d'Aquilée, et par un petit nombre de soldats qui s'y trouvoient sous la conduite des Consulaires Crispin et Ménophile que le Sénat y avoit envoyés. Maxime s'étoit avancé jusqu'à Aquilée pour couvrir tout le pays jusqu'aux Alpes, et contenir dans le devoir le reste des Barbares qui avoient favorisé Maximin. On députa donc à Maxime vingt Sénateurs, dont Cordus a recueilli les noms, et dont quatre avoient été Consuls; huit Préteurs et huit Questeurs; ils étoient chargés de couronnes et d'un Sénatus-Consulte qui lui décernoit des statues équestres dorées. Balbin en fut un peu piqué, et dit que Maxime, tranquille à Ravenne, avoit moins fait que

lui, qui avoit assoupi tant de troubles domestiques. Mais par cela seul que Maxime avoit marché contre Maximin, il obtint l'honneur de la victoire, quoiqu'il eût ignoré qu'elle fût remportée. Maxime, après avoir joint l'armée de Maximin à la sienne, revint à Rome avec beaucoup de pompe et un très-grand cortége : les soldats gémissoient d'avoir perdu le Chef qu'ils s'étoient eux-mêmes choisi, et de se voir soumis à ceux que le Sénat avoit élus. La douleur étoit peinte sur leurs fronts; ils l'exprimoient même par leurs discours, quoique Maxime eût dit plus d'une fois aux troupes qu'il falloit oublier le passé; qu'il leur eût fait de grandes largesses, et qu'il eût renvoyé les auxiliaires dans les lieux qu'ils avoient choisis. Mais l'esprit des troupes une fois aigri ne sauroit être contenu. Enfin, lorsqu'ils entendirent des acclamations qui portoient contre les soldats, ils n'en furent que plus animés contre Maxime et Balbin, et cherchèrent qui ils devoient faire Empereurs. Voici le décret du Sénat qui échauffa leur bile.

Balbin, le Sénat et le peuple étant allés au-devant de Maxime, qui entroit dans Rome, on fit des acclamations publiques piquantes pour les soldats; on se rendit ensuite au Sénat, où après les vœux d'usage, on dit: « Les Princes élus avec sa- » gesse se conduisent ainsi; mais ceux que » l'ignorance a nommés, périssent ainsi »: Or il étoit constant que les troupes avoient choisi Maximin, et les Sénateurs Maxime et Balbin. A ces mots donc les soldats ne furent que plus irrités contre ce corps, surtout parce qu'il sembloit triompher d'eux. En attendant, Maxime et Balbin gouvernoient Rome avec beaucoup de sagesse, au grand contentement des Sénateurs et du peuple; ils avoient beaucoup de déférence pour le Sénat; donnoient avec prudence d'excellentes lois; rendoient la justice, et faisoient de très-beaux règlemens dans le militaire.

Tout étoit déjà disposé pour que Maxime marchât contre les Parthes, Balbin contre les Germains, et que le jeune Gordien restât à Rome; cependant la haine des soldats, qui cherchoient une occa-

sion de massacrer les deux Empereurs, croissoit chaque jour par la difficulté qu'ils y trouvoient; car les Germains faisoient la garde auprès de Maxime et de Balbin. Il y avoit de la mésintelligence entre ces deux Princes, mais secrète et plus aisée à deviner qu'à remarquer; Balbin méprisoit son collègue comme étant de basse extraction, et celui-ci ne voyoit dans Balbin qu'un homme foible. Ceci même fournit une occasion aux soldats qui comprirent qu'il leur seroit aisé de se défaire de Princes qui étoient désunis. Enfin ils saisirent le moment où les jeux scéniques ayant attiré beaucoup de militaires et de courtisans, les Empereurs se trouvoient seuls dans le palais avec les Germains, et les attaquèrent brusquement. On annonce aussitôt ce tumulte à Maxime, en observant qu'il échapperoit difficilement au danger s'il n'appeloit à son secours les Germains, qui par hasard se trouvoient avec Balbin dans un autre partie du palais. Maxime députa à son collègue pour lui demander du secours; mais celui-ci, qui le

soupçonnoit de viser à la monarchie, le refusa, dans la crainte qu'il ne se servit contre lui-même de ses gardes; ensuite ils en vinrent à se quereller. Au milieu de cette contestation, les soldats survinrent, les entraînèrent tous deux ignominieusement dépouillés de la pourpre, et voulurent, après les avoir déchirés de coups, les mener au camp à travers la ville; mais ayant appris que les gardes allemandes venoient au secours, ils achevèrent de les massacrer et les laissèrent au milieu du chemin. En attendant, les soldats enlevèrent le César Gordien, qu'ils nommèrent Empereur, c'est-à-dire, Auguste, n'y ayant pas pour lors d'autres sujets qu'ils pussent lui préférer, et ils rentrèrent dans leur camp en insultant le Sénat et le peuple.

Les Germains, qui virent que leurs Empereurs étoient morts, et qu'il étoit inutile de combattre, sortirent de la ville pour joindre leurs camarades. Ainsi périrent ces Princes dont la conduite et les vertus méritoient une toute autre fin, personne n'étant plus brave que Maxime

ou Pupien, ni plus humain que Balbin, ce que l'événement même a prouvé, puisque, tant que le Sénat a conservé l'autorité, il n'a jamais fait de mauvais choix. Observons que Maxime et Balbin ayant passé par plusieurs grades et emplois, car l'un avoit été deux fois Consul et Préfet, et l'autre une fois Consul et Préfet, ils obtinrent l'Empire dans un âge mûr, aimés du Sénat et du peuple, qui alors ne craignoit plus tant Maxime. Voilà ce qu'en grande partie m'a fourni l'Historien grec Hérodien au sujet de Maxime. Plusieurs Ecrivains passent ce Prince sous silence, et disent que ce ne fut pas par lui, mais par l'Empereur Pupien que Maximin fut battu à Aquilée, et que Balbin périt avec lui. Telle est l'impéritie ou la fausse prétention des Historiens qui ne sont pas d'accord entr'eux, que plusieurs veulent que Maxime et Pupien soient le même personnage, tandis qu'Hérodien, Ecrivain de ces temps, parle de Maxime, non de Pupien; et que Dexippe, Historien grec, dit que Maxime et Balbin furent élus Empereurs contre Maxi-

min après les deux Gordiens, et que ce fut Maxime, et non Pupien, qui vainquit Maximin. Joignez à cela l'erreur d'autres Auteurs qui avancent que le petit Gordien fut Préfet du Prétoire, ignorant que les soldats le mirent souvent sur leurs épaules pour le montrer au peuple. Maxime et Balbin régnèrent un an, Maximin et son fils trois, selon les uns, et seulement deux, selon d'autres.

Ne passons pas sous silence que lorsque le Sénat eut déféré l'Empire à Maxime et à Balbin, le premier, au rapport d'Hérodien, dit à son collègue : *Quelle sera notre récompense, Balbin, lorsque nous aurons fait périr ce monstre ? — L'amour du Sénat, du peuple romain et de l'univers entier,* répondit Balbin. *Ah ! je crains bien,* répliqua Maxime, *que ce ne soit plutôt la haine des troupes et le trépas.* On voit à l'heure qu'il est à Rome, dans le quartier des Carènes, la belle et magnifique maison de Balbin, que sa famille occupe encore.

Maxime, que la plupart nomment Pupien, étoit de basse origine, mais doué

de grandes qualités. Sous le règne de ces Princes, les Carpes combattirent contre les habitans de la Mésie, la guerre des Scythes commença, et l'Istrie ou, comme le dit Dexippe, la ville d'Histrica fut ruinée. Cet Ecrivain donne assez d'éloges à Balbin : il rapporte qu'il s'avança courageusement au-devant des soldats, qu'il souffrit la mort sans la craindre, et qu'il fut instruit dans toutes les connoissances. Il soutient que Maximin n'étoit pas tel que la plupart des Grecs l'ont dépeint : il ajoute que la haine des habitans d'Aquilée contre ce Prince fut si forte, que les femmes donnèrent leurs cheveux pour en faire des cordes d'arcs. Dexippe et Hérodien, qui ont écrit la Vie de ces Princes, rapportent que Maxime et Balbin furent élus Empereurs par le Sénat contre Maximin, après la mort des deux Gordiens en Afrique ; et que le troisième Gordien, qui n'étoit encore qu'un enfant, fut élu avec eux. Mais je ne trouve pas, chez la plupart des Ecrivains latins, le nom de Maxime. Ils ne parlent que de Balbin Empereur avec

Pupien; jusques-là qu'ils font combattre Pupien contre Maximin près d'Aquilée; tandis que les Auteurs que j'ai cités plus haut, ne disent pas même que Maxime en soit venu aux mains avec Maximin; suivant eux, au contraire, il s'arrêta à Ravenne, où il reçut la nouvelle de la victoire qu'on avoit remportée : de sorte que je crois que Pupien étoit le même que Maxime. C'est pourquoi je rapporterai la lettre de félicitation écrite par le Consul de ce temps-là au sujet de Pupien et de Balbin, dans laquelle il se réjouit de ce que la République a été délivrée par eux des détestables scélérats qui l'opprimoient.

Claude Julien aux Empereurs Pupien et Balbin. « Respectables Seigneurs, in-
» vincibles Augustes, aussitôt que j'ap-
» pris que, sous le bon plaisir du grand
» Jupiter et des Dieux immortels, vous
» aviez été choisis, par le consentement
» unanime du Sénat et des membres de
» la République, pour la défendre contre
» les attentats de l'affreux brigand qui la
» désoloit, et la rappeler à ses anciennes

» lois, sans attendre vos lettres, mais d'a-
» près le Sénatus-Consulte que mon collè-
» gue Celsius Ælianus me fit parvenir,
» je félicitai Rome d'un choix qui étoit
» son salut : je félicitai le Sénat, auquel
» vous avez rendu son ancien lustre, en
» retour de la confiance qu'il vous a té-
» moignée ; je félicitai l'Italie que vous
» avez préservée des ravages de l'ennemi ;
» je félicitai nos provinces, que l'insa-
» tiable avarice des tyrans avoit déchirées
» et auxquelles vous donnez l'espérance
» de jours heureux ; enfin je félicitai nos
» légions et nos troupes auxiliaires, qui
» vous adorent, dans toute l'étendue de
» notre domination : délivrées à présent
» de la honte qui les couvroit, elles ont
» acquis sous vous un éclat digne de
» l'Empire romain. Les traits les plus
» animés, l'éloquence la plus brillante,
» le génie le plus heureux, essayeroient
» en vain de donner une juste idée de la
» félicité publique. Dès le commence-
» ment de votre règne, on a déjà pu voir
» quelle seroit l'étendue et la nature de
» cette félicité : vous avez remis en vi-

» gueur les lois romaines et l'équité qui
» étoient détruites, l'humanité qu'on ne
» connoissoit plus; vous avez assuré la
» vie, les mœurs, et les droits des suc-
» cessions et des héritages. S'il est dif-
» ficile de faire l'énumération de tant
» d'avantages, il l'est encore plus d'en
» parler dignement. Que dirai-je de la
» vie dont nous vous sommes redevables,
» et que ce cruel assassin, qui ne dégui-
» soit pas sa haine contre notre ordre,
» vouloit nous arracher par les bour-
» reaux qu'il avoit envoyés partout ?
» Comment réussirai-je à tracer le ta-
» bleau du bonheur public, moi qui ne
» saurois exprimer la joie particulière
» que je ressens en voyant élevés sur le
» le trône de l'univers, deux Augustes
» que j'ai toujours vénérés, dont j'ai am-
» bitionné l'estime et préféré l'approba-
» tion, comme s'ils eussent été mes Cen-
» seurs, même à celle dont nos Princes
» m'avoient honoré ? Les Dieux, qui
» ont accordé cette grace à Rome, la
» lui conserveront; car lorsque je vous
» considère, je ne saurois adresser d'au-

» tres vœux aux immortels, que celui que
» leur adressa le vainqueur de Carthage,
» savoir, de maintenir la République dans
» l'état où elle se trouvoit, comme étant
» le plus heureux : ainsi je souhaite qu'ils
» vous conservent la République telle que
» vous l'avez rétablie ».

Cette lettre prouve que Pupien étoit le même personnage que plusieurs appellent Maxime, du nom de son père ; puisqu'on ne trouve pas aisément dans ces temps, le nom de Pupien chez les Ecrivains grecs, ni celui de Maxime chez les Latins, et que l'on attribue ce qui s'est fait contre Maximin, tantôt à Pupien, tantôt à Maxime. Mais rapportons-nous-en à Fortunatianus, qui dit que Pupien étoit le nom propre, et Maxime le nom du père, ce qui ne causera plus d'embarras aux lecteurs.

VIE DES EMPEREURS

VALERIEN PÈRE ET FILS;

PAR TREBELLIUS POLLION.

L'EMPEREUR Valérien, d'extraction noble, et fils de Valerius, avoit été Censeur; il passa par tous les grades des dignités de son temps, et s'éleva jusqu'au faîte des grandeurs humaines. Sa conduite, digne d'éloge pendant soixante-dix ans, lui acquit tant de gloire, qu'après avoir rempli avec beaucoup d'honneur tous les emplois qu'on lui confia, il fut fait Empereur, non, comme il arrive souvent, par un concours tumultuaire du peuple, ou par une brigue militaire, mais en vertu de ses grandes qualités, et par une espèce de consentement universel de tout l'Empire; de sorte que, si chaque particulier avoit eu le droit de se choisir un Empereur, il n'en eût pas nommé d'autre. Pour qu'on soit en état de juger combien Valérien avoit mérité

de la République, je rapporterai ici les décrets du Sénat qui prouveront le cas particulier que faisoit de lui ce corps respectable. Le vingt-sept octobre, sous le Consulat des deux Decius, le Sénat, conformément aux ordres des Empereurs, s'étant assemblé dans le Temple de Castor et Pollux pour prendre les suffrages sur le choix d'un Censeur (car ces Princes avoient remis cette nomination au pouvoir de cet illustre corps); dès que le Préteur eut porté la parole en ces termes : « Que pensez-vous, P. C., du » choix d'un Censeur ? » et qu'il se fut ensuite adressé, pour savoir son sentiment, à celui qui étoit alors Prince du Sénat, en l'absence de Valérien qui commandoit l'armée avec Decius; tous, d'une voix, et sans suivre l'ordre accoutumé de prendre les avis, s'écrièrent : « La con-» duite de Valérien est une vraie cen-» sure; qu'il juge de tous les citoyens, » lui qui est le meilleur citoyen. Qu'il » juge du Sénat, lui qui est sans défaut; » qu'il prononce de notre conduite, lui » qui est au-dessus de tout repro-

» che. Valérien a été Censeur dès son
» enfance ; Valérien l'a été toute sa vie. Il
» a été prudent, modeste, sage Sénateur.
» Il s'est montré l'ami des gens de bien,
» l'ennemi des tyrans, des crimes et des
» vices. Nous le nommons tous Censeur ;
» nous proposons tous de l'imiter. Le
» premier, par son mérite, d'une race
» distinguée, réglé dans sa conduite,
» distingué par ses lumières, pur dans ses
» mœurs, sa vie offre un modèle des vertus
» de nos ancêtres ». Ceci ayant été répété plusieurs fois, ils ajoutèrent : *tous;* et on se sépara. Dès que Decius eut reçu ce Sénatus-Consulte, il convoqua toute sa cour et Valérien lui-même : au milieu de cette assemblée des gens les plus distingués, on fit lecture du décret du Sénat, et le Prince dit : « Je vous félicite, Va-
» lérien, de ce jugement et de ces mar-
» ques d'affection que vous recevez du
» Sénat ; chargez-vous de la censure de
» tout l'Empire que vous confère la Ré-
» publique comme au seul homme qui
» mérite de veiller sur nos mœurs. Vous
» jugerez de ceux qui doivent rester dans

» le Sénat ; vous rappellerez l'Ordre des
» Chevaliers à son ancien état ; vous ré-
» glerez le cens ; vous mettrez sur un
» pied fixe les impôts, et prendrez con-
» noissance des affaires publiques. Vous
» aurez le droit de faire des lois, de juger
» de l'avancement des soldats ; vous exa-
» minerez les armes ; votre inspection
» s'étendra jusques sur notre palais, sur
» nos Juges, sur nos premiers Préfets :
» excepté celui de la ville, excepté les
» Consuls ordinaires, le Chef des choses
» sacrées, la Grande Prêtresse des Ves-
» tales (tant qu'elle conservera sa virgi-
» ginité), vous jugerez de tout. Ceux
» même qui ne dépendront pas de vous,
» s'efforceront de se conduire de manière
» à mériter votre approbation ». Ainsi
s'exprima Decius. Valérien répondit en
» ces termes : » Je vous conjure, très-
» respectable Empereur, de ne pas m'im-
» poser la nécessité de juger le peuple,
» les soldats, le Sénat, tout l'Empire en
» un mot, les Magistrats, les Tribuns,
» les Généraux. Ces droits vous appar-
» tiennent en qualité d'Auguste, c'est

» chez vous que réside la censure, et un
» particulier ne peut pas l'exercer. Je
» vous supplie donc de me dispenser
» d'un emploi qui ne convient ni à mon
» genre de vie, ni à mes forces, et qui
» répugne si fort aux mœurs présentes,
» les hommes étant tels qu'ils ne veu-
» lent point de censeur ». Je pourrois
rapporter plusieurs autres décrets du Sénat, et plusieurs autres jugemens favorables portés par les personnages les plus distingués au sujet de Valérien, si vous ne les connoissiez pas déjà, et s'il n'étoit honteux de louer davantage un homme qui fut terrassé par un destin fatal; car il fut vaincu par Sapor, Roi des Perses; un de ses Généraux, auquel il avoit confié le soin des dispositions militaires, l'ayant conduit, soit frauduleusement, soit par malheur, dans des lieux où ni la valeur, ni la discipline de ses troupes ne purent l'empêcher d'être fait prisonnier. Sapor, entre les mains duquel il tomba, enflé de ce succès, le traita indignement et avec hauteur, et ne parloit à un Empereur romain que comme

à un vil esclave ; ce qui engagea quelques Rois ses alliés, qui l'avoient même servi contre Valérien, à lui adresser des lettres que Junius Cordus a recueillies.

A Sapor le Roi des Rois ou même le seul (1) *Roi.* « Si je pensois que les Ro-
» mains pussent être un jour entière-
» ment défaits, je vous féliciterois de
» votre victoire ; mais la destinée de ce
» peuple, ou sa bravoure le rendant fort
» puissant, prenez garde que la captivité
» d'un vieux Empereur, qui n'a même
» été pris que par ruse, ne soit funeste et
» à vous et à vos descendans. Considérez
» quelles nations, après avoir vaincu les
» les Romains, leur ont cependant à la
» fin obéi. Nous savons que les Gaulois
» ont triomphé d'eux ; qu'ils ont même
» embrâsé leur capitale ; cependant les
» Gaulois sont soumis aux Romains. Que

(1) Le texte porte *Belsolus*, ce qui ne présente aucune idée : j'ai donc préféré *vel solus* ou *le seul Roi*, ce qui se trouve dans deux anciens manuscrits et est plus dans le goût des titres qu'ambitionnoient les Rois de Perse. Voyez, dans Ammien Marcellin, la lettre pleine de jactance de Sapor à l'Empereur Constance. *L.* 17. *ch.* 5.

» dirai-je des Africains? N'ont-ils pas rem-
» porté des avantages sur eux? et mal-
» gré cela les Romains se les sont assu-
» jétis. Je n'ai pas besoin de chercher
» des exemples dans des temps reculés et
» peu connus. Mithridate, Roi de Pont,
» a possédé toute l'Asie; mais il a été
» vaincu, et Rome règne sur l'Asie. Si
» vous suivez mon conseil, vous vous pré-
» vaudrez de cette occasion pour faire
» la paix en rendant Valérien à ses su-
» jets. Je vous félicite de votre bonheur,
» pourvu que vous sachiez en profiter ».

Balerus, Roi des Cadusiens, lui écrivit en ces termes : « Je reçois avec plaisir,
» sains et en bon état, les secours que
» vous me renvoyez; je ne vous félicite
» que peu de ce que vous avez fait pri-
» sonnier Valérien, ce grand Prince, et je
» vous féliciterois davantage si vous le
» rendiez. Les Romains ne sont jamais
» plus redoutables que lorsqu'ils ont es-
» suyé quelque échec. Suivez donc les
» conseils de la prudence, et que la for-
» tune, qui séduit tant de personnes, ne
» vous enfle pas. Valérien a un fils Em-

» pereur et un petit-fils César; que dis-je?
» il a ce monde de Romains qui se déchaî-
» neront contre vous. Rendez donc Va-
» lérien, et concluez avec ce peuple une
» paix qui nous sera également avanta-
» geuse, à cause des nations qui habitent
» le Pont ».

Artabasdes, Roi des Arméniens, écrivit la lettre suivante à Sapor : « Je par-
» ticipe à votre gloire; mais j'appréhende
» que vous ayez moins vaincu, qu'attisé
» le feu de la guerre. Valérien sera rede-
» mandé par son fils, par son petit-fils,
» par les Généraux romains, par toute
» la Gaule, l'Afrique, l'Espagne, l'I-
» talie, par tous les peuples de l'Il-
» lyrie, de l'Orient, du Pont, qui sont
» alliés des Romains, ou sous la domi-
» nation de ce peuple. Vous n'avez fait
» prisonnier qu'un vieillard, et vous
» avez soulevé toutes les nations contre
» vous, et, peut-être, contre nous qui
» vous avons fourni des secours, qui
» sommes vos voisins, et qui souffrons
» toujours de vos dissentions avec la Ré-
» publique ».

Les Bactriens (1), les Albains (2), les Tauro-Scythes (3) ne reçurent point de lettres de Sapor, mais ils écrivirent aux Généraux romains, leur promettant des secours pour tirer Valérien de la captivité. Mais tandis que ce Prince vieillissoit dans l'esclavage chez les Perses, Odenat, Palmyréen, rassembla une armée, et remit presque les affaires de la République sur leur ancien pied. Il s'empara des trésors du Roi de Perse; il prit aussi, ce que les Princes de ce pays estiment plus encore que les trésors, ses concubines. Aussi ce Prince, auquel Baliste et Odenat apprirent à craindre les

(1) Le pays qu'ils habitoient répond à cette partie du Mavaralnahra ou de l'Usbeck, qui est au midi du Gehun.

(2) Le long de la côte occidentale de la mer Caspienne. Cette contrée porte aujourd'hui le nom de Daghestan et fait partie de la Zuirie.

(3) Peuple de la Sarmatie Européenne, qui habitoit la voisinage de la Péninsule appelée *Course d'Achille*, que quelques Géographes prennent pour *Fidonisi* ou *Sidonisi*. Elle s'étend d'Orient en Occident entre le golfe *Nigrepoli* et l'embouchure du *Boristhène*.

Généraux romains, se retira au plus vîte dans ses états. Ainsi finit la guerre de Perse; voilà ce que j'ai cru devoir rapporter de Valérien. Je passe au jeune Valérien.

Valérien le Jeune, né d'une autre mère que Gallien, étoit recommandable par la beauté de sa figure, par sa modestie, par ses lumières qui étoient grandes pour son âge, et par des mœurs bien différentes des mœurs dissolues de son frère. Son père, quoiqu'absent, le nomma César, et son frère l'éleva au rang d'Auguste, comme le rapporte Célestin. La vie de Prince n'offre rien d'intéressant, si ce n'est la noblesse de son origine, l'excellente éducation qu'il reçut, et la catastrophe malheureuse qui termina ses jours. Cependant, comme je sais que plusieurs personnes sont dans la fausse idée que le corps de Valérien, pris par les Perses, avoit été rendu, parce qu'on trouve sur un tombeau cette inscription: *l'Empereur Valérien;* pour prévenir toute erreur, je crois devoir observer que le jeune Valérien fut enterré près de Milan, et que, par l'ordre de l'Empereur Claude, on

écrivit sur sa tombe : *Valérien, Empereur.*

Je ne crois pas qu'il y ait encore quelque chose à dire, soit du vieux, soit du jeune Valérien. Comme je craindrois de passer les bornes en joignant ici la Vie de Gallien, fils de ce Valérien, dont j'ai déjà beaucoup parlé, ou celle de Sallonius, fils de Gallien, qui fut aussi appellé Gallien, j'aime mieux leur consacrer un nouveau volume. Je vous ai toujours été dévoué, et l'envie que j'ai de me faire nom est telle que je ne puis ni ne dois m'y refuser.

VIE DES DEUX EMPEREURS
GALLIENS,
PAR TREBELLIUS POLLION.

LORSQUE Valérien eut été fait prisonnier (car c'est de cette époque qui a déshonoré la vie de Gallien, qu'il faut partir pour faire l'histoire de ce Prince), tandis qu'au milieu de cet ébranlement de la République, Odenat avoit pris les rênes de l'empire en Orient, et que Gallien se réjouissoit de la captivité de son père, les armées erroient çà et là, les chefs murmuroient, et le reste des sujets gémissoit de voir un Empereur romain retenu prisonnier en Perse. Macrien et Balliste se réunirent sous le Consulat de Gallien et de Volusianus, rassemblèrent les débris de l'armée, et examinèrent, vu que l'empire chanceloit en Orient, qui l'on nommeroit Empereur; car Gallien se conduisoit avec tant d'indolence, que les troupes ne firent pas même mention de

lui. L'assemblée qui fut convoquée à ce sujet, trouva bon de nommer Empereur Macrien et ses fils, et de les charger du soin de défendre la République. Ce fut donc ainsi que Macrien fut élevé au trône. Les raisons qui déterminèrent à ce choix, furent d'abord que personne n'étoit alors ni plus habile général, ni plus propre au gouvernement ; il étoit d'ailleurs très-opulent et en état de faire face par ses propres moyens aux dépenses de la République. Joignez à cela que ses fils étoient de jeunes gens si pleins d'ardeur pour la guerre, qu'ils servoient d'exemple aux troupes pour tout ce qui regarde le militaire. Macrien donc, après avoir rassemblé de tous côtés des soldats, marcha vers la partie orientale, et pour se mettre en état de défendre et de conserver un empire qui lui avoit été accordé, il fit un plan de campagne, et prit des arrangemens qui le mirent en état de parer à tout ce qu'on pourroit entreprendre contre lui. Il chargea Pison, un des principaux Sénateurs, de se rendre en Achaïe pour s'opposer aux entreprises de Valens,

qui gouvernoit cette province comme Proconsul. A la nouvelle de l'arrivée de l'armée de Pison, Valens s'arrogea l'empire, et se fit donner le surnom de Thessalique, après avoir fait massacrer par des émissaires, Pison qui s'étoit retiré en Thessalie. Mais Macrien, qui avoit gardé auprès de lui un de ses fils, après avoir pacifié les choses en Orient, se rendit d'abord en Asie, ensuite en Illyrie ; là il combattit lui et son fils à la tête de trente mille hommes contre Domitien, général d'Auréole qui, s'étant révolté contre Gallien, avoit pris le titre d'Empereur. Macrien et son fils qui portoit le même nom furent vaincus, et l'armée entière se rendit à Auréole. Odenat ayant appris, au milieu de ce trouble universel de la République et de tout l'Empire, que Macrien et son fils avoient péri, qu'Auréole régnoit, et que Gallien se conduisoit foiblement, marcha en hâte avec une armée contre le second fils de Macrien pour se saisir de lui si la fortune le favorisoit. Mais ceux qui étoient avec ce jeune Prince qu'on

nommoit Quiétus, penchant pour Odenat, et incités par Baliste, préfet de Macrien, tuèrent Quiétus, jetèrent son corps par dessus les murs, et se rangèrent tous du côté d'Odenat. Celui-ci devint donc Empereur de presque tout l'Orient, tandis qu'Auréole régnoit en Illyrie, et Gallien à Rome. Ce même Baliste fit périr, avec Quiétus et le Garde du Trésor, plusieurs habitans d'Emesse, chez lesquels les soldats de Macrien s'étoient réfugiés, et détruisit presque toute la ville. En attendant, Odenat, feignant d'être dans les intérêts de Gallien, lui faisoit rendre un compte exact de tout ce qui se passoit. Gallien, de son côté, à la nouvelle que Macrien et ses fils étoient morts, se livra à la débauche et à la volupté : on eût dit qu'il n'avoit plus rien à craindre, et que son père étoit sorti d'esclavage. Il donna différens jeux de cirque, de théâtre, de lutte, de chasse, de gladiateurs, et invita le peuple, comme s'il eût été question des victoires, à applaudir à ces fêtes. Tandis que plusieurs personnes déploroient la captivité de son

père, Gallien trouvoit une sorte de gloire à se réjouir de ce que ce Prince étoit la victime de son courage.

Personne n'ignore qu'il ne pouvoit supporter l'austérité des mœurs de Valérien, et qu'il avoit ardemment desiré d'en secouer le joug. Dans le même temps, Emilien prit l'Empire en Egypte, et s'étant emparé des magasins de bled, fit souffrir plusieurs villes de disette; mais Théodote, Général de Gallien, l'ayant attaqué, le fit prisonnier, et l'envoya vif à son maître. Les soldats qui étoient en quartier en-delà de la Thébaïde, avoient livré l'Egypte à Emilien, voyant Gallien plongé dans la luxure et dans la débauche. Ce Prince persistoit dans ses excès, et gouvernoit la République comme les enfans qui, dans leurs jeux, imaginent toutes sortes de dignités. Les Gaulois, naturellement légers et ennemis des Princes voluptueux et qui dégénèrent de l'ancienne vertu romaine, élurent Empereur Posthumius; les troupes, qui n'ignoroient pas les déréglemens de Gallien et qui en murmuroient, approuvè-

rent ce choix. Théodote marcha contre lui, et ayant assiégé la ville dans laquelle Posthumius étoit renfermé, les Gaulois, qui la défendoient, blessèrent Gallien d'une flèche pendant qu'il faisoit le tour des murailles ; car Posthumius régna sept ans, et défendit vaillamment les Gaules de toutes les incursions des Barbares. Gallien fut forcé, par ces revers, à faire la paix avec Auréole, pour attaquer Posthumius, ce qui occasionna une longue guerre marquée par divers siéges et divers combats où les avantages et les échecs furent partagés. A ces maux se joignirent encore les entreprises des Scythes qui entrèrent dans la Bythinie et en ravagèrent les villes; ils mirent aussi le feu à Astacum, qu'on appela dans la suite Nicomédie, et la saccagèrent. Enfin, comme si l'univers entier eût conjuré la perte de la République ébranlée dans toutes ses parties, il s'éleva en Sicile une espèce de guerre d'esclaves, occassionnée par des brigands qui se répandoient de tous côtés et qu'on eut beaucoup de peine à réprimer. Tous ces revers ne ve-

noient que du mépris qu'inspiroit Gallien ; car il n'est rien qui encourage plus l'audace des méchans, ou qui relève plus promptement les espérances des gens de bien, que lorsqu'un Prince inspire la crainte par sa méchanceté, ou le mépris par la dissolution de ses mœurs. Au milieu de ces désastres de la guerre, il y eut, sous le consulat de Gallien et de Faustinus, d'affreux tremblemens de terre, et des ténèbres qui durèrent plusieurs jours. On entendit sortir des entrailles de la terre un bruit de tonnerre, quoique Jupiter ne maniât pas la foudre. Plusieurs édifices furent engloutis par ce tremblement avec ceux qui les habitoient ; la frayeur seule donna la mort à bien des personnes : ce mal se fit sentir davantage dans les villes de l'Asie. Rome et la Lybie furent ébranlées ; la terre s'ouvrit dans plusieurs endroits, et de l'eau salée parut dans ces crevasses. La mer couvrit plusieurs villes. Pour calmer les Dieux, on consulta les livres Sibyllins, et on fit, ainsi qu'ils l'ordonnèrent, un sacrifice à Jupiter sauveur.

Rome et les villes de l'Achaïe avoient été affligées d'une peste si cruelle, qu'elle enleva dans un seul jour cinq mille personnes. La fortune sembloit donc déchaînée : des tremblemens de terre, des abymes qui s'ouvroient; la peste dans plusieurs provinces; la captivité de Valérien; les Gaules envahies; Odenat faisant la guerre; Auréole attaquant l'Illyrie; Emilien s'emparant de l'Egypte; les Goths, et Claude, dont nous avons parlé plus haut, après s'être rendus maîtres des Thraces, désoloient la Macédoine, et assiégeoient Thessalonique : jamais il n'y eut moins d'espérance de salut. Tous ces maux ne pouvoient être imputés, comme nous l'avons dit, qu'à Gallien, Prince luxurieux, et qui, s'il n'avoit eu aucun sujet de craindre, se seroit porté aux excès les plus déshonorans. Le Général Macrien combattit en Achaïe contre les Goths; vaincus par les habitans de ce pays, ils se retirèrent. Les Scythes, c'est-à-dire, une partie de ces Goths, désoloient l'Asie. Ce fut dans ce temps aussi qu'on brûla et que l'on pilla

le Temple de Diane d'Éphèse, dont les richesses sont connues partout. On rougit de rapporter les plaisanteries que se permit Gallien au milieu de ces maux qui affligeoient le genre humain; car à la nouvelle que l'Egypte s'étoit révoltée, il dit : *Quoi! ne pourrons-nous pas vivre sans le lin de ce pays?* Lorsqu'il apprit que l'Asie étoit dévastée, et par les élémens et par les incursions des Scythes : *ne pouvons-nous pas nous passer*, dit-il, *de fleur de nître?* Lorsque la Gaule fut perdue, il dit en souriant : *La République ne sauroit-elle être en sûreté, sans les étoffes d'Arras?* C'est ainsi qu'il badinoit et parloit de la perte des diverses parties de l'Etat comme d'objets vils et de peu d'importance. Afin qu'aucun genre de calamité ne manquât au règne de Gallien, Bysance, cette ville célèbre par ses guerres navales et par sa position qui en faisoient la clef de Pont, fut tellement saccagée par les soldats même de Gallien, qu'il n'en échappa aucun habitant. Aussi ne trouve-t-on d'anciennes familles chez les Bysantins, que celles

qui tiennent aux personnes que des voyages ou des emplois militaires avoient sauvées du désastre de ce temps-là. Gallien, Auréole, et le Général Claude qui dans la suite obtint l'Empire, Prince duquel descend notre César Constantin, entreprirent donc la guerre contre Posthume : celui-ci, aidé de nombreux secours des Celtes et des Francs, se mit en campagne avec Victorin qu'il avoit nommé son collègue à l'Empire. L'armée de Gallien vainquit, après avoir tenté les hasards de plusieurs combats. L'audace de la valeur s'allumoit subitement chez Gallien ; car quelquefois les outrages l'affectoient vivement. Enfin il se disposa à tirer vengeance des Bysantins : quoiqu'il ne comptât pas qu'ils lui ouvriroient leurs portes, ayant été admis le lendemain, il fit entourer de ses troupes les soldats désarmés, les massacra, et viola la promesse qu'il avoit faite. Dans le même-temps les Scythes, par la valeur et la bonne conduite des Généraux romains, furent battus en Asie et renvoyés chez eux. Après le massacre des soldat

de Bysance, Gallien, comme s'il eût fait une action bien éclatante, vola à Rome, assembla le Sénat, et célébra la dixième année de son règne par un nouveau genre de jeux, par une pompe nouvelle et un rafinement tout particulier de plaisirs. Au milieu des Sénateurs en toges, des Chevaliers, des soldats vêtus de blanc, et précédé de tout le peuple, de presque tous les esclaves, et de femmes qui portoient des cierges, des flambeaux et des lampes, il se rendit au Capitole : de l'autre côté marchoient deux à deux, cent bœufs blancs, à cornes dorées, et ornés de couvertures de soie de diverses couleurs; de chaque côté deux cents brebis blanches et dix éléphans qui se trouvoient alors à Rome, douze cents gladiateurs pompeusement vêtus de ces robes de drap d'or que portent les Dames romaines; deux cents bêtes sauvages de diverses espèces, mais apprivoisées et fort parées; des voitures chargées de comédiens et d'histrions; des pugiles (1),

(1) Les *pugiles* étoient des athlètes qui ne se batoient qu'à coups de poings, et dont les mains étoien

qui ne se battoient que pour la forme ; il y avoit aussi des mimes qui imitoient les combats des Cyclòpes et faisoient des choses extraordinaires. Toutes les rues retentissoient du bruit des jeux et des applaudissemens ; pour lui, vêtu d'une toge peinte et d'une tunique ornéede palmes, et environné de Prêtres en Prétexte, il se rendit au Capitole. On voyoit encore cinq cents lances dorées, cent étendarts outre ceux des différens corps de la ville, des dragons et les enseignes des Temples et de toutes les légions : dans ce cortège se trouvoient aussi des gens qui représentoient différentes nations telles que les Goths, les Sarmates, les Francs, les Perses, et chaque bande étoit au moins de deux cents personnes. Ce fut par cette pompe que cet homme inepte se flatta d'en imposer au peuple ; mais comme les Romains sont naturellement lé-

couvertes d'un ceste, c'est-à-dire, d'une bande de cuir garnie de plomb ou de cloux de fer. On voit, dans Ammien Marcellin, que le César Gallus s'amusoit beaucoup de cette sorte de spectacles, qui étoient toujours fort sanglans quand les acteurs y alloient de bon jeu. *L.* 14. *ch.* 7.

gers, les uns étoient pour Posthumius, les autres pour Regillien; ceux-ci pour Auréole, ceux-là pour Æmilien ou pour Saturnin; car on disoit déjà que ce dernier s'étoit fait Empereur. Au milieu de ces fêtes, il s'éleva de grands murmures au sujet de Valérien que son fils abandonnoit, tandis que des étrangers avoient tenté de le délivrer.

Tout cela ne touchoit point Gallien, tant son esprit étoit abruti par les plaisirs; au contraire, il demandoit à ceux qui étoient près de lui : *Qu'aurons-nous à dîner? Quels plaisirs a-t-on préparés? Qu'y aura-t-il demain au théâtre? Quels seront les jeux du cirque?* Après avoir terminé cette marche, et offert les hécatombes, il retourna au palais, et, lorsqu'on eut desservi, il destina les jours suivans aux plaisirs publics. N'oublions pas un genre de facétie qui mérite d'être observé. C'est que tandis que l'on conduisoit (chose absurde) des Perses et leur Roi, comme s'ils eussent été prisonniers, des bouffons se glissèrent dans cette troupe, et paroissant chercher soigneusement

quelque chose, ils examinoient avec beaucoup d'attention, les traits de chaque visage. Lorsqu'on leur eut demandé quel étoit donc l'objet de toutes ces recherches, ils répondirent : *c'est le Père du Prince que nous tâchons de découvrir.* Gallien, à qui l'on rapporta cela, sans faire paroître le moindre sentiment de honte, de tristesse, ou de piété filiale, se contenta de faire brûler vifs ces mauvais plaisans. Le peuple fut affligé de cette action au-delà de ce qu'on peut dire, et les soldats en furent si touchés, que peu après ils s'en vengèrent. Odenat, Roi de Palmyre, s'empara de l'empire de tout l'Orient, sous le Consulat de Gallien et de Saturnin, et cela principalement parce qu'il se montra digne de ce rang par ses hauts faits, et que Gallien ne faisoit rien, ou plutôt ne donnoit son temps qu'aux plaisirs et à des amusemens frivoles et ridicules. Odenat déclara d'abord la guerre aux Perses, pour délivrer Valérien que son fils abandonnoit. Il s'empara de Nisibe et de Carras; les habitans de ces deux villes se rendirent en blâmant Gal-

lien. Odenat ne manqua pas cependant d'égards pour ce Prince. Car il lui envoya comme pour l'insulter, et pour se glorifier, les satrapes qu'il avoit pris. Lorsqu'ils furent arrivés à Rome, Gallien triompha de ces ennemis qu'Odenat avoit vaincus, sans faire mention de son père : ce ne fut même qu'à regret et par contrainte qu'il le mit au rang des Dieux, sur la nouvelle, quoique fausse, qu'il reçut de sa mort. En attendant, Odenat assiégea une foule de Perses dans Ctésiphonte, et dévastant tous les environs, il fit mourir une multitude d'ennemis. Mais tous les satrapes étant accourus de tous côtés pour la défense commune, il y eut divers combats, et la victoire long-temps disputée se déclara pourtant en faveur des Romains. Odenat, cet excellent Général, n'agissant que pour délivrer Valérien, faisoit chaque jour de nouveaux efforts, et se roidissoit contre les obstacles que lui présentoit le local dans un pays étranger. Tandis que ceci se passoit en Perse, les Scythes envahirent la Cappadoce ; là ils s'emparèrent des villes, et après des suc-

cès différens, ils entrèrent dans la Bithynie. C'est ce qui fit penser de nouveau aux soldats à se donner un autre Empereur; mais, selon sa coutume, Gallien qui ne savoit ni les calmer ni les ramener, les fit tous mettre à mort. Pendant que les troupes cherchoient à se donner un Prince digne de les commander, Gallien étoit Archonte à Athènes, c'est-à-dire, premier Magistrat, par cette vanité qui lui faisoit souhaiter d'être admis au rang de citoyen, et d'assister à tous les mystères; ce que n'avoit fait ni Adrien dans sa plus grande fortune, ni Antonin au milieu d'une profonde paix, eux qui étoient si instruits dans la littérature grecque, qu'au jugement de grands connoisseurs, ils ne le cédoient qu'à un bien petit nombre de très-savans hommes. Méprisant en quelque sorte la République, Gallien souhaita encore d'être admis dans l'Aréopage. On ne sauroit nier qu'il ne se distinguât par l'éloquence, la poésie, et toutes sortes de connoissances. On a de lui un épithalame, le meilleur de tous ceux que firent cent Poètes. Car, ayant

marié les fils de ses frères, et les beaux esprits grecs et latins ayant récité pendant plusieurs jours des épithalames, Gallien, à ce qu'on rapporte, prit les mains des fiancés, et répéta plusieurs fois des vers dont le sens étoit : « *Allez, aimables enfans, livrez-vous aux plus tendres plaisirs; soupirez comme des colombes; embrassez-vous comme le lierre; soyez unis comme les nacres le sont à leurs coquilles* (1) ». Il seroit trop long de rapporter ici les vers et les harangues qui le firent briller parmi les poètes et les rhéteurs de son temps. Mais autre est le mérite d'un Empereur, autre celui d'un poète et d'un orateur. On loue cependant une excellente action qu'il fit, c'est qu'ayant appris qu'Odenat avoit battu les Perses, conquis Nisibe, Carras, et toute la Mésopotamie, qu'enfin arrivé à Ctésiphonte, il avoit mis le Roi en fuite, fait des Satrapes prisonniers, et tué beaucoup de Perses, cédant aux conseils de son frère Valérien, et de son parent Lucillus, il

(1) V. *Pline*, *L.* 9. *ch.* 35.

nomma Odenat Auguste, partagea l'empire avec lui, et voulut qu'on frappât des pièces de monnoie où ce Général seroit représenté traînant les Perses captifs, ce que le Sénat, la ville et tout le monde apprit avec plaisir. Il avoit outre cela infiniment d'esprit; voici quelques exemples qui le prouvent. Un chasseur n'ayant pu tuer un gros taureau qu'on ramena dix fois dans l'arêne, il envoya une couronne au chasseur, et, comme tout le monde murmuroit de ce qu'il récompensoit ce mal-adroit; *c'est*, fit-il dire par le Curion, *c'est parce qu'il est difficile de manquer si souvent un taureau.* Une autre fois, quelqu'un ayant vendu à son épouse des pierres fausses pour des fines, et l'Impératrice, lorsque la chose fut découverte, demandant que ce vendeur fut puni, il le fit saisir comme pour le livrer aux lions; puis il fit lâcher de la loge un chapon, et comme tout le monde s'étonnoit de cette plaisanterie, il fit dire encore par le Curion: *Il a trompé, il l'est à son tour*, et renvoya ainsi le marchand. Pendant qu'Odenat

faisoit la guerre aux Perses, et que Gallien, selon sa coutume, s'occupoit de bagatelles, les Scythes construisirent des vaisseaux, se rendirent à Héraclée, d'où ils s'en retournèrent chez eux avec beaucoup de butin, quoique plusieurs firent naufrage, ayant été battus dans un combat naval. Sur ces entrefaites, Odenat, par les embûches de son cousin-germain, périt avec son fils Hérode qu'il avoit aussi nommé Empereur. Sa veuve Zénobie, vu que ses fils Herennius et Timolaüs étoient fort jeunes, prit les rênes de l'Empire et gouverna long-temps, non foiblement, ni en femme; car cette héroïne pouvoit non seulement régner mieux que Gallien, elle l'auroit encore emporté sur plusieurs Princes en bravoure et en habileté.

Gallien, lorsqu'il apprit la mort d'Odenat, se disposa à faire la guerre aux Perses, pour délivrer Valérien de sa trop longue captivité, et chargea son Général Héraclien de lever des troupes, en quoi il se conduisit comme il convenoit à un Prince actif. Mais Héraclien s'étant

mis en marche contre les Perses, fut vaincu, et son armée totalement détruite par les Palmyréens. Zénobie régnoit en homme sur les peuples et sur la plupart de ces nations de l'Orient. Dans le même temps les Scythes naviguèrent par l'Euxin, entrèrent dans l'Ister (1), et commirent bien des excès sur le territoire romain. A cette nouvelle, Gallien chargea Cléodamus et Athénée, Bysantins, de réparer et de fortifier les villes. On combattit autour de Pont, et les Généraux, qui étoient à Bysance, vainquirent les Barbares.

Le Général Venerianus défit sur mer les Goths, et termina ensuite glorieusement ses jours. De là ces peuples furent ravager Cyzique et l'Asie, ensuite l'Achaïe, jusqu'à ce qu'enfin Dexippe, Général des Athéniens et Ecrivain de ce temps, les dompta. Chassés de là, ils ravagèrent l'Epire, l'Acarnanie et la Béotie. Gallien, que réveilloient à peine les malheurs publics, marcha contre les Goths qui s'étoient répandus dans l'Illyrie, et

(1) Le Danube.

par hasard en tua beaucoup. Sur cette nouvelle, les Scythes firent un parc de chariots, et essayèrent de se sauver par le mont Gessace (1). Martianus inquiéta les Scythes avec des succès différens, qui soulevèrent cette nation. Le Général Héraclien fit paroître beaucoup de zèle pour la République, mais ni lui, ni Martien ne pouvant plus supporter les vices de Gallien, résolurent qu'un d'entr'eux prendroit (2) l'Empire. Claude, sujet excellent (comme nous le dirons lorsqu'il en sera temps), fut élu quoiqu'il n'eut pas connoissance de ce projet; il étoit si universellement révéré, qu'il fut jugé digne du trône, et prouva en effet dans la suite qu'il le méritoit. C'est ce même Claude dont le très-vigilant César Constantin tire son origine. Ils furent assistés, dans le dessein de donner l'Em-

(1) Il n'est pas aisé de dire ce qu'étoit ce mont Gessace, puisque Trebellius Pollion est le seul Auteur qui en parle.

(2) L'original est défectueux dans cet endroit; la suite autorise à penser qu'il faut entendre, par un d'entr'eux, les Généraux de l'armée.

pire, par un certain Ceronius ou Cecropius, Chef des Dalmates qui les seconda avec autant de cordialité que de prudence; mais, comme ces nouveaux conjurés ne pouvoient pas disposer de l'Empire du vivant de Gallien, ils résolurent de recourir aux embûches pour délivrer l'Etat de ce fléau, et d'arracher la République aux plaisirs du théâtre et du cirque, auxquels elle sembloit vendue. Voici donc comme ils firent : Gallien n'étoit pas d'accord avec Auréole qui avoit pris l'Empire, et craignoit chaque jour l'arrivée de ce Chef redoutable et entreprenant. Martien et Cecropius instruits des craintes de l'Empereur, donnèrent ordre de lui annoncer qu'Auréole approchoit. Gallien ayant donc rassemblé ses troupes, marcha pour livrer bataille, et fut mis à mort par des assassins. On dit qu'il tomba sous le fer de Cecropius, Chef des Dalmates, près de Milan, où périt aussitôt son frère Valérien, à qui les uns donnent le titre d'Auguste, d'autres celui de César; plusieurs encore lui contestent l'une et l'autre de ces qu

lités ; mais ce dernier sentiment n'est nullement vraisemblable, vu que depuis la captivité de Valérien le père, nous trouvons inscrit dans les fastes : *Valerien Empereur étant Consul.* Quel autre Valérien pouvoit-ce être que le frère de Gallien ? On ne dispute pas de sa naissance, mais on n'est pas d'accord sur sa dignité, ou, comme d'autres ont commencé à s'exprimer, sur sa majesté.

La mort de Gallien occasionna une violente sédition parmi les soldats, qui, dans la vue du butin et d'un pillage universel, dirent, pour exciter la haine, qu'on les avoit privés d'un Prince utile, nécessaire, courageux et actif. Les chefs prirent le parti d'appaiser les troupes par le moyen ordinaire ; ils firent donc promettre, par Martien, vingt pièces d'or qu'on paya aussitôt (car on avoit des espèces en abondance), et sur le jugement des soldats, Gallien fut inscrit dans les fastes publics avec le titre de tyran. Ce fut ainsi, l'armée étant calmée, que Claude, personnage d'une conduite irréprochable, et à bon droit

respecté, cher aux gens de bien, ami des lois et de la patrie, agréable au Sénat et avantageusement connu du peuple, obtint l'Empire. Telle est en peu de mots la Vie de Gallien, qui tout adonné à son ventre et aux plaisirs, perdit la République en passant les jours et les nuits dans l'ivresse et dans la débauche. Il souffrit que trente tyrans déshonorassent l'Empire romain, et que des femmes gouvernassent mieux que lui. Disons, pour ne pas passer sous silence sa méprisable industrie, qu'il faisoit, au printemps, des chambres à coucher de roses et des châteaux de fruits. Il conservoit des raisins pendant trois ans ; avoit au plus fort de l'hiver des melons, et enseigna la manière de préparer le moût pour toute l'année ; il faisoit toujours servir hors de leur temps des figues vertes et des fruits nouveaux. Ses serviettes étoient d'étoffe d'or ; ses coupes étoient d'or enrichies de pierres précieuses. Souvent il parut en public avec une chevelure éclatante de l'or dont il l'avoit saupoudrée, et souvent avec une couronne à rayons.

On le vit dans Rome, où les Princes paroissent toujours en toge, avec une casaque de pourpre et des agraffes d'or et de pierres fines; il avoit une tunique de pourpre et à manches, telle que les hommes les portent, mais brodée en or. Son baudrier étoit couvert de pierres précieuses, ainsi que ses bottines; il donnoit le nom de filet ou de rézeau à une chaussure dont les Princes s'étoient servis jusques-là. Il prit ses repas en public, et gagna l'affection du peuple par les congiaires qu'il lui donna. Assis, il distribuoit la sportule au Sénat. Il admettoit des femmes dans son conseil, et leur faisoit donner quatre Galliens d'or quand elles lui avoient baisé les mains. Lorsqu'il apprit la captivité de son père, il dit : *Je savois que mon père étoit mortel*; comme un grand Philosophe, à l'occasion de la mort de son fils, avoit dit : *Je savois bien que je n'avois pas engendré un Dieu.* Il se trouva cependant un Annius Cornicula qui osa faussement le représenter comme un Prince ferme, et Gallien, qui le crut, fut encore plus méprisable que ce flat-

teur. Souvent il sortit au son de la flûte et rentra à celui de l'orgue, ordonnant de jouer la marche et la retraite. En été il se lavoit six ou sept fois par jour, et en hiver deux ou trois. Il but toujours dans des coupes d'or, méprisant le verre qu'il regardoit comme trop commun. Il changea toujours de vin, et dans un repas il ne but jamais deux verres du même vin. Ses concubines étoient souvent à table avec lui. Il avoit presque toujours des bouffons et des mimes au dessert. Lorsqu'il se rendoit dans les jardins qui portoient son nom, tous les Officiers de sa maison le suivoient. Les Préfets et les Maîtres des offices marchoient aussi; ils étoient admis à ses festins, et même ils se baignoient avec lui. Il invitoit souvent des femmes et des filles à ces parties, prenant les belles pour lui et laissant à ses convives de laides décrépites; voilà ce qu'il appeloit se divertir, tandis qu'il ruinoit de toute part la République. Il poussa cependant trop loin la cruauté envers les soldats; car il en fit mourir quelquefois jusqu'à quatre mille en un

seul jour. Il ordonna qu'on fît sa statue plus grande que le colosse, et avec les attributs du soleil ; mais il périt avant qu'elle fut achevée : on l'avoit commencée si grande, qu'elle auroit été double du colosse. Il avoit résolu de la placer au sommet du mont Esquilin, tenant une pique creuse et assez grosse pour qu'un enfant pût y monter jusqu'au haut ; mais Claude et Aurélien trouvèrent cette idée d'autant plus absurde, qu'il avoit commandé des chevaux et un char proportionnés à la statue, et ordonné que le tout fût assis sur une base très-peu étendue. Il avoit résolu de conduire le portique Flaminien jusqu'au pont Milvius, de manière qu'il y auroit eu quatre rangs de colonnes, ou, selon d'autres, cinq, le premier avec des pilastres, et devant des colonnes avec des statues, le second, le troisième et le dernier avec des colonnes rangées quatre à quatre. Mais il seroit trop long de tout rapporter : si l'on veut en savoir davantage, qu'on lise Palfurius Sura qui a fait un journal de la vie de ce Prince. Revenons à Salonin.

L'histoire de Salonin, fils de Gallien et petit-fils de Valérien, n'offre de remarquable que la noblesse de son origine, l'éducation royale qu'il reçut, et la mort qu'il souffrit, non par sa faute, mais par celle de son père. On varie beaucoup sur le nom de ce Prince, car plusieurs Historiens l'appellent Gallien, plusieurs aussi Salonin; ceux qui lui attribuent ce dernier nom, disent qu'on le lui donna parce qu'il naquit près de Salone: les autres le nomment Gallien d'après son père et son aïeul Gallien qui fut un très-grand personnage. Enfin il y a eu jusqu'ici une statue au pied du mont de Romulus, c'est-à-dire, avant la voie sacrée, dans le Temple de Faustine, et qui a été transportée à l'Arc Fabien, avec cette inscription: *A Gallien le jeune*, à quoi l'on avoit ajouté *Salonin*; ce qui explique comment il portoit ce nom. Il est évident que Gallien a régné plus de dix ans; j'observe ceci, parce que plusieurs le font périr la première année de son règne, et disent qu'il y eut sous lui d'autres rebellions dont nous parlerons dans

la suite. Nous avons cru convenable de renfermer en un seul corps, l'Histoire des trente Tyrans, tant parce qu'il n'y a pas beaucoup à en dire, que parce que nous avons déjà rapporté dans la Vie de Gallien bien des choses qui les concernent. C'en est donc assez sur cette Vie de Gallien, dont nous avons amplement traité dans l'Histoire de Valérien; nous ferons mention, dans la Vie des trente Tyrans, de faits que nous aurions répété sans utilité; j'avertis encore que j'ai, par ménagement pour la postérité de ce Prince, passé sous silence quelques objets. Vous n'ignorez pas jusqu'à quel point les Auteurs sont poursuivis par les descendans de ceux contre lesquels ils ont écrit quelque chose; et l'on connoît le mot de Cicéron dans son Hortensius, ouvrage fait en forme d'instructions (1). Je rapporterai cependant un trait assez agréable, commun à la vérité, mais qui introduisit un nouvel usage. La plupart des militaires, qui se rendirent à un

(1) V. *Stat. L.* 5. 11.

festin, ayant quitté leurs ceintures à l'heure du repas, le jeune Salonin ou Gallien enleva ces riches baudriers : comme il n'étoit guères possible de redemander ce qui s'étoit perdu dans le palais, les soldats supportèrent sans murmurer cette perte ; mais invités une seconde fois, ils se mirent à table avec leurs ceintures, et répondirent, lorsqu'on leur demanda pourquoi ils les gardoient : *nous les gardons à cause de Salonin*. De là vint dans la suite l'usage de garder sa ceinture lorsqu'on mangeoit avec le Prince. Je ne saurois nier pourtant, que plusieurs donnent une autre origine à cet usage. Ils disent que les soldats étoient toujours ceints en prenant leur dîner militaire, ainsi nommé parce qu'il les préparoit pour le combat ; et la preuve en est qu'on soupe avec l'Empereur sans être ceint. J'ai cru que cette remarque étoit assez intéressante et méritoit d'être rapportée.

Passons aux trente Tyrans que suscita, du temps de Gallien, le mépris que mé-

ritoit ce méchant Prince. Nous n'en parlerons que légèrement et en peu de mots; car la plupart ne méritent pas que leurs noms soient conservés; quoiqu'il s'en trouve, dans le nombre, qui avoient de belles qualités, et qui même ont rendu de grands services à la République. Les opinions varient si fort sur le nom de Salonin, que ceux qui prétendent approcher le plus près du vrai, le font venir de sa mère Salonina, nommée aussi Pipara: elle étoit fille d'un Roi barbare, et Gallien l'aimoit à la passion. Ce Prince parsemoit toujours ses cheveux de poudre d'or. On varie si fort encore sur la durée de l'empire de Gallien et de Valérien, que, bien qu'il soit constant que le premier gouverna quinze ans, son père ayant été fait prisonnier la sixième année, il se trouve des Ecrivains qui n'accordent que neuf, d'autres dix ans de règne à Gallien: il n'est pas douteux cependant qu'il célébra à Rome ses décennales; qu'après cette fête, il vainquit les Goths, fit la paix avec Odenat, se réconcilia avec Auréole,

combattit Posthumius et Lollien, et fit encore plusieurs actions louables et plusieurs aussi qui le déshonorèrent : car toutes les nuits il courait les tavernes, vivant avec des débauchés, des mimes et des bouffons.

VIE DES TRENTE TYRANS,

PAR TREBELLIUS POLLION.

Après avoir écrit plusieurs livres, non en Historien ou en Orateur, mais d'un style simple et sans prétention, j'arrive au temps où l'on vit paroître trente Tyrans sous le règne de Gallien et de Valérien, tandis que celui-ci étoit engagé dans la guerre contre les Perses, et que le premier (ce qui se verra dans plusieurs endroits de cette Histoire), se rendit l'objet du mépris, non seulement des hommes, mais même des femmes. Comme il y a tant d'obscurité sur la vie de ceux qui s'élevèrent au trône dans les différentes parties de l'Empire, qu'on ne sauroit raisonnablement exiger d'un Ecrivain qu'il en dise beaucoup de choses; et que d'ailleurs les Historiens, tant grecs que latins, passent tellement sous si-

lence quelques-uns de ces Tyrans, qu'ils ne font pas même mention de leurs noms, et qu'ils diffèrent encore beaucoup dans ce qu'ils racontent de quelques-uns d'entr'eux, je les ai rassemblés ou abrégés dans un seul volume, pour ne pas répéter, sans raison, ce que j'ai déjà dit dans les Vies de Valérien et de Gallien.

I. CYRIAS.

Celui-ci, riche et d'extraction noble, après s'être saisi de beaucoup d'or et d'une grande quantité d'argent, se sauva de chez son père, dont il affligeoit la vieillesse par son libertinage et la dissolution de ses mœurs, et passa en Perse; il s'y lia avec le Roi Sapor, s'associa à lui; l'exhorta à faire la guerre aux Romains; conduisit d'abord Odenat, et ensuite Sapor lui-même sur les terres de l'Empire. Après la prise d'Antioche et de Césarée, il reçut le nom de César. Appelé ensuite Auguste, après avoir ébranlé tout l'Orient, soit par ses propres forces, soit par l'audace de ses entreprises,

et fait mourir son père (ce que d'autres Historiens nient), il périt lui-même par les embûches que lui tendirent ses propres gens, lorsque Valérien marcha contre les Perses. Voilà tout ce que l'Histoire a jugé digne d'être conservé de cet homme, qui n'a dû sa célébrité qu'à sa fuite, à son parricide, à la cruauté de sa tyrannie, et à son excessive luxure.

II. POSTHUMIUS.

Posthumius se distingua beaucoup dans la guerre et dans la paix. Il se montra si estimable dans toute sa conduite, que Gallien lui confia son fils Salonin, qui étoit dans les Gaules, comme à un personnage propre à veiller sur les jours de ce jeune Prince, à former ses mœurs et à régler ses actions; mais dans la suite, si l'on en croit plusieurs Ecrivains, Posthumius viola sa foi (ce qui répugne à l'idée qu'on a de sa probité), assassina Salonin et s'empara de l'Empire. D'autres, et ils sont plus croyables, rapportent que les Gaulois, qui détestoient Gal-

lien, ne pouvant souffrir de se voir régir par un enfant, élurent son Gouverneur, et envoyèrent des soldats qui mirent à mort Salonin. Aussitôt l'armée entière et toutes les Gaules se déclarèrent pour Posthumius, qui, pendant sept ans, se conduisit de manière qu'il rétablit ces provinces, tandis que Gallien vieillissoit dans la débauche, dans les tavernes, et livré au commerce d'une étrangère. Gallien marcha cependant contre lui, et ce fut dans cette expédition qu'il fut blessé d'une flèche. L'affection de tous les peuples de la Gaule pour Posthumius étoit extrême, parce qu'il avoit repoussé toutes les nations de la Germanie et rendu à l'Empire romain sa première tranquillité; mais tandis qu'il conduisoit les affaires avec tant de sagesse, les Gaulois, par cette inconstance qui leur est naturelle, et à la sollicitation de Lollien, le mirent à mort. On peut juger du mérite de ce personnage par ce qu'en dit Valérien dans la lettre qu'il adressa aux habitans des Gaules. « Nous avons établi Gou-
» verneur des pays qui sont au-delà du

» Rhin, et Président des Gaules, Posthu-
» mius, qui est digne à tous égards de
» commander aux Gaulois; il maintien-
» dra par sa présence la discipline parmi
» les troupes; l'équité dans le barreau,
» les droits des particuliers dans les Tri-
» bunaux, et la dignité de vos Magis-
» trats, en conservant à chacun ce qu'il
» possède. C'est un homme que j'admire
» singulièrement, et qui est tellement
» fait pour commander, que je ne doute
» pas un instant de votre reconnoissance.
» Si l'opinion que j'ai de cet homme
» étoit fausse, soyez sûrs qu'il n'existe
» personne sur qui l'on puisse pleine-
» ment compter. J'ai fait son fils Tri-
» bun chez les Vocontiens, parce que ce
» jeune homme marchera sur les traces
» de son père ».

III. POSTHUMIUS *le jeune*.

Tout ce qui concerne celui-ci se réduit presque à dire que son père, qui le nomma César, partagea ensuite avec lui le titre d'Auguste, et qu'ils périrent

ensemble, lorsque Lollianus, élu par les Gaulois à la place de Posthumius, prit les rênes de l'Empire. Ce qui seul mérite d'être observé, c'est qu'il étoit si éloquent que ses discours ont été, à ce qu'on dit, insérés parmi ceux de Quintilien, dont il suffit de lire un seul chapitre pour reconnoître un des premiers Orateurs de Rome.

IV. LOLLIEN.

Sa rebellion occasionna dans la Gaule la mort du très-vaillant Posthumius, qui avoit rétabli l'Empire romain ébranlé par les débauches de Gallien. Lollien avoit beaucoup de bravoure; cependant sa révolte lui donna moins de crédit sur l'esprit des Gaulois. Il fut massacré par Victorin, fils de Victorine ou de Victoire, qu'on nomma ensuite mère des troupes, puis Auguste, quoique refusant pour elle-même un si pesant fardeau, elle remit d'abord l'Empire à Marius, puis à Tetricus et à son fils. Lollien rendit quelques services à la République; car il rétablit la plupart des villes de la Gaule;

et quelques forts que Posthumius avoit construits pendant sept ans sur les terres des Barbares, mais qui à sa mort furent ravagés et réduits en cendres par les irruptions des Germains; les troupes mirent à mort Lollien parce qu'il étoit trop laborieux. Ainsi, tandis que Gallien ruinoit la République, Posthumius, après lui Lollien, ensuite Victorin, et enfin Tetricus (car je ne parle pas de Marius) furent les soutiens de la dignité du nom romain : je regarde ces personnages comme envoyés du ciel pour empêcher que les Germains ne profitassent des excès dans lesquels cette peste publique se plongeoit, et n'envahissent les terres de l'Empire : et dans le vrai, c'en étoit fait de la République si, de concert avec les Goths et les Perses, ces peuples fussent entrés sur notre territoire. En général on manque de détails sur la Vie de Lollien et sur celle de Posthumius ; disons cependant qu'ils brillèrent par leur mérite personnel, et non par la foiblesse de leur extraction.

V. VICTORIN.

Posthumius le père voyant que Gallien l'attaquoit avec des forces considérables, sentit qu'il lui falloit non seulement des troupes, mais encore le secours d'un autre Prince ; il choisit donc Victorin, guerrier expérimenté, le nomma son collègue à l'Empire, et marcha avec lui contre Gallien. Mais, nonobstant les puissans secours qu'ils tirèrent des Germains et qui leur firent traîner la guerre en longueur, ils furent vaincus. Lollien ayant été tué dans le même-temps, Victorin resta seul Empereur; mais, comme son goût le portoit à débaucher les femmes des soldats et de ceux qui suivoient le camp, un Employé de l'armée dont il avoit déshonoré l'épouse, le tua dans une sédition qu'il excita près de Cologne, et l'on créa César son fils Victorin qui porsoit ce nom à cause de Victorina ou de Victoire, sa mère, appelée aussi la mère des troupes ; mais ce jeune Prince fut mis à mort aussitôt que son père eut péri à Cologne. Plusieurs Ecrivains disent

bien des choses qui confirment que Victorin étoit plein de bravoure, et qu'il eût été un excellent Empereur, s'il eût pu vaincre sa passion pour les femmes. Il suffira de rapporter ici un morceau de Julien Aterianus dans lequel il parle ainsi de Victorin : « Je ne connois personne » que l'on puisse préférer à Victorin qui » gouverna les Gaules après Junius Pos- » thumius. Ni Trajan, pour le courage, » ni Antonin, pour la clémence, ni Ner- » va, pour la gravité, ni Vespasien, » pour l'économie, ni Pertinax ou Sé- » vère, soit pour l'austérité, soit pour la » discipline militaire. Mais la débauche » et l'amour des femmes étoufferent telle- » ment en lui ces vertus, qu'il n'est per- » sonne qui ose faire l'éloge des belles » qualités d'un homme qui, de l'aveu de » tout le monde, a mérité sa fin ». D'après ce jugement des Historiens, je crois avoir assez parlé de ses mœurs.

VI. VICTORIN *le jeune.*

Tout ce qu'on rapporte de Victorin le Jeune, c'est qu'il étoit petit-fils de Victoire et fils de Victorin; qu'il fut nommé César par son père et par son aïeule à l'heure même où Victorin fut mis à mort, et que les troupes le massacrèrent aussitôt. Il y a deux sépulchres peu élevés près de Cologne, avec des petites tables de marbre dont l'une porte cette inscription: *Ici reposent les deux tyrans Victorins.*

VII. MARIUS.

Victorin, Lollien et Posthumius étant morts, Marius, ouvrier en fer, à ce qu'on dit, régna trois jours. J'ignore qu'on puisse dire autre chose de lui, sinon qu'un règne très-court fit toute sa célébrité; car, comme Cicéron badinoit de ce Consul, qui ne l'avoit été que pendant six heures de l'après-midi, en disant: *Nous avons eu un Consul si rigide Censeur que personne pendant sa Magis-*

trature, n'a dîné, ni soupé, ni dormi; on pourroit dire de même de Marius : le premier jour il fut fait Empereur ; le second il parut commander ; le troisième il fut massacré. Ce fut un homme intrépide, qui s'éleva à l'Empire par tous les grades militaires. Comme ouvrier en fer, il étoit connu du plus grand nombre sous le nom de Mamurius, et sous celui de Vecturius (1) par d'autres. Mais c'en est assez : disons pourtant que personne n'égala la force de son poignet, soit pour frapper, soit pour pousser : on eût dit que ses mains, au lieu de veines, n'étoient composées que de nerfs ; car d'un doigt il repoussoit les chariots qui venoient à lui, et l'homme le plus robuste qu'il frappoit du doigt, ressentoit une douleur aussi vive que s'il eut été meurtri avec une pièce de bois ou une

(1) Mamurius Veturius, ou Vecturius, excellent ouvrier du temps de Numa, fit les onze anciles ou boucliers sacrés qu'on mêla avec celui qui étoit tombé du ciel. Mamurius demanda, à ce qu'on dit, pour prix de son travail, qu'il fut fait mention de lui dans les hymnes des Saliens. V. *Denis d'Halic. L.* 2. *Plutarque, Vie de Numa.*

barre de fer. Il réduisit plusieurs choses dures en poudre en les serrant entre deux doigts. Il fut tué par un soldat qui, ayant autrefois travaillé en fer avec lui, s'en vit méprisé lorsqu'il fut parvenu au commandement ou au trône : on prétend que l'assassin lui dit en le perçant: *voici l'épée que tu as faite.* Marius adressant pour la première fois la parole aux troupes, s'exprima en ces termes : « Je sais, camarades, » qu'on peut me reprocher mon premier » métier ; vous en avez tous été témoins ; » mais que chacun pense ce qu'il voudra, » plaise aux Dieux que je manie toujours » le fer, et que ni le vin, ni les parfums, » ni les femmes, ni les cabarets, ne me » perdent, comme ils ont perdu Gallien, » ce Prince indigne de son père et de sa » naissance. Qu'on me reproche ma pro- » fession d'armurier, pourvu que les na- » tions étrangères connoissent, par leurs » défaites, que j'ai appris en Italie à me » servir du fer. Enfin, que l'Allemagne, » que toute la Germanie, et leurs voisins » regardent les Romains comme un peu- » ple de fer, et qu'en particulier ils crai-

» gnent celui que je porte. Ce que je » souhaite, c'est que vous pensiez sé» rieusement que vous avez fait Empe» reur un homme qui n'a jamais sçu ma» nier que le fer ; et je dis ceci, parce » que la seule chose que pourra m'objec» ter Gallien, ce monstre de luxure, » c'est que j'ai fabriqué des épées et des » armes ».

VIII. INGENUUS.

Sous le Consulat de Fuscus et de Bassus, pendant que Gallien, livré au vin et aux tavernes, passoit son temps avec des débauchés, des mimes et des courtisanes, et achevoit de s'abrutir par la volupté, Ingenuus, qui gouvernoit alors les Pannonies, fut, avec le consentement de toutes ces provinces, nommé Empereur par les légions de la Mésie. Jamais les soldats ne parurent avoir mieux pourvu aux intérêts de la République, dans un temps où les Sarmates faisoient tout craindre, qu'en élisant un Prince ca-

pable par sa valeur de remédier aux malheurs présens. Ce qui engagea Ingenuus à accepter, ce fut l'appréhension de devenir suspect aux Empereurs; car il étoit plein de bravoure, utile à la République et (ce qui allarme beaucoup ceux qui commandent) fort aimé des troupes. Mais Gallien, qui étoit un sujet indigne et plongé dans la débauche, se montroit aussi, lorsque la nécessité l'exigeoit, actif, furieux, féroce, ardent et cruel. Après avoir vaincu et tué Ingenuus dans une bataille, il sévit avec fureur contre les soldats et les habitans de la Mésie; personne n'échappa à sa barbarie : il poussa si loin la vengeance et la cruauté qu'il détruisit tous les hommes de la plupart des villes. On dit qu'Ingenuus, voyant la ville prise, entra dans sa maison où il se poignarda lui-même, et qu'il termina ainsi ses jours pour ne pas tomber au pouvoir du tyran. Il nous reste une lettre de Gallien adressée à Celer Varianus, qui prouve bien la férocité de son caractère; je la rapporterai, pour

faire voir que cet homme, d'ailleurs très-débauché, se montroit très-cruel dans l'occasion.

Gallien à Varianus. « Je ne serai point » satisfait si vous vous bornez à ne tuer » que les militaires que le sort des armes » auroit pu faire périr. Il faut mettre à » mort tous les hommes, jusqu'aux vieil- » lards et aux enfans, si cela se peut sans » qu'on me blâme. Il faut mettre à mort » quiconque a eu de mauvaises intentions, » quiconque a mal parlé de moi, du fils » de Valérien, du père et du frère de tant » de Princes. Ingenuus vient d'être fait » Empereur : déchirez, tuez, massacrez; » revêtez mes sentimens, et partagez la » colère de celui qui vous écrit ».

IX. RÉGILIEN.

Il étoit de la destinée, que du temps de Gallien quiconque le pouvoit s'élevât au trône. Régilien, qui commandoit en Illyrie, fut élu Empereur par les habitans de la Mésie qui avoient été vaincus avec Ingenuus, et dont Gallien avoit sé-

vèrement puni les parens. Régilien fit plusieurs actions de valeur contre les Sarmates ; mais, sur le conseil des Roxolans, d'accord en cela avec les soldats, et dans la crainte qu'eurent les habitans des provinces que Gallien n'exerçât plus de cruautés encore, il fut massacré. Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il, si nous disons ici quelle fut la cause de son élévation. Ce fut un simple jeu entre les soldats qui lui valut l'Empire ; car quelques-uns d'eux soupant avec lui, le Tribun Valerianus, qui étoit présent, demanda : *D'où pensons-nous que vienne le mot de Régilien ?* un autre répondit : *de règne, à ce que je crois.* Alors l'un d'eux, qui avoit étudié, se mit comme à décliner (1) : d'autres soldats, et on sait combien ils sont portés à dire tout ce qui leur vient dans l'esprit, reprirent : *il peut donc être Roi ?* un second : *il peut donc nous gouverner ?* et un troisième : *le ciel vous a donné le nom de Roi*. Enfin, lorsqu'il parut le lendemain matin, il fut

(1) Le plaisant de ce récit ne peut être rendu en françois. *Rex*, *Regis*, *Regi*, *Regillianus*.

salué Empereur par les soldats les plus distingués ; ainsi il dût à un badinage ingénieux ce que d'autres n'obtinrent que par la hardiesse ou par une mûre délibération. On ne sauroit nier que Régilien ne fut un très-bon soldat, et depuis long-temps suspect à Gallien par cela seul qu'il lui paroissoit digne du trône : il étoit Dace d'origine, et même, à ce qu'on assure, parent de Décibale. On a une lettre que feu l'Empereur Claude, étant encore particulier, écrivit à Régilien, dans laquelle il le remercie d'avoir reconquis l'Illyrie, tandis que tout dépérissoit par l'indolence de Gallien ; comme cette lettre fut publique dans le temps, et que je l'ai trouvée dans les archives, j'ai cru devoir l'insérer ici.

Claude à Régilien, salut. « C'est un bon- » heur pour la République d'avoir en » vous, dans ces temps de guerre, un » homme aussi habile dans le métier des » armes. Gallien est certainement heu- » reux, quoique personne ne lui fasse » connoître ni les bons ni les mauvais » sujets. Bonitus et Celsus, gardes de

» notre Empereur, m'ont raconté combien vous vous êtes distingué à la journée de Scupes, combien vous avez livré de combats en un seul jour, et avec quelle célérité vous avez vaincu. Nos pères vous auroient jugé digne du triomphe; mais à quoi bon tout ceci? Je voudrois, pensant à un certain (1) personnage, que vos conquêtes fussent moins fréquentes. Envoyez-moi des arcs de Sarmates et deux sayes, mais avec les agraffes, puisque je vous en ai envoyé des nôtres ».

Cette lettre fait voir ce que pensoit de Régilien, Claude, dont le jugement étoit certainement alors d'un grand poids. Régilien ne fut point avancé par Gallien, mais par son père Valérien, ainsi que Claude, Macrien, Ingenuus, Posthumius et Auréole, qui tous mouru-

(1) Saumaise change ici, avec beaucoup de raison, *ominis* en *hominis*. Il est en effet bien plus naturel de supposer que Claude, connoissant, comme il le faisoit, le caractère ombrageux et cruel de Gallien, craint que le mérite de Régilien ne l'expose aux persécutions de l'Empereur.

rent sur le trône étant dignes de l'occuper. Il est surprenant que tous ceux que Valérien créa Généraux, furent dans la suite élevés à l'Empire par le suffrage des troupes ; ce qui fait voir que ce respectable vieillard observoit, dans le choix qu'il faisoit de ses Officiers, les vrais intérêts de la République, si le destin avoit permis qu'elle continuât d'être gouvernée par un bon Prince. Plût aux Dieux que ceux qui s'étoient emparés de l'Empire eussent vécu, ou que son fils Gallien n'eût pas régné long-temps, afin que notre République se fût conservée libre ; mais la fortune poussa trop loin ses rigueurs, en nous privant de Valérien et d'autres excellens Princes, pour nous rendre pendant trop long-temps les victimes de Gallien.

X. AURÉOLE.

CELUI-CI, qui gouvernoit l'Illyrie, fut encore, comme tous les autres, forcé, par les soldats, qui méprisoient Gallien, à prendre l'Empire. Macrien et son fils

*

s'étant mis en marche avec beaucoup de troupes contre Gallien, Auréole s'empara de leur armée, à laquelle il joignit d'autres rebelles; ce qui l'ayant rendu redoutable, Gallien, qui n'osa pas se mesurer contre un ennemi aussi fort, fit la paix avec lui pour attaquer Posthumius, duquel, ainsi que des autres compétiteurs, nous avons dit et dont nous dirons encore bien des choses. Gallien ayant été mis à mort, Claude tua dans un combat, Auréole, près du pont qui porte aujourd'hui le nom d'Auréole, et ne lui accorda, comme à un Tyran, qu'un petit sépulchre. On a encore une épitaphe grecque en ces termes :

Après bien des combats livrés au tyran, l'heureux Claude, qui survit avec raison à Auréole, lui accorde ce sépulchre : il l'auroit laissé vivre, si le soldat, toujours ennemi des rebelles, et qui, surtout haïssoit Auréole, l'eût épargné : mais la clémence du vainqueur l'engage à consacrer aux cendres d'Auréole ce tombeau et ce pont. Je rapporte ici ces vers, traduits par un grammairien; je sais qu'on

auroit pu les rendre mieux ; mais je préfère la fidélité de l'histoire à toutes les graces de l'éloquence. Ce sont des faits et non des mots que je veux présenter, surtout ayant tant de choses à dire, puisque j'ai entrepris d'écrire à-la-fois les Vies de trente Tyrans.

XI. MACRIEN.

LORSQU'ON eut fait prisonnier Valérien, ce Prince qui, pendant long-temps, s'étoit distingué dans la République, qui se montra ensuite excellent Empereur, et qui enfin éprouva le destin le plus malheureux, soit en vieillissant dans l'esclavage des Perses, soit en laissant une postérité indigne de lui, Balista son Préfet, et Macrien premier, comprirent à quel point Gallien étoit méprisable ; d'ailleurs, l'armée mécontente désiroit un autre Empereur. Le Préfet et Macrien s'assemblèrent donc pour juger du parti qu'il y avoit à prendre. On vit d'abord que, Gallien se trouvant fort éloigné, et Auréole ayant usurpé le trône, il falloit

choisir un Chef tel, qu'aucun tyran n'osât paroître. Balista (d'après le récit de Mæonius Astianax, qui assista à cette délibération), s'exprima ainsi : « Ni mon âge,
» ni mon état, ni mon goût, ne me per-
» mettent de penser à l'Empire : je ne
» saurois nier cependant, que je ne desire
» un bon Prince. Mais qui peut occuper
» dignement la place de Valérien ? S'il
» n'est tel que vous, Macrien, brave,
» ferme, intègre, connu par ses services
» envers l'Etat, et, ce qui importe sur-
» tout pour l'Empire, opulent. Montez
» donc sur le trône dont vous êtes digne.
» je serai votre Préfet aussi long-temps
» que vous le jugerez à propos : condui-
» sez-vous envers la République de ma-
» nière que l'Empire entier s'applaudisse
» de vous avoir élu ». Macrien répondit :
» Je conviens, Balista, qu'il importe de
» donner l'Empire à un bon sujet. Je vou-
» drois bien venir au secours de la Répu-
» blique, et écarter cette peste du Gou-
» vernement; mais mon âge s'y oppose;
» je suis vieux; je ne puis pas monter à
» cheval pour donner l'exemple. J'ai be-

» soin de me baigner souvent, de mettre
» plus de recherche dans mes alimens;
» et ma fortune m'a depuis long-temps
» éloigné de la vie militaire. Il faut jeter
» les yeux sur quelques jeunes gens; non
» sur un seul, mais sur deux, même sur
» trois, qui rétablissent les différentes
» parties de l'Empire que Valérien a per-
» dues par ses malheurs, et Gallien par
» les dérèglemens de sa vie ». Balista
comprit que Macrien souhaitoit qu'on
pensât à ses fils; il reprit donc: « Nous
» abandonnons la République à votre
» prudence. Donnez-nous donc vos braves
» fils Macrien et Quietus, que Valérien a
» déjà faits Tribuns; aussi bien, tant que
» Gallien régnera, ils ne peuvent pas être
» en sûreté, par cela même que ce sont
» d'excellens sujets ». Macrien, qui vit
qu'on le comprenoit, répondit: « J'y con-
» sens, et je promets, de mes propres de-
» niers, une double paie aux troupes:
» pour vous, Balista, continuez avec le
» zèle d'un Préfet, et pourvoyez de vivres
» les places qui en auront besoin: de mon
» côté je ferai bien connoître à Gallien,

» ce monstre de mollesse et de débauche, » de quels officiers son père a su faire » choix ». Macrien fut donc élu, du consentement unanime des troupes, Empereur, avec ses fils Macrien et Quiétus. D'abord, abondonnant toutes les affaires de l'Orient, il marcha contre Gallien. Mais, arrivé dans l'Illyrie, sur les confins de la Thrace, à la tête de quarante-cinq mille hommes, il perdit, aussi bien que son fils, la vie dans une bataille contre Auréole. Trente mille hommes passèrent sous les drapeaux de ce dernier. Macrien fut vaincu par un général d'Auréole, nommé Domitien; c'étoit un excellent homme de guerre, et fort actif; il prétendoit descendre de l'Empereur Domitien, et de Domicille. Je ne crois pas pouvoir passer sous silence un jugement que Valérien porta de Macrien dans un discours qu'il adressa au Sénat, sur le point d'entrer en Perse, et dans lequel il dit entr'autres : « Engagé dans une » guerre contre les Perses, je confie toute » la République à Macrien; c'est un militaire qui vous est attaché, son zèle pour

» moi m'est connu ; il est aimé et craint
» du soldat ; il agira avec les armées selon
» que l'exigeront les circonstances. De-
» puis long-temps, Pères Conscrits, ses
» talens me sont connus ; dès son enfance
» il a donné des preuves de sa valeur en
» Italie ; dans son adolescence, il s'est
» distingué dans la Gaule ; dans sa jeu-
» nesse, dans la Thrace ; comme homme
» fait en Afrique ; enfin, sur le retour de
» l'âge, il ne s'est pas moins signalé en
» Illyrie et en Dalmatie, dans divers
» combats, où il a déployé une bravoure
» étonnante. Joignez à cela qu'il a des
» fils dignes d'entrer dans notre Conseil,
» et d'être admis au rang de nos amis ».
etc.

XII. MACRIEN *le jeune*.

J'ai déjà dit bien des choses de ce Prince dans la Vie de son père, sans la prudence duquel il ne seroit jamais parvenu à l'Empire. On raconte des traits surprenans de la force dont il fut doué dès sa jeunesse ; mais à la guerre, la valeur

seule ne suffit pas. Ce vaillant homme, qui fut, aussi bien que son père, homme très-prudent et par le mérite duquel il étoit monté sur le trône, fut vaincu par Domitien, et perdit, comme je l'ai déjà dit, trente mille hommes. Sa mère étoit de condition; et son père, qui n'étoit que bon soldat, s'éleva des derniers grades au commandement et à l'Empire.

XIII. QUIETUS.

Il étoit fils, comme je l'ai dit, de Macrien, et fut nommé Empereur avec son père, sur l'avis de Balista. Mais Odenat, qui occupoit depuis long-temps l'Orient, ayant appris que Macrien et son fils du même nom avoient été vaincus par Auréole, et que leur armée étoit au pouvoir du vainqueur, comme pour venger Gallien, fit périr, avec le Préfet Balista, le jeune Quietus, digne fils et frère des Macriens, qui tous deux auroient pu réparer les malheurs de l'Etat. Je crois devoir dire quelque chose de la famille des Macriens, qui fleurit encore aujourd'hui, et

faire mention de ce qui l'a toujours distinguée. De tout temps les mâles de cette famille ont porté gravée sur leurs cachets et sur leur vaisselle, et les femmes sur leurs rézeaux, leurs brasselets et leurs bagues, l'image d'Alexandre le Macédonien; jusques-là que les personnes du sexe de la famille des Macriens ont encore aujourd'hui l'image de ce Prince diversement colorée sur les bords de leurs tuniques et de leurs manteaux. Il n'y a pas long-temps que nous avons vu Cornelius Macer, de la même famille, donnant un repas dans le temple d'Hercule, présenter au Pontife une coupe d'électre, sur laquelle étoit la tête d'Alexandre, et tout autour ses principales actions représentées par de petites figures : cette coupe passa de main en main pour satisfaire la curiosité des conviés, grands partisans de ce Héros. Je rapporte ce trait, parce qu'on prétend que tous ceux qui portent sur eux l'image de ce conquérant empreinte sur de l'or ou sur de l'argent, réussissent dans leurs entreprises.

XIV. ODENAT.

C'EN étoit fait de nos affaires en Orient, si Odenat, Prince de Palmyre, ne se fût emparé du trône après la captivité de Valérien et les pertes qu'avoit essuyées la République. Ayant donc d'abord pris le nom de Roi avec sa femme Zénobie, avec son fils aîné, nommé Hérode, et ses deux cadets Herennianus et Timolaüs, il rassembla une armée et marcha contre les Perses. D'abord il s'empara de Nisibe, ainsi que de la plupart des places de l'Orient, et de toute la Mésopotamie; il força Sapor, qu'il vainquit, à prendre la fuite; enfin, poursuivant ce Roi et ses enfans jusqu'à Ctésiphon, après avoir enlevé à ce Prince ses concubines et un très-grand butin, il se tourna vers l'Orient, dans l'espérance d'abattre Macrien, qui s'étoit soulevé contre Gallien. Mais Macrien étant déjà parti pour combattre Auréole et Gallien, périt dans cette entreprise, et Odenat fit mourir son fils Quietus: Balista (selon le témoignage de plusieurs écrivains), avoit

usurpé l'Empire, pour éviter d'être lui-même tué.

Odenat, qui avoit mis ordre en grande partie aux affaires de l'Orient, fut assassiné par Mæonius son cousin, avec son fils Hérode, qui, depuis le retour de la Perse, avoit été nommé Empereur. Sans doute les Dieux irrités contre la République, ne voulurent pas, après la mort de Valérien, conserver Odenat. Ce Prince, de concert avec sa femme Zénobie, auroit non-seulement restauré l'Orient, qu'il avoit déjà remis sur son ancien pied, mais encore toutes les parties de l'Empire; c'étoit un grand homme de guerre, et, selon le témoignage de la plupart des Historiens, si bon chasseur, que, dès sa première jeunesse, il employa toutes ses forces à prendre des lions, des léopards, des ours, et d'autres bêtes féroces; vivant toujours dans les forêts et sur les montagnes, il supportoit la chaleur, les pluies, et toutes les fatigues inséparables de la chasse; par-là il endurcit son corps, et se mit en état, lorsqu'il fit la guerre en Perse,

de braver le soleil et les sables brûlans de ce pays. Son épouse ne menoit pas un genre de vie différent; plusieurs même la représentent comme plus courageuse encore que son mari; elle étoit, par sa naissance, la plus illustre, et, au jugement de Cornelius Capitolin, la plus belle femme de l'Orient.

XV. HÉRODE.

Hérode fils, non de Zénobie, mais d'une première femme, obtint l'Empire avec son père : c'étoit un Prince efféminé et adonné entièrement aux délices des Orientaux et des Grecs : ses tentes étoient ornées de figures, et ses pavillons brillans d'or; tout ce qui l'environnoit, respiroit le luxe des Perses. Odenat se prêtoit à ce goût, et son affection paternelle étoit telle, qu'il abandonna à ce fils toutes les richesses, les pierres précieuses et le butin qu'il avoit enlevé à Sapor et à ses concubines. Zénobie avoit pour Hérode les sentimens d'une marâtre; ce qui attachoit encore davan-

tage Odenat à ce jeune Prince. Voilà tout ce qu'on peut en dire.

XVI. MÆONIUS.

Il étoit cousin d'Odenat, et n'eut d'autres motifs de se défaire de cet excellent Empereur, qu'une exécrable envie; car on ne pouvoit reprocher à ce Prince que la mollesse de son fils Hérode. On dit que Zénobie entra d'abord dans le complot, parce qu'elle ne pouvoit soutenir l'idée de voir son beau-fils avoir le pas sur ses fils Herennianus et Timolaüs. Mœonius fut aussi très-déréglé dans ses mœurs; ce ne fut que par erreur qu'on lui donna le nom d'Empereur, et les soldats ne tardèrent pas à le massacrer, comme le méritoient ses débauches.

XVII. BALISTA.

Les Historiens ne sont pas d'accord entr'eux sur le règne de celui-ci. Plusieurs disent que Quietus ayant été tué par Odenat, on fit grace à Balista, qui,

cependant, prit l'Empire, ne se fiant ni à Gallien, ni à Auréole, ni à Odenat. D'autres disent qu'il fut massacré comme particulier dans la terre qu'il avoit près de Daphné. Plusieurs encore assurent qu'il prit la pourpre, gouverna en Empereur romain, commanda une armée, et donna de soi de grandes espérances; mais qu'il fut tué par ceux qu'Auréole avoit chargés de saisir Quietus, fils de Macrien, qu'il appeloit sa proie. Balista avoit un mérite distingué; très au fait du gouvernement de la République, excellent dans le Conseil, bon guerrier, et singulièrement propre à pourvoir aux vivres. Il étoit si aimé de Valérien, que ce Prince en parle ainsi dans une de ses lettres :

Valérien à Ragonius Clarus, Préfet de l'Illyrie et des Gaules. « Si vous » êtes prudent, cher Clarus, et je sais » que vous l'êtes, vous suivrez les dispo- » sitions de Balista. Vous voyez qu'il a » mis la République sur un tel pied, » qu'il ne surcharge pas les habitans des » provinces; qu'il n'envoie des chevaux » que là où il y a des pâturages; et qu'il

» ne tire la subsistance des troupes que
» des endroits qui peuvent fournir du
» bled : il ne force ni l'habitant, ni le
» possesseur des lieux à donner des vivres
» qu'ils n'ont pas, et à recevoir des che-
» vaux qu'il ne sauroient nourrir : il n'est
» rien de plus avantageux que de faire
» consommer les subsistances dans les en-
» droits même qui les fournissent ; on
» ménage par-là les voitures, et on sauve
» des frais à l'État. La Galatie abonde en
» bled, ainsi que la Thrace et l'Illyrie ;
» c'est là qu'il faut placer l'infanterie,
» quoiqu'il puisse y avoir aussi, pendant
» l'hiver, de la cavalerie dans la Thrace,
» sans que les habitans en souffrent. Car
» on recueille beaucoup de foin dans les
» campagnes. Quand au lard et aux autres
» objets de consommation, il faut les as-
» signer sur les lieux où ils se trouvent en
» abondance. Tout ceci est d'après les
» conseils de Balista, qui a si sagement
» ordonné qu'on tire de chaque province
» le seul article dont elle abonde, et qu'on
» en écarte les soldats ; ce qui a été ar-
» rêté par un décret public ». On a une

lettre de Valérien, dans laquelle il remercie Balista, et dit qu'il a reçu de lui des directions pour le gouvernement de la République, se félicitant de n'avoir, selon ses conseils, autour de lui aucun surnuméraire, ni aucun Tribun qui ne combattît réellement. Balista étant donc un jour couché dans sa tente, fut assassiné, dit-on, pour l'amour de Gallien, par un simple soldat d'Odenat. J'ai appris peu de choses de ce Prince, parce que les Ecrivains de son temps ont beaucoup écrit sur sa Préfecture, et très-peu sur son gouvernement.

XVIII. VALENS.

CET homme qui, aux talens miliaires, joignoit encore l'éclat des vertus civiles, exerçoit alors honorablement le Proconsulat d'Achaïe que Gallien lui avoit conféré. Macrien, qui le redoutoit prodigieusement, soit parce qu'il connoissoit tout son mérite, soit parce qu'il le regardoit comme un ennemi qui lui portoit envie, chargea Pison, personnage

consulaire et d'une famille distinguée, de lui ôter la vie. Valens, attentif à tout, et plein de prévoyance, crut qu'il n'y avoit d'autre moyen pour échapper, que de saisir les rênes de l'Empire; mais peu après il fut massacré par les soldats.

XIX. VALENS *l'ancien.*

Il y a eu encore un Valens plus ancien et il nous semble qu'après avoir parlé du dernier, il convient que nous disions un mot de celui qui fut tué sous les Princes qui ont précédé. Car on dit qu'il fut grand-oncle de celui qui régna sous Gallien; d'autres disent qu'il ne fut que son oncle; mais leur sort fut le même. Car celui-ci périt après avoir régné peu de jours en Illyrie.

XX. PISON.

Pison, que Macrien avoit chargé de tuer Valens, s'appercevant que celui-ci avoit prévu les événemens et s'étoit saisi du trône, se retira en Thessalie. Là, aidé

d'un petit nombre de partisans, il usurpa l'Empire, prit le nom de Thessalique, et périt bientôt après. C'étoit un homme d'un mérite supérieur, auquel on accorda de son temps le nom d'*homme réglé :* on prétendoit qu'il tiroit son origine de cette ancienne famille des Pisons à laquelle Cicéron s'allia pour donner du lustre à la sienne. Il fut très-aimé de tous les Empereurs. Valens lui-même avoua qu'il ne pourroit pas se justifier, auprès des Dieux de l'enfer, d'avoir ordonné le meurtre de Pison, quoique son ennemi, puisque la République n'avoit pas son pareil. Pour faire connoître tout ce qu'il valoit, j'insérerai ici un Sénatus-Consulte. Le vingt-cinq de juin, la nouvelle étant arrivée, que Pison avoit été mis à mort par Valens, et que celui-ci avoit subi le même sort de la part de ses gens, Aurelius Fuscus, Consulaire qui avoit succédé à Valérien, et qui parloit le premier, dit : « Consul, prenez les avis ; » et lorsqu'on lui eut demandé le sens : « Je décerne, répondit-il, Pères Conscripts, » les honneurs divins à Pison; et je me

» flatte que nos Empereurs Gallien, Valérien et Salonin seront de mon avis; » car jamais il n'y eut d'homme plus es» timable, et d'un caractère plus mâle ». Le reste de l'assemblée opina que sa statue seroit placée entre les statues triomphales, et qu'on lui décerneroit un char avec quatre chevaux attelés de front. La statue existe; quant au quadrige, il fut accordé, comme en attendant, à un autre, et ne lui a pas encore été rendu. On le mit dans l'endroit où l'on éleva les Thermes de Dioclétien, ce Prince dont la mémoire sera à jamais vénérée.

XXI. ÆMILIEN.

RIEN de plus ordinaire, en Egypte, que de voir ses habitans, tels que des furieux et des insensés, se porter, pour des bagatelles, à des mouvemens capables d'exposer l'Etat. Souvent, pour avoir négligé de les saluer, et de leur céder la première place dans les bains; pour avoir interdit, pendant quelque temps, l'usage de la viande et des légumes; pour des

chaussures d'esclaves, ou autres choses semblables, ils ont excité des séditions qui menaçoient la République, et mettoient dans la nécessité d'armer contre eux. Suivant donc sa violence ordinaire, un jour que l'esclave d'un Intendant qui régissoit alors le peuple d'Alexandrie, avoit été battu militairement par Æmilien, pour avoir dit que ses souliers valoient mieux que ceux du soldat, la populace, sans trop savoir ce qui la rassembloit, vint en foule à la maison du Gouverneur Æmilien, et dans sa fureur l'attaqua avec toute sorte d'armes; on lui jeta des pierres; on voulut le percer, et les séditieux firent usage de tout ce qui tomba sous leurs mains. Entraîné par la circonstance, et voyant que, de manière ou d'autre, il falloit périr, il se détermina à prendre l'Empire. Les troupes de l'Egypte, en haine de Gallien, y consentirent. Æmilien ne manquoit pas de la vigueur nécessaire pour gouverner; car il parcourut la Thébaïde et toute l'Egypte, et écarta, autant qu'il le put, avec beaucoup de bravoure, les

Barbares. Son courage lui fit donner le nom d'Alexandre ou d'Alexandrin ; car on ne sauroit dire avec précision lequel de ces deux noms il reçut. Mais, dans le temps qu'il se préparoit à une expédition contre les Indiens, le Général Théodote que Gallien avoit envoyé, l'immola à ce Prince, puisqu'on rapporte qu'il fut étranglé dans la prison, comme l'étoient autrefois les prisonniers (1) de guerre. Je crois, en parlant de l'Egypte, ne devoir pas passer sous silence un trait d'une ancienne histoire, et un fait de la Vie de Gallien. Ce Prince, ayant voulu accorder à Théodote le Proconsulat, les Prêtres s'y opposèrent, en disant qu'il n'étoit pas permis que les faisceaux consulaires entrassent dans Alexandrie. On sait que Cicéron, plaidant contre Gabinus, rapporte cet usage, et on n'a pas d'exemple que cela ait eu jamais lieu. Que donc

(1) On sait que l'usage étoit de conduire, sur la fin de la marche triomphale, les captifs en prison et de les y étrangler : ce n'étoit même qu'après cette cruelle exécution que commençoient les sacrifices proprement ainsi nommés.

Hérennius Celsus, votre allié, qui demande le Consulat, sache que ce qu'il souhaite est défendu. On dit qu'il y a près de Memphis une colonne d'or, sur laquelle se trouve écrit, en caractères du pays, que l'Egypte recouvrera sa liberté, aussitôt que les faisceaux et la Prétexte romaine y entreront; c'est ce que rapporte le Grammairien Proculus, très-habile homme de son temps, en parlant des pays étrangers.

XXII. SATURNIN.

SATURNIN, excellent Officier du temps de Gallien, avoit été fort aimé de Valérien. Mais, comme il ne pouvoit souffrir les déréglemens de Gallien, qui passoit publiquement les nuits dans la débauche, et qu'il disciplinoit les soldats, non à l'exemple de l'Empereur, mais à sa manière, il prit l'Empire des mains de l'armée : c'étoit un homme d'une prudence consommée, singulièrement réglé dans ses mœurs, d'un commerce agréable, et connu par de nombreuses victoi-

res qu'il avoit remportées sur les Barbares. On rapporte que lorsque les soldats le revêtirent de la robe impériale, il leur dit : *Camarades, vous perdez un bon Général ; et vous faites un mauvais Empereur*. Après beaucoup d'actes de vigueur qu'il fit pendant qu'il occupa le trône, les mêmes troupes qui l'avoient élevé, le tuèrent, le trouvant trop sévère et trop rigide. On remarque de lui, qu'afin que les soldats ne découvrissent pas le bas de leurs corps pendant le repas, il leur ordonna de se mettre à table avec des sayes épaisses en hiver et légères en été.

XXIII. TETRICUS *l'ancien*.

A la mort de Victorin et de son fils, sa mère Victoire ou Victorine exhorta Tetricus, Sénateur romain qui gouvernoit la Gaule, et qu'on disoit son parent, à prendre l'Empire ; elle le fit nommer Auguste, et son fils César. Tetricus, après beaucoup d'heureux succès et un long règne, fut vaincu par Aurélien;

et ne pouvant plus supporter l'insolence et l'audace de ses troupes, il se livra volontairement à la discrétion de son vainqueur qui étoit rude et sévère. On dit qu'il lui adressa ce vers (1) :

Prince invincible, délivrez-moi de ces maux.

Aurélien, dont l'ame ne connut jamais les procédés doux, simples et humains, mena en triomphe avec Zénobie, femme d'Odenat, et les deux jeunes enfans d'Odenat, Hérennius et Timolaüs, un Sénateur romain, Consulaire, et qui avoit gouverné, comme Président, toutes les Gaules : honteux pourtant dans la suite de son extrême sévérité, il établit ce vieillard dont il avoit triomphé, Correcteur de toute l'Italie, c'est-à-dire, de la Campanie, du pays des Samnites, de la Lucanie, des Brutiens, de la Pouille, de la Calabre, de l'Étrurie, de l'Ombrie, du Picentin, de la Flaminie; en un mot du reste des provinces. Non seulement il lui permit de vivre, mais il le combla même de distinctions, puisque souvent il

(1) *Æneïd. L.* 6. *v.* 365.

l'appeloit son collègue ; quelquefois son compagnon d'armes ; quelquefois aussi Empereur.

XXIV. TETRICUS *le jeune.*

Tetricus encore enfant, fut nommé César par Victoire, que l'armée appeloit mère des camps. Ce jeune Prince, qui fut mené en triomphe avec son père, jouit dans la suite de toutes les distinctions attachées à la qualité de Sénateur, et tint toujours un rang honorable, ayant conservé son patrimoine, qu'il transmit à ses descendans, comme le dit Gellius Fuscus. Mon aïeul racontoit qu'il avoit vécu familièrement avec lui, et que qui que ce soit ne lui fut préféré, ni par Aurélien, ni par les Princes qui le suivirent. La maison des Tetricus existe encore aujourd'hui sur le Mont Cælius, entre deux bocages près du Temple d'Isis de Metellus (1) : elle est très-belle ; on y voit

(1) Il étoit dans la seconde région de la ville, et fut bâti, à ce qu'on croit, par un certain Metellus. *Nardin. R. antiq. C. 7.*

Aurélien, qui donne au père et au fils la prétexte et la dignité de Sénateur, et reçoit d'eux, à son tour, le sceptre et la couronne civique; le tout est peint en mosaïque. On dit que lorsqu'ils dédièrent cette maison, Aurélien assista au festin.

XXV. TREBELLIEN.

J'AI honte de rapporter combien il y eut de tyrans sous Gallien, cette peste publique; ses débauches étoient telles, qu'il ne pouvoit qu'encourager les révoltes, et sa cruauté le faisoit craindre à bon droit. C'est pourquoi Trebellien, élu Prince dans l'Isaurie par les habitans qui cherchoient un chef, prit le titre d'Empereur, au lieu de celui d'Archipirate qu'on vouloit lui donner. Il fit battre monnoie, fixa sa résidence dans la citadelle d'Isaurie, se porta ensuite dans le cœur du pays, et profitant de l'avantage du terrein et des montagnes pour s'y fortifier, il régna quelque temps dans la Cilicie. Mais Causisolée, Egyptien de na-

tion, frère de Théodote, qui avoit pris Æmilien, et Général de Gallien, l'attira dans la plaine, où il fut vaincu et mis à mort. La crainte des fureurs de Gallien n'a jamais pu, dans la suite, ramener à l'obéissance les Isaures, quelque bon traitement qu'on leur ait fait. Depuis Trébellien, on les regarde comme des barbares, et quoique leur pays se trouve au milieu du territoire romain, il est ceint d'un genre particulier de défense, qui vient uniquement de sa situation, et non de ses habitans, qui ne sont, ni bien faits, ni braves, ni pourvus d'armes, ni capables de former ou de suivre un plan; mais qui vivent sans crainte sur leurs montagnes inaccessibles. Le divin Claude réussit presque à leur faire quitter ces lieux pour habiter la Cilicie, résolu d'abandonner à un de ses intimes amis toute l'Isaurie, pour qu'il ne naquit plus dans la suite de révolte de ce côté-là.

XXVI. HERENNIANUS.

ODENAT, à sa mort, laissa deux jeunes fils, Herennianus et Timolaüs son frère. Zénobie, ayant pris l'Empire en leur nom, le garda plus long-temps qu'il ne convenoit à une femme : elle faisoit paroître avec elle ces jeunes Princes, vêtus de pourpre, comme le sont les Empereurs romains, et les présentoit aux assemblées qu'elle fréquentoit courageusement, et où, entr'autres, elle faisoit l'éloge de Didon, de Sémiramis et de Cléopâtre, de laquelle elle descendoit. On ne sait pas quelle a été la fin de ces Princes; plusieurs Historiens disent qu'Aurélien les fit mourir; plusieurs aussi qu'ils moururent de mort naturelle : il y a encore à Rome des gens de qualité qui descendent de Zénobie.

XXVII. TIMOLAUS.

JE crois pouvoir dire de celui-ci, ce que j'ai dit de son frère. Une chose cependant le distingue; c'est qu'on prétend

qu'il s'appliquoit avec tant d'ardeur à la littérature latine, qu'en peu de temps il apprit tout ce que son Grammairien lui enseigna, et qu'il auroit pu devenir un excellent rhéteur latin.

XXVIII. CELSUS.

Les Gaules, les parties orientales de l'Empire, le Pont, les Thraces et l'Illyrie étant passées en d'autres mains, tandis que Gallien vivoit dans les tavernes et dans les bains avec des débauchés, les Africains, à la sollicitation de Vibius Passienus, Proconsul de ce pays, et de Fabius Pomponien, Gouverneur des frontières de la Lybie, élurent Empereur Celsus, et le revêtirent du manteau de la Déesse Uranie. Cet homme, qui avoit été autrefois Tribun, vivoit en simple particulier dans ses terres en Afrique. A un grand amour pour la justice, il joignoit un extérieur si avantageux, qu'il fut jugé digne du trône; mais il fut massacré par une femme nommée Gallienne, et cousine de Gallien, le septième jour

de son règne ; ce qui est cause qu'on le compte à peine parmi les Princes obscurs. Les Siccéens qui étoient demeurés fidèles à Gallien, voulurent que son corps fût dévoré par les chiens, et, comme par un second supplice, dont la populace témoigna sa joie, on pendit, pour ainsi dire, Celsus, en attachant son portrait à une croix.

XXIX. ZÉNOBIE.

TOUTE honte étoit éteinte, et la République tombée dans un tel dégré de découragement, sous l'indigne Gallien, que des femmes la gouvernèrent avec succès. Même une étrangère, nommée Zénobie, dont nous avons déjà beaucoup parlé, qui se vantoit d'être de la race des Cléopâtre et de Ptolomée, après la mort de son époux Odenat, revêtue du manteau impérial, ornée de bijoux et la tête ceinte du diadême, régna au nom de ses fils Herennianus et Timolaüs, plus long-temps que son sexe ne paroissoit le permettre. Car cette femme hardie tint

les rênes de l'Empire, pendant que Gallien régnoit encore, et tandis que Claude étoit occupé à la guerre contre les Goths. Aurélien la vainquit à grand peine, la mena en triomphe, et la soumit enfin au joug des Romains. Il existe une lettre d'Aurélien, dans laquelle il rend témoignage à sa captive. Car, voyant qu'on lui reprochoit de ce qu'étant si vaillant, il menoit en triomphe une femme, comme si c'étoit un Général, pour se justifier, il écrivit en ces termes au Sénat et au peuple romain : « J'apprends, P. C. » qu'on me reproche comme une action » indigne d'un homme, d'avoir triomphé » de Zénobie. Mais ceux même qui me » blâment, ne me refuseroient pas leurs » éloges, s'ils savoient quelle femme c'est; » s'ils connoissoient sa prudence dans les » conseils, sa persévérance dans les dis- » positions, sa fermeté envers les soldats, » sa libéralité lorsque la nécessité l'exige, » et sa sévérité lorsque l'occasion de- » mande qu'elle soit sévère. Je puis dire » que c'est à elle qu'Odenat a dû l'avan- » tage de vaincre les Perses, de mettre en

» fuite Sapor, et de parvenir jusqu'à Cté-
» siphon. Je puis encore assurer que les
» Nations de l'Orient et les Egyptiens
» l'ont crainte au point que ni les Arabes,
» ni les Sarrasins, ni les Arméniens ne se
» sont remués. Je ne l'aurois pas laissé
» vivre, si je n'avois pas su qu'elle a ren-
» du de grands services à la République,
» même en prenant l'Empire pour elle
» et pour ses enfans. Que ceux-là donc qui
» désapprouvent tout, retiennent pour
» eux leurs censures; car, s'il n'est pas
» beau de triompher d'une femme, que
» diront-ils de Gallien, à la honte duquel
» elle a si bien gouverné? Que diront-ils
» du divin Claude, qui, étant occupé
» contre les Goths, a permis tacitement et
» avec beaucoup de prudence, qu'elle
» régnât, afin que tandis qu'elle conser-
» veroit l'Orient, il pût tranquillement
» pousser ses entreprises? » Ce discours donne une idée de ce qu'Aurélien pensoit de Zénobie, dont la chasteté étoit telle, que son mari n'osoit l'approcher, que lorsqu'elle vouloit avoir des enfans. Car dès qu'il avoit eu commerce avec elle,

elle attendoit le temps où elle pouvoit juger si elle avoit conçu, et alors elle l'éloignoit; dans le cas contraire, elle se livroit de nouveau à ses embrassemens. Elle vivoit avec faste; étoit adorée à la façon des Rois de Perse; mangeoit comme eux; haranguoit les troupes comme les Empereurs romains, le casque en tête, avec une bande de pourpre enrichie de pierreries, qui bordoit le bas de sa robe, attachée par le milieu avec ces agraffes dont se servent les femmes. Souvent elle se montroit avec le bras nud: son teint étoit un peu rembruni; ses yeux noirs et d'un feu étonnant. Elle avoit une ame forte (1) et une grace incomparable: la blancheur de ses dents étoit telle, qu'on les prenoit pour des perles. Sa voix étoit sonore et mâle; elle montroit, dans le besoin, la sévérité des tyrans, et, quand l'humanité l'exigeoit, la clémence des

(1) Je prends le mot *spiritus* dans le sens qui me paroît le plus conforme au caractère de Zénobie, tel que Trebellius Pollion le peint. On sait, d'ailleurs, que les Ecrivains latins entendent souvent par *spiritus*, le courage, la valeur, l'élévation des sentimens

meilleurs Princes. Généreuse avec prudence, elle ménageoit aussi le trésor au-delà de ce qu'on pouvoit attendre d'une personne de son sexe. Elle se servoit d'un char, rarement de litière, souvent aussi elle montoit à cheval. On dit qu'elle faisoit jusqu'à trois ou quatre milles à pied avec les troupes. Elle étoit naturellement avare : quoique sobre, elle buvoit fréquemment avec ses Généraux, et l'emporta quelquefois dans ce genre d'assaut sur des Perses et sur des Arméniens. Elle faisoit usage, dans ses festins, de ces vases d'or, enrichis de pierreries, dont Cléopâtre s'étoit servie. Elle avoit pour domestiques des eunuques d'un âge mur, et très-peu de filles. Elle voulut que ses fils parlassent latin, de sorte qu'ils ne se servoient du grec que rarement, et non sans difficulté. Elle n'ignoroit pas entièrement la langue latine, mais une sorte de timidité l'empêchoit de s'en servir. Elle parloit supérieurement celle des Egyptiens, et connoissoit si bien l'histoire d'Orient et d'Alexandrie, qu'on dit qu'elle en composa un abrégé : elle avoit lu en

grec l'Histoire romaine. Aurélien, lorsqu'il l'eut faite prisonnière, la fit paroître devant lui, et lui dit : « Comment, » Zénobie, avez-vous osé insulter aux » Empereurs romains? Je vous reconnois pour Empereur, lui dit-elle, parce » que vous savez vaincre ; mais je n'ai » regardé comme tels ni Auréole, ni » Gallien, ni les autres Princes. J'aurois » souhaité, si la distance des lieux l'eût » permis, de partager l'Empire avec Vic» toire, qui, je crois, me ressemble ». Zénobie fut donc menée en triomphe, avec une pompe qui, aux yeux du peuple romain, parut sans exemple. Cette Princesse étoit couverte de pierres précieuses si considérables, qu'elle paroissoit accablée sous le poids de ses ornemens. On rapporte même que, malgré sa vigueur, elle s'arrêta plusieurs fois, disant qu'elle ne pouvoit supporter la pesanteur de ses pierreries. Elle avoit aux pieds et aux mains des chaînes d'or ; autour du col une chaîne d'or que soutenoit un de ses gardes qui la précédoit. Aurélien laissa la vie à Zénobie. On dit qu'elle vécut en

dame romaine avec ses enfans, dans une terre qu'elle acquit dans le territoire de Tivoli : on la nomme encore aujourd'hui Zénobie ; elle est dans le voisinage du palais d'Adrien et de l'endroit qu'on nomme Conche.

XXX. VICTOIRE.

On pourroit se dispenser de parler de Victorine ou de Victoire, si la dépravation des mœurs de Gallien n'avoit pas donné de la célébrité à la mémoire de quelques femmes. Victoire, voyant son fils et son petit-fils massacrés par les soldats, et Posthumius, Lollien, Marius même, que les troupes avoient nommés Princes, également mis à mort, exhorta, pour tenter toujours quelque action hardie, Tetricus, dont nous avons déjà parlé, à prendre les rênes de l'Empire : elle prit outre cela le titre de mère des camps. On battit à son empreinte des monnoies de cuivre, d'or et d'argent, dont le coin existe encore aujourd'hui à Trèves. Cette Princesse ne

vécut pas long-temps ; car plusieurs disent qu'elle fut tuée sous le règne de Tetricus ; d'autres qu'elle mourut naturellement.

Voilà ce que j'ai cru devoir dire des trente Tyrans : je les ai rassemblés en un seul livre, de peur de causer au lecteur un dégoût et un ennui insupportable en rapportant de chacun en particulier tout ce qu'on en pouvoit dire. Si j'ai mis des femmes au nombre de ces Tyrans, c'est à dessein que je l'ai fait, et pour l'éternel opprobre de Gallien, qui a été le plus cruel fléau de la République. J'ajouterai encore deux autres Tyrans ; ils sont, pour ainsi dire, surnuméraires, parce qu'ils ont vécu dans des temps différens, l'un sous Maximin, et l'autre sous Claude, ce qui complétera le nombre de trente Tyrans hommes. J'espère que vous voudrez bien me pardonner, et les ajouter au cahier que je vous ai déjà fait parvenir. J'avois résolu, comme j'ai fait ici à l'égard de Valens l'ancien, de les placer après Claude et Aurélien, en les ajoutant aux Princes qui se trouvent en-

tre Tacite et Dioclétien ; mais vos belles connoissances, en fait d'histoire, ont remédié à cette erreur ; et je rends graces à vos lumières d'avoir ainsi rempli le titre de mon Ouvrage. Personne ne plaisantera plus dans le Temple de la paix, en disant, comme on l'a déjà fait, que j'ai mis des femmes ou des *tyrannes* sur la même ligne avec des tyrans. Mon Ouvrage présentera, à ses critiques, le nombre complet tiré des fastes de l'Histoire ; car Tite et Censorin dont l'un, comme je l'ai dit, a paru sous Maximin, et l'autre sous Claude, furent tous deux revêtus de la pourpre par les troupes, et tous deux massacrés par elles.

TITE.

Dexippe, Hérodien, et tous les autres Historiens, disent que Tite, Tribun des Maures, que Maximin avoit laissé dans l'obscurité, craignant, selon les uns, une mort violente, et, selon d'autres, forcé par les soldats, prit malgré lui les rênes de l'Empire. Après qu'on eut puni

la révolte que le Consulaire Magnus avoit tramée contre Maximin, il fut massacré par ses propres soldats. Tite régna six mois. C'étoit un des premiers sujets de la République, tant pour le militaire que pour le civil; mais il fut malheureux sur le trône. D'autres prétendent qu'il fut élevé à l'Empire par les Archers d'Arménie que Maximin avoit offensés parce qu'il les détestoit, comme il détestoit ceux d'Alexandrie. Qu'on ne s'étonne pas de cette variété d'opinions sur un homme dont à peine nous connoissons le nom. Son épouse, Calphurnia, étoit une femme sage et respectable, de la famille des Censorins, c'est-à-dire, des Pisons. Nos ancêtres honorèrent cette dame du sacerdoce parmi les femmes sacrées, pour n'avoir été mariée qu'une seule fois. L'on voit encore aujourd'hui dans le Temple de Vénus sa statue, de pierre, il est vrai, mais dorée. On rapporte qu'elle possédoit des perles qui avoient appartenu à Cléopâtre, et un bassin d'argent de cent livres dont parlent la plupart des Poètes, et sur lequel

étoit gravée l'histoire de ses ancêtres. Je m'apperçois que je m'étends plus que je ne devois; mais on parle volontiers des choses qu'on sait avec détail. Revenons pourtant à Censorin, personnage distingué, mais qui fit plus de mal que de bien à la République pendant les sept jours qu'il en fut le Chef.

CENSORIN.

CENSORIN étoit tout militaire et avoit autrefois joui d'une grande considération dans le Sénat. Deux fois Consul; deux fois Préfet du Prétoire; trois fois Préfet de la ville; quatre fois Proconsul; il fut pour la troisième fois Lieutenant consulaire (1), pour la seconde, Lieutenant prétorien, Edile pour la quatrième, Questeur pour la troisième, et Envoyé extraordinaire en Perse et dans la Sarmatie. Après tous ces honneurs,

---

(1) Sous les Empereurs, les Lieutenans consulaires commandoient des armées entières, et les Lieutenans prétoriens ne commandoient qu'une légion. V. *Tacit. Ann. L.* 2. *ch.* 36.

Censorin vieilli, vivant dans ses terres, et boîteux d'une blessure qu'il avoit reçue du temps de Valérien, à la guerre contre les Perses, fut fait Empereur, et appelé Claudius par une raillerie des bouffons. Comme il étoit sévère, les soldats mêmes qui l'avoient élu, et qui ne pouvoient supporter la rigueur de sa discipline, le massacrèrent. On trouve près de Bononia (1) son sépulchre sur lequel on lit en grandes lettres tous ses titres terminés par ce vers :

Il fut heureux en tout, mais non comme Empereur.

Sa famille, connue sous le nom de Censorins, existe encore; une partie, en haine des Romains, s'est retirée chez les Thraces, et l'autre dans la Bithynie. On voit une très-belle maison, près de celle des Flavius, qu'on dit avoir autrefois appartenue à l'Empereur Titus.

Ceci complète le nombre des trente Tyrans, dont, à l'exemple de quelques malins critiques, vous vous êtes amusé, mais sans aucune mauvaise intention.

---

(1) Bologne.

Communiquez à présent à qui vous voudrez cet Ouvrage, que j'ai écrit avec plus de vérité que d'élégance. Je me suis engagé, non à donner des ornemens, mais à rapporter des faits : je n'écris point les Vies que je donne, je les dicte très-à-la hâte, car quand je vous ai promis quelque chose, ou que vous me l'avez ordonnée, vous me pressez si fort que je n'ai pas le temps de respirer. Je passe à l'Empereur Claude dont j'écrirai la Vie dans un volume qui pourtant sera court, si l'on pense aux grandes qualités de ce Prince. Je parlerai ensuite de son frère, personnage d'un mérite singulier, pour que nous ayons, du moins, une légère idée de cette famille si respectable et si illustre.

VIE DE L'EMPEREUR

DIVIN CLAUDE,

PAR TREBELLIUS POLLION.

A L'EMPEREUR CONSTANTIN.

Nous voici parvenus à l'Empereur Claude, dont j'écrirai soigneusement l'Histoire, en considération du César Constance. Je ne saurois me soustraire à cette tâche, puisque j'ai, dans mon livre des trente Tyrans, donné les Vies des Empereurs et petits Princes tumultuairement élus, et fait mention de la race de Cléopâtre et de celle de Victoria qui subsiste encore aujourd'hui. Forcé en faisant la comparaison des mœurs de Gallien, à parler de ces héroïnes, comment pourrois-je passer sous silence un Prince qui a laissé une si belle postérité après lui; qui a terminé, par sa valeur, la guerre des Goths, et fait cesser, par ses victoires, les désastres publics; qui, écar-

tant du trône, sans être l'auteur de cette entreprise, Gallien, ce monstre d'impureté, s'y est placé lui-même pour le bonheur de l'Empire; et auroit ramené par sa sagesse, par sa prudence et par ses vertus, les temps des Scipions et des Camilles, et de tant d'autres grands personnages, s'il eût vécu plus long-temps. Il régna peu; mais eût-il même atteint les dernières bornes de la vie humaine, son règne eût toujours paru court. Tout est beau dans cette Vie; tout y est plein de merveilles et d'actions qui l'emportent sur ce que l'antiquité nous offre de plus brillant. Il avoit la valeur de Trajan, la piété d'Antonin, la modération d'Auguste; et les belles qualités de ces grands Princes étoient tellement à lui, qu'il auroit pu servir de modèle, quand même ces excellens Empereurs n'auroient jamais existé. Les plus habiles Mathématiciens croient que la vie de l'homme peut aller jusqu'à cent vingt ans, et qu'il n'est donné à personne de passer ce terme : ils ajoutent que Moyse (selon les livres Juifs) fut le seul qui, en sa qua-

lité d'ami de Dieu, arriva à cent vingt-cinq, et que s'étant plaint de ce qu'il mouroit si jeune, je ne sais quelle Divinité lui répondit qu'aucun mortel n'iroit au-delà. Mais Claude eût-il même vécu cent vingt-cinq, il n'est personne qui, malgré l'arrêt du Destin, n'eût souhaité qu'il vécût toujours, comme Cicéron le dit de Scipion dans sa harangue pour Milon (1), tant sa vie étoit admirable et surprenante. Quelles vertus n'exerça-t-il pas et dans le public et dans le particulier? Il aima les auteurs de ses jours: mais qu'y-a-t-il là d'extraordinaire? Il aima ses frères; ceci déjà en approche. Il aima ses parens; et de nos jours cela tient du miracle. Il ne porta envie à personne; il poursuivit les méchans. Il punit publiquement et sans ménagement

(1) Voici le passage de Cicéron, *ch. 7. pour Milon*: « Quelle fut, dans cette ville, l'affliction de » nos pères à la nouvelle de la mort de P. l'Africain, » qui avoit été tué la nuit dans la maison où il repo- » soit! Qui ne fut affligé! qui ne pleura amèrement » la perte d'un homme à qui tout le monde souhaite » une vie immortelle! On ne pouvoit concevoir qu'on » eût abrégé ses jours ». *Trad. de M. de Wailly.*

les Juges prévaricateurs. Il eut de l'indulgence pour les sots, et les méprisa. Il donna d'excellentes lois. Il fut tel envers la République, que les principaux personnages de la République choisirent, conformément aux vœux de la plus saine partie du Sénat, des Empereurs parmi ses descendans. Quelqu'un croira, peut-être, que je veux par-là faire ma cour au César Constance; mais j'en appelle à vous, et à ma conduite entière, ai-je jamais rien pensé, ou dit, ou fait, dans la vue de plaire ? Je parle de l'Empereur Claude, dont la vie, la probité, et tous les services qu'il a rendus à la République, ont donné tant de lustre à sa postérité, que le Sénat et le peuple romain l'ont comblé de nouveaux honneurs après sa mort. Les Sénateurs, d'un sentiment unanime, placèrent en son honneur un bouclier d'or dans le Sénat, tel qu'on le voit encore, et sur lequel il est représenté; et, ce qui est sans exemple, le peuple romain lui érigea, à ses frais, dans le Capitole, devant le Temple de Jupiter, une statue d'or de dix pieds.

Avec l'approbation universelle de l'Empire, on lui consacra, dans la place aux harangues, une colonne surmontée d'une statue d'argent de quinze cents livres ornée de palmes. Comme s'il eût prévu l'avenir, Claude augmenta la race des Flaviens, de laquelle étoient Vespasien et Titus, car je ne parle pas de Domitien. En peu de temps il termina la guerre des Goths. Si l'on m'accuse d'adulation, qu'on en accuse donc le Sénat, le peuple romain, les nations étrangères, et les provinces; car tous les ordres de l'Etat, tous les âges, toutes les villes, honorèrent cet excellent Prince par des statues, des étendarts, des couronnes, des chapelles, des arcs de triomphe, des autels, des temples. Il importe à ceux qui veulent imiter les bons Princes; il importe à l'Univers entier, pour avoir une idée du jugement que chacun portoit de ce grand homme, de connoître les Sénatus-Consultes qu'on fit à son occasion. Car à la nouvelle qu'on reçut le vingt-quatre mars, qui est un jour de sang, dans le Temple de la mère des

Dieux, que Claude avoit été fait Empereur, le Sénat ne pouvant se tenir à cause de la fête, se revêtit de robes, fut au Temple d'Apollon, et après la lecture des lettres de Claude, il s'écria : « Auguste Claude, veuillent les Dieux vous » conserver pour nous (ce qui fut répété soixante fois) : Claude Auguste, c'est » vous ou quelqu'un qui vous ressemblât, » que nous avons toujours souhaité pour » Prince (ce qui fut dit quarante fois) : » Claude Auguste, la République vous » désiroit (encore quarante fois) : Claude » Auguste, vous êtes un frère, un père, » un ami, un bon Sénateur, un véritable Empereur (quatre-vingt fois) : » Claude Auguste, délivrez-nous d'Auréole (cinq fois) : Claude Auguste, » délivrez-nous des Palmyréens (cinq fois) : Claude Auguste, délivrez-nous » de Zénobie et de Victoire (sept fois) : » Tétricus n'a rien été en comparaison » de vous ». (sept fois).

Dès que Claude eut été fait Empereur, il vainquit Auréole qui avoit été d'autant plus à charge à la République, qu'il plai-

soit à Gallien ; il le chassa du gouvernement, et tant par des Edits donnés au peuple que par des discours adressés au Sénat, il le déclara Tyran. Celui-ci recourut aux prières et demanda la paix; mais Claude, grave et sévère, n'y fit aucune attention, et lui répondit : *C'étoit à Gallien, dont les mœurs convenoient aux vôtres, et qui pouvoit vous craindre, qu'il falloit demander de pareilles graces.* Les soldats prononcèrent enfin la sentence d'Auréole, et lui firent trouver près de Milan une fin digne de sa vie et de ses mœurs. Quelques Historiens ont ridiculement tenté de le louer ; car Gallus Antipater, l'opprobre des adulateurs rampans et des Historiens, débute en ces termes : *Nous allons parler d'un Prince digne de son nom ;* comme s'il y avoit un grand mérite à tirer son nom de l'or. Pour moi, je sais bien qu'on a souvent ainsi appelé ceux qui se distinguoient parmi les gladiateurs. Le livre où vous tenez note des spectacles, offroit, il n'y a pas long-temps, ce nom dans la liste des jeux. Mais revenons à Claude ; car,

comme nous l'avons dit plus haut, ces Goths, qui s'étoient échappés lorsque Macrien les poursuivit, et que Claude, pour empêcher ce qui arriva, n'avoit pas permis qu'on relachât, excitèrent tous leurs compatriotes à piller nos provinces. Enfin les diverses nations de la Scythie, les Peucins, les Trutonges, les Ostrogoths, les Virtingues, les Sigipèdes, les Celtes encore et les Hérules, entraînés par l'appas du butin, fondirent sur le territoire de la République et y firent divers ravages, tandis que Claude étoit retenu ailleurs, et se préparoit à terminer un jour cette guerre en Empereur; de sorte que, si les occupations de cet excellent Prince retardèrent les destinées de Rome, ce fut, je crois, pour que sa gloire s'accrût, et que l'éclat de ses triomphes se répandît partout l'Empire. Enfin, trois cent vingt mille hommes fondirent sur nous. Que ceux qui m'accusent d'adulation, diminuent à présent le mérite de Claude.

Trois cent vingt mille combattans. Quel Xerxès en eut jamais autant? quelle

fiction a pu l'imaginer, et quel Poète le débiter? Oui, trois cent vingt mille combattans. Joignez-y les esclaves, les valets, les bagages, les fleuves épuisés, les forêts consumées; la terre, la terre même, je crois, fut épouvantée de ce déluge de Barbares. On a une lettre de Claude adressée au Sénat pour en faire la lecture au peuple, où il rend compte de cette multitude d'ennemis; elle est conçue en ces termes; on dit qu'il la dicta lui-même; mais qu'elle soit de lui ou du Maître des requêtes, peu importe.

L'Empereur Claude au Sénat et au Peuple romain. « Apprenez ce qui est » vrai, trois cent vingt mille Barbares » sont entrés en armes sur le territoire » romain : si j'en triomphe, reconnoissez ce service, mais si j'échoue, souvenez-vous que c'est après Gallien que » j'entre en lice. La République est épuisée. Je combats après Valérien, après » Ingenuus, Régillien, Lollien, Posthumius, Celsus, et tant d'autres que le » mépris qu'inspiroit Gallien, a détachés

» de la République. Nous n'avons plus de » boucliers, d'épées, de javelots : Tétri- » cus est maître des Gaules et de l'Espa- » gne, qui font la force de l'Empire, et, » ce que j'ai honte de dire, tous nos ar- » chers servent sous Zénobie. Nos succès, » quels qu'ils soient, seront donc tou- » jours assez grands ». Claude vainquit ces ennemis par la bravoure qui lui étoit propre ; il les défit en peu de temps. A peine un petit nombre put-il regagner ses foyers. Je demande si un bouclier appendu dans le Sénat, si une statue d'or, est une récompense proportionnée à une pareille victoire? Ennius disoit de Scipion : *Quelle statue, quelle colonne le peuple romain vous érigera-t-il, qui instruise de vos hauts faits ?* et je puis dire : ce sera la renommée seule, non les colonnes et les statues qui éterniseront la mémoire de ce Prince unique, de Flave Claude. Ces Barbares avoient encore deux mille vaisseaux, c'est-à-dire, le double de ceux que rassembla autrefois la Grèce entière et toute la Thessalie, pour attaquer les villes de l'Asie ; encore ceci est-

il une fiction poétique, au lieu que ce que nous rapportons est vrai. Passerons-nous à présent pour des flatteurs de Claude qui battit, vainquit, écrasa une flotte de deux mille navires barbares, et trois cent vingt mille hommes? qui fit brûler une partie de l'immense train de cette armée, et passer sous le joug romain ceux qui la conduisoient, comme ce Prince le dit dans une lettre écrite à Junius Brocchus qui défendoit l'Illyrie.

Claudius à Brocchus. « Nous avons détruit trois cent vingt mille Goths; coulé à fond deux mille navires. Les fleuves sont couverts de boucliers, et les rivages d'épées et de lances. Les champs sont semés d'ossemens; les chemins embarrassés; leur immense bagage est abandonné. Nous avons tant pris de femmes, qu'il y en a deux jusqu'à trois pour chaque soldat ».

Plût à Dieu que la République n'eût pas été désolée par Gallien, ni par tant de Tyrans qui l'ont ravagée! Si nous avions encore nos soldats qui périrent dans divers combats, et nos légions que

Gallien, malheureusement victorieux, fit mettre à mort, quel accroissement n'auroit-ce pas été pour l'Empire, puisque vos soins ont réussi, grand Prince, à sauver de ce naufrage universel les différentes parties de l'Etat, et à lui rendre son premier lustre. On combattit dans les Mésies, et plusieurs combats furent livrés près de Martianopolis; beaucoup d'ennemis périrent dans les flots; nombre de Rois, et des femmes des premières familles de ces divers peuples perdirent la liberté; nos provinces se virent occupées et cultivées par des esclaves et des vieillards barbares. Le Goth féroce devint soldat et colon; et il n'y eut aucune de nos provinces qui n'étalât une sorte de triomphe dans ses esclaves Goths. Que de bœufs de ces nations nos ancêtres n'ont pas vu? que de brebis? de jumens celtiques si renommées? On dut tous ces avantages aux glorieux exploits de Claude: ce fut lui qui rendit le calme à la République, et qui la combla de richesses. On combattit encore à Bysance, et ceux des Bysantins qui étoient

restés, se conduisirent vaillamment. On combattit près de Thessalonique que les Barbares avoient assiégée pendant l'absence de Claude. On combattit dans diverses régions, et partout, sous les auspices de Claude, les Goths furent tellement vaincus, qu'on eût dit que ce Prince vouloit laisser à son petit-fils, le César Constance, la République tranquille et à l'abri de tout danger. L'idée me vient, fort à propos, de rapporter ici ce qui fut prédit alors à Claude; on comprendra plus aisément par-là, que les Dieux avoient destiné sa famille à faire le bonheur de l'Empire. Car ayant consulté, lorsqu'il fut fait Empereur, sur la durée de son règne; il obtint pour réponse: *Vous qui gouvernez à présent votre patrie et l'Univers en arbitre des Dieux, vous l'emporterez sur tous les Princes qui vous ont précédé, car vos neveux règneront et leurs descendans après eux.* Une autre fois, consultant sur l'Apennin (1), on lui répondit:

(1) Casaubon lit *Aponino*, ou *Aponi fonte*, la

Il régnera trois ans sur le peuple Latin (1).

Et au sujet de ses successeurs :

De cet Empire heureux la force et la durée
Sera par le Destin à jamais respectée (2).

Enfin, à l'occasion de son frère Quintillus, qu'il souhaitoit d'avoir pour collègue à l'Empire :

Les Destins ne feront que le montrer au monde.

Je fais mention de ceci, afin que chacun voie que le respectable César Constance est d'une race divine et de famille impériale, et que lui-même donnera plu-

fontaine d'*Apone*. C'est aujourd'hui *Abano* dans le territoire de Venise, à une petite distance de Padoue. Les eaux de cette fontaine étoient réputées propres à guérir bien des maladies. On leur attribuoit aussi le pouvoir de faire connoître l'avenir, comme on le voit dans Suétone, *ch.* 14, *Vie de Tibère*. Claudien, dans une de ses poésies intitulée *Aponus*, fait un long éloge de cette fontaine :

Felices proprium qui te meruere, Coloni,
Fas quibus est Aponon juris habere sui.
Non illis terrena lues, corrupta nec Austri
Flamina, nec saevo Sirius igne nocet.

(1) *Ænéïd. L.* 1. *v.* 269.
(2) *Ibid.* 282.

sieurs Empereurs, ce que je dis en souhaitant que les Dieux conservent les Empereurs Dioclétien et Maximien, et son frère Galerius.

Tandis que Claude exécutoit tant de grandes choses, les Palmyréens, conduits par Saba et Timogène, faisoient la guerre aux Egyptiens, et étoient vaincus par l'opiniâtreté et la passion infatigable de cette nation pour la guerre. Cependant Probatus, Général des Egyptiens, périt par les embûches que lui dressa Timogène. Tous les Egytiens se rendirent à l'Empereur romain, et prêtèrent serment à Claude, en son absence. Un bienfait du ciel favorisa aussi ce Prince sous le Consulat d'Atticianus et d'Orphite; car une multitude de Barbares s'étant retirée dans l'Hémimont, la famine et la peste les y désolèrent si fort que Claude ne daigna pas seulement les attaquer. Par-là finit une guerre très-rude, et les allarmes disparurent. Un Ecrivain doit être vrai: que ceux qui veulent nous faire passer pour flatteurs, sachent donc que nous ne déguiserons rien de ce que l'Histoire exige

qu'on dise. Dans le temps qu'on remportoit une victoire complette, la plupart des soldats de Claude, enflés des succès qui éblouissent même les hommes les plus sages, se livrèrent tellement au pillage, qu'il ne leur vint pas même dans l'esprit, qu'un petit corps pût les battre, tandis qu'ils étoient tout occupés à mettre en sûreté leur butin. Au sein donc de la victoire, deux mille de nos gens furent massacrés par une poignée de Barbares, de ceux-là même qui avoient pris la fuite. A la première nouvelle qu'en reçut Claude, il rassembla l'armée, fit prisonniers tous ces révoltés, et les chargeant de fers, les envoya à Rome, pour servir aux jeux publics. Ainsi, le mal que la fortune ou l'imprudence du soldat avoit fait, fut réparé par l'activité de ce grand Prince, ce qu'on regarda cependant moins comme une victoire que comme une juste vengeance. Les cavaliers Dalmates se distinguèrent beaucoup dans cette guerre par leur bravoure, parce que Claude passoit pour être originaire de cette province, quoi-

que d'autres le fissent descendre d'Illus (1), Roi de Troie, et même de Dardanus. Les Scythes approchèrent dans ce temps de Crète, et tentèrent de piller l'île de Chypre; mais, la maladie ravageant leur armée, il furent vaincus. Une maladie contagieuse ayant succédé à la guerre des Goths, Claude en fut atteint, et quittant les mortels, il s'éleva au séjour des Dieux, auquel il sembloit appartenir déjà par ses vertus.

Après sa mort, Quintillus, homme respectable et digne frère de Claude, prit l'Empire avec le consentement de tout le monde, non comme un héritage, mais comme un rang qu'il méritoit par ses vertus: on l'auroit fait Empereur, quand même il n'auroit pas été frère de Claude. Sous lui les Barbares qui restoient encore, pillèrent Anchiale et tâchèrent de s'emparer de Nicopolis; mais les habitans du pays les défirent avec courage. Quintillus cependant ne put rien faire

(1) Saumaise lit *ab Ilo Trajanorum rege*, au lieu de *ab Ilio Trojanorum*.

qui fût digne d'un Empereur, vu le peu de durée de son règne, car s'étant montré ferme et sévère envers les troupes, ainsi qu'il convenoit à un Prince, il périt au bout de dix-sept jours comme Galba et Pertinax. Dexippe ne dit pas que Claude fut tué, mais simplement qu'il mourut, sans ajouter, de maladie, ce qui paroît indiquer du doute.

Après avoir parlé des actions militaires, disons un mot de la naissance et de la famille de Claude, de peur qu'on ne nous accuse de passer sous silence des choses qu'on est bien aise de savoir. Claude, Quintillus et Crispus étoient frères. Crispus avoit une fille nommée Claudia; de son mariage avec Eutropius, Dardanien, d'une grande maison, naquit le César Constance. Ils eurent aussi des sœurs, dont l'une nommée Constantina, fut mariée à un Tribun Assyrien, et mourut jeune. Quant aux aïeux de Claude, ils sont peu connus, car la plupart des Ecrivains en parlent diversement. Claude se distingua par la pureté de ses mœurs, par la sagesse de sa con-

duite, et par sa singulière chasteté. Il prenoit peu de vin, mangeoit fort vîte : il étoit grand, avoit l'œil vif, le visage plein ; et son poignet étoit si fort, que d'un seul coup il brisoit les dents d'un cheval ou d'un mulet. Il en avoit donné la preuve dans sa jeunesse, lorsqu'il s'exerçoit, dans le Champ-de-Mars, à lutter contre les plus robustes. Car, irrité de ce que son adversaire l'avoit saisi aux parties honteuses, au lieu de le prendre au baudrier, d'un coup de poing il lui fit sauter toutes les dents. La pudeur fit pardonner la vengeance, puisque l'Empereur Decius, qui étoit présent, loua publiquement le courage et la modestie de Claude; il lui donna des brasselets et des colliers, et lui défendit d'en venir dans la suite aux mains avec des soldats, de peur qu'il n'arrivât quelque chose de plus sérieux que la lutte. Claude n'eut point d'enfans ; Quintille en laissa deux, et Crispe (comme nous l'avons dit) une fille.

Passons aux jugemens que les Empereurs ont porté de Claude, et qui se trouvent dans divers Auteurs : ils sont tels

qu'on pouvoit présumer que Claude seroit un jour Empereur.

Lettre de Valérien à Zozimion, Gouverneur de la Syrie. « Nous avons donné pour » Tribun, à la brave cinquième légion, » Martia Claude, Illyrien d'origine ; c'est » un homme qui l'emporte par son zèle » et par son courage sur ce qu'il y a eu » de mieux dans l'antiquité. Vous tirerez » de mon trésor particulier son salaire, » qui sera de trois mille mesures de bled » par an, six mille d'orge, deux mille li- » vres de lard, trois mille cinq cents se- » tiers de vin vieux, cent cinquante de » bonne huile, six cents d'huile de moin- » dre qualité, vingt mesures de sel, cent » cinquante livres de cire, la quantité » suffisante de foin, de paille, de vi- » naigre, de légumes, d'herbes, trois » cents peaux à faire des tentes, et par » an six mulets, trois chevaux, dix cha- » meaux, neuf mules. En argent tra- » vaillé cinquante livres, des Philippes à » notre empreinte cent cinquante, et » aux étrennes quarante-sept, et cent » soixante triens; onze livres en flacons

» et pots à mettre du vin, de même en-
» core en flacons, pots et marmites onze
» livres; deux tuniques militaires rouges
» par an, deux cottes d'armes avec leurs
» sayes, deux agraffes d'argent doré, une
» agraffe d'or avec sa pointe de cuivre
» de Cypre. Un baudrier d'argent doré,
» un anneau à deux pierres du poids
» d'une once, un brasselet de sept onces.
» Un collier d'une livre, un casque
» doré. Deux boucliers d'or et ciselés,
» une cuirasse qu'il restituera. Deux lan-
» ces d'Hercule, deux javelots courts,
» deux faulx et quatre pour le foin. Un
» cuisinier et un muletier qu'il rendra.
» Deux belles femmes d'entre les cap-
» tives. Une robe blanche de demi-soie
» et une en pourpre de Girbe, un su-
» barmal (1) de pourpre de Mauritanie,
» un secrétaire, un architecte qu'il ren-
» dra, deux paires de coussins de Chypre,
» deux chemises sans brodures; deux
» mouchoirs à l'usage des hommes, une
» toge qu'il rendra, un laticlave qu'il

(1) V. *Vie de Sévère*, t. 1. *du présent Ouvrage*, p. 194.

» rendra, deux chasseurs à ses ordres :
» un charpentier, un commissaire de pré-
» toire, un porteur d'eau, un pêcheur,
» un confiseur; chaque jour mille livres
» de bois, s'il y en a suffisamment, sinon
» autant que les lieux en pourront four-
» nir; chaque jour quatre pelles de bois
» sec. Un baigneur, et le bois nécessaire,
» à moins qu'il ne se baigne en public.
» Vous fournirez, selon votre prudence,
» les autres articles que leur peu d'im-
» portance ne permet pas de détailler
» ici; mais cependant sans rien estimer,
» ensorte que s'il manque quelque chose,
» vous n'en donnerez pas l'équivalent en
» argent. Ce que j'accorde ici à Claude,
» je le lui accorde, non comme à un Tri-
» bun, mais comme à un Général, parce
» que c'est un homme qui mérite beau-
» coup plus ». Valérien dit encore, entre
autres choses, dans une de ses lettres
à Ablavius Muræna, Préfet du Pré-
toire : « Cessez de vous plaindre de ce
» que Claude est encore Tribun, et que
» je ne l'ai pas d'abord fait Général; ce
» que vous dites que le Sénat et l'armée

» trouvent aussi mauvais : il est Général, » et Général de toute l'Illyrie ; il com- » mande les armées qui sont dans les » Thraces, les Mæsies, la Dalmatie, la » Pannonie, la Dace; je le regarde comme » un grand homme qui peut compter sur » le Consulat, et, si cela lui convient, il » sera Préteur et Préfet quand il voudra. » Sachez que je lui ai attribué un hono- » raire égal à celui de la Préfecture d'E- » gypte ; autant de vêtemens qu'un Pro- » consul d'Afrique ; autant d'argent qu'à » Métatius, Curateur de l'Illyrie ; un » domestique égal à celui que nous » nous sommes fixé dans chaque ville : » je veux qu'on juge par-là du cas que » nous faisons de lui ». Décius s'exprima ainsi dans une de ses lettres, en parlant de Claude.

Décius à Messala, Président de l'Achaïe, salut. « J'ai ordonné au Tribun » Claude, qui est un excellent jeune hom- » me, bon soldat, citoyen zélé, utile à » l'armée, au Sénat, à la République, » de se rendre aux Thermopiles ; je l'ai » chargé du soin du Péloponnèse, per-

» suadé que personne n'exécutera mieux » que lui nos ordres. Vous lui donnerez deux cents soldats, tirés de » la Dardanie, cent cataphractaires, » cent soixante cavaliers ordinaires, » soixante archers, mille recrues bien » armés; car on peut lui confier de nouvelles troupes : personne n'est plus » zélé, plus brave, plus prudent que lui ». Gallien ayant appris, par les pourvoyeurs des vivres, que Claude étoit irrité de sa conduite efféminée, s'exprima de la sorte. « Rien ne m'a plus désagréablement affecté que d'apprendre, par votre » lettre, que Claude, mon parent et » mon ami, étoit fort irrité, sur des » rapports, la plupart faux, qu'on lui a » faits. Je vous prie donc, mon cher » Venustus, si vous ajoutez foi à ce que » je vous dis, d'engager Grattus et Hérennianus à l'appaiser, sans que les » soldats Daces l'apprennent, de peur » que, mécontens comme ils le sont déjà, » ils ne le deviennent davantage encore. » Je lui envoie des présens, faites qu'il » les reçoive avec plaisir. Il faut prendre

» garde qu'il ne sache pas que je suis
» instruit, afin qu'il ne me croye pas fâ-
» ché contre lui, et que cela ne le porte
» à quelque parti violent. Je lui ai en-
» voyé deux coupes de trois livres ornées
» de pierreries, deux tasses d'or d'égal
» poids pareillement enrichies de pierres
» fines, un bassin d'argent cizelé de vingt
» livres, un plat d'argent travaillé en
» feuilles de pampre de trente livres, un
» autre grand plat d'argent cizelé en
» feuilles de lierre de vingt-trois livres.
» Un autre du même métal et pesant
» vingt livres qui représente une pêche.
» Deux cruches d'argent de six livres,
» garnies d'or, et de plus petites d'ar-
» gent, qui pèsent ensemble vingt-cinq
» livres. Dix coupes d'Egypte diverse-
» ment travaillées. Deux casaques d'une
» étoffe éclatante et bordées de pourpre;
» seize différentes robes; une blanche de
» demi-soie, une paragande du poids de
» trois onces (1), trois paires de nos bro-

(1) Espèce de vêtement fait de lin et qui répond assez à nos chemises, il étoit adhérent au corps et orné de bandes de soie brodées ou tissues d'or. On

» dequins de peau de Perse, dix petites » ceintures dalmatiques, une casaque » dardanienne en forme de manteau, un » manteau d'Illyrie contre la pluie, un » autre avec un capuchon, deux capu- » chons velus, quatre orares (1) à la » mode de Saraptène, cent cinquante » Valériens d'or, trois cents triens Sa- » loniens ». Le Sénat porta le jugement le plus avangeux de Claude avant qu'il parvînt à l'Empire. Car, sur la nouvelle qu'il avoit combattu vaillamment avec Macrien dans l'Illyrie, ce corps s'écria : » Très-vaillant Claude, recevez le prix » de votre valeur et de votre zèle. Nous » consacrons une statue à Claude. Nous » souhaitons tous Claude pour Consul. » C'est ainsi que se conduit quiconque » aime la République et son Prince. C'est » ainsi que se sont comportés les anciens

n'en connoît guères la forme, dit Montfaucon, *t.* 3. *p.* 30. Gruterus en parle avec détail dans son *Thes. Antiq. t.* 6. *p.* 1017.

(1) L'*Orarium* étoit proprement une espèce de mouchoir : c'étoit aussi une bande d'étoffe qui descendoit de l'épaule en bas. V. *Montfaucon*, *t.* 3. *p.* 89. *Pitiscus. Turnèb. adv.* 19. 21.

» Capitaines. L'estime de vos Princes et » vos vertus vous rendent heureux. Nous » souhaitons de vous voir Consul, Préfet. » Vivez, Valerius, et que l'Empereur » vous chérisse ».

Il seroit trop long d'entrer ici dans le détail de tout ce que mérita cet homme célèbre : ce que je ne dois pas omettre cependant, c'est que le Sénat et le peuple romain ne témoignèrent jamais à Trajan, aux Antonins, ni à aucun autre Prince, autant d'affection qu'ils en témoignèrent à Claude, avant qu'il fût sur le trône, pendant qu'il l'occupa, et après que la mort l'eut enlevé.

VIE DE L'EMPEREUR

DIVIN AURELIEN,

PAR FLAVIUS VOPISCUS DE SYRACUSE.

Après les cérémonies de la fête de la mère des Dieux, durant laquelle on fait et dit, comme on le sait, tout ce qui est propre à exciter la joie, le Préfet de la ville, Junius Tibérianus, homme illustre et qu'on ne sauroit nommer sans un sentiment de respect, me fit asseoir à côté de lui dans sa voiture d'office. Là, débarrassé d'affaires et de soins, il discourut beaucoup depuis le palais jusqu'aux jardins de Valérien, et m'entretint principalement de la Vie des Empereurs. Arrivés au Temple du Soleil bâti par Aurélien, Tibérianus, un peu allié à la famille de ce Prince, me demanda qui en avoit écrit l'Histoire. Je lui répondis que, de ma connoissance, aucun Ecrivain latin ne l'avoit fait ; mais que quelques Historiens grecs, que j'avois

parcourus, en avoient parlé ; alors cet homme respectable exprima ainsi ses regrets : « Quoi donc ? nous et nos enfans » nous connoîtrons à merveilles un Thersite, un Sinon, et tant d'autres monstres de l'antiquité ; et nos neveux ignoreront l'histoire du divin Aurélien, de » ce Prince qui, par sa valeur et par sa » sagesse, a fait rentrer toute la terre » sous le joug de la République ! A Dieu » ne plaise. Nous possédons, si je ne me » trompe, son Journal et l'Histoire de » ses guerres ; je souhaite que, prenant » ses matériaux, vous les mettiez en ordre, en y ajoutant les détails qui regardent sa Vie : pour les trouver, vous » n'aurez qu'à parcourir soigneusement » les livres écrits sur la toile de lin, dans » lesquels il avoit lui-même ordonné » qu'on couchât ce qu'il faisoit chaque » jour. J'aurai soin de vous les faire donner de la bibliothèque Ulpienne. Peignez-nous, je vous en prie, Aurélien » tel qu'il étoit ». J'obéis : je reçus les livres grecs ; et je ramassai tout ce qui avoit rapport à mon objet : aidé de ces

secours, j'ai fait un seul corps de tout ce qui m'a paru digne d'être conservé. Recevez avec bonté mon Ouvrage. Si vous en étiez peu satisfait, lisez vous-même les Auteurs grecs, et parcourez les livres de lin que la bibliothèque Ulpienne vous fournira, lorsque vous le voudrez.

Le discours étant encore tombé, pendant que nous étions en voiture, sur Trebellius Pollion, qui a écrit l'Histoire des Princes, tant célèbres que peu dignes de mémoire, depuis les deux Philippes jusqu'au Divin Claude et à son frère Quintillus, Tibérianus assura que cet Ecrivain avoit écrit négligemment et avec trop de briéveté : je repliquai qu'il n'y avoit point d'Historien qui fût sans reproche, et alléguai des passages tirés de Tite-Live, de Salluste, de Tacite, de Trogue Pompée, où ces Auteurs s'étoient trompés, comme on pouvoit le prouver évidemment : Tibérianus se rendit à mon avis, et me tendant la main avec bonté : « écrivez donc, me dit-il, » comme il vous plaira, persuadé que de » quelque façon que vous vous en acquit-

» tiez, vous aurez pour compagnons des » fautes qui pourront vous échapper, des « Historiens dont nous admirons tous l'é- » loquence ». Mais pour éviter de faire ici une Préface ennuyeuse, entrons en matière.

Le Divin Aurélien naquit, selon plusieurs, à Sirmium d'une famille obscure; selon d'autres, dans la Dace Ripuaire. Je me souviens aussi qu'un Ecrivain que j'ai lu, le fait naître dans la Mæsie. Il arrive souvent qu'on est incertain sur les lieux qui ont vu naître les gens de basse extraction, parce que la plupart s'attribuent une patrie imaginaire, pour donner une sorte de lustre à leurs descendans. Il importe moins pourtant à la gloire des grands Princes, que l'on sache où ils sont nés, que de savoir quels services ils ont rendus à la République. Platon tire-t-il plus d'éclat de sa qualité d'Athénien, que de celle de Prince des Philosophes? Mépriseroit-on Aristote de Stagiaire, Zénon d'Elée, Anacharsis le Scythe, parce qu'ils sont nés dans de petits bourgs, tandis que la sublimité

de leurs connoissances les élève jusqu'au ciel? Mais je reviens à mon sujet. Aurélien, né de parens ordinaires, montra dès son enfance un esprit très-vif, et une grande force de corps : il ne laissoit passer aucun jour, même de fête et de vacance, sans s'exercer à lancer le javelot, à tirer de l'arc, en un mot à tout ce qui a trait aux armes. Callicrates, Tyrien, très-habile Ecrivain grec, dit que sa mère étoit Prêtresse du Temple du Soleil dans le bourg que ses parens habitoient : on dit même qu'elle avoit un peu le talent de deviner, de sorte que, querellant quelquefois son mari sur sa bassesse et son peu de génie, elle ajoutoit : *Voyez le père d'un Empereur.* D'où il paroît que cette femme connoissoit l'avenir. Le même Auteur dit que tels furent les présages qu'Aurélien eut de l'Empire, qu'étant encore enfant, un serpent s'enveloppa autour de son bassin à laver, sans qu'on pût parvenir à le tuer; qu'à la fin sa mère même qui le vit, ne voulut pas qu'on le tuât, le regardant comme un animal domestique. Que cette femme avoit

fait pour son fils des langes du manteau de pourpre que l'Empereur d'alors avoit dédié au Soleil. Le même Auteur dit encore, qu'un aigle étoit venu enlever de son berceau le jeune Aurélien enveloppé de ces langes, et l'avoit posé sur l'autel d'une chapelle qui étoit dans le voisinage, et sur lequel il n'y avoit heureusement alors point de feu: qu'il naquit à sa mère un veau d'une grandeur étonnante, blanc, mais tacheté de pourpre, de sorte qu'il avoit sur un côté le mot, *Ave*, et sur l'autre une couronne. J'ai lu beaucoup d'autres inutilités dans cet Auteur, qui assure, par exemple, qu'il fleurit dans la cour de cette femme, lorsqu'Aurélien vint au monde, des roses pourprées, qui, outre l'odeur de rose, avoient encore au milieu de leurs calices des filamens dorés. Pendant qu'Aurélien portoit les armes, il eut d'autres présages de l'Empire, comme le fait le fit voir; car en entrant dans Antioche, non à cheval, mais en voiture, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue, un manteau de pourpre, qu'on avoit étendu pour lui

faire honneur, tomba de manière qu'il lui couvrit les épaules. Et voulant monter à cheval, parce qu'on n'osoit pas alors se servir de voitures dans les villes, on lui mena un cheval de l'Empereur, sur lequel il se mit par inadvertance, mais dès qu'il s'en fut apperçu, il monta le sien. Envoyé en Perse, il reçut en présent une coupe telle que les Rois de ce pays ont coutume d'en donner aux Empereurs; on y avoit gravé un soleil semblable en tout à celui qu'on adoroit dans le Temple dont sa mère étoit Prêtresse. On lui donna aussi un grand éléphant qu'il présenta à l'Empereur, de sorte qu'Aurélien fut le seul particulier qui possédât un pareil animal. Mais pour ne rien dire de plus sur ce sujet, Aurélien étoit beau et joignoit des graces à une figure mâle. Il avoit la taille haute, beaucoup de force, assez de goût pour le vin et la bonne chère; il se livroit rarement aux plaisirs de l'amour; extrêmement sévère et singulièrement attaché à la discipline, il aimoit à tirer l'épée. Comme il y avoit, dans l'armée,

deux Tribuns nommés Aurélien, celui-ci et un autre qui fut pris avec Valérien, les soldats donnèrent à celui dont j'écris l'Histoire, le surnom de l'*Epée à la main*, ensorte que quand on demandoit: *quel Aurélien a fait ceci ou cela?* Pour distinguer on répondoit : *Aurélien l'épée à la main.* Il fit de belles actions comme particulier; car, seul à la tête de trois cents hommes de garnison, il battit des Sarmates qui étoient entrés en Illyrie. Théoclius, qui a écrit les Vies (1) des Césars, rapporte qu'Aurélien, dans la guerre des Sarmates, en tua en un seul jour de sa main quarante-huit, et dans plusieurs et différens jours au-delà de neuf cent cinquante. De sorte que les jeunes gens composèrent des ballades et de petites danses militaires qu'ils dansoient les jours de fêtes. *Mille, mille, mille, mille, mille nous en avons décollé. Un seul homme en a décollé mille, mille, mille, mille: vive mille, mille fois mille, celui qui en a décollé*

(1) Cet Auteur a écrit en grec. V. *Voss. de H. L. p.* 184. et *de H. Græc. p.* 185.

mille, mille, mille fois mille. Personne n'a autant de vin qu'il a versé de sang. J'avoue que se sont là des bagatelles; mais l'Auteur que je viens de citer ayant rapporté ces vers en latin, tels qu'ils sont ici, je n'ai pas cru devoir les passer sous silence. Aurélien, étant Tribun de la légion gauloise, battit tellement, près de Mayence, les Francs qui avoient fait une irruption dans la Gaule et qui la ravageoient, qu'il en tua sept cents, et fit vendre à l'enchère trois cents prisonniers. Ce qui donna encore lieu à cette chanson: *Nous avons tué en une seule fois mille Francs et mille Sarmates. Nous cherchons mille, mille, mille Perses.* Il se fit tellement craindre des soldats, qu'après avoir puni avec une extrême rigueur les fautes militaires, on n'en commettoit plus sous lui. Il est le seul qui ait donné l'exemple d'un châtiment terrible. Un soldat ayant commis adultère avec la femme de son hôte, il le fit attacher par les pieds aux cîmes de deux arbres qu'on avoit pliées jusqu'à terre, puis les lâchant tout d'un coup,

le soldat se trouva écartelé, et chaque partie de son corps pendue à chacun de ces arbres. Ce supplice fit une grande impression sur toute l'armée. Il écrivit ainsi à un de ses subalternes : « Si vous » voulez être Tribun, que dis-je, si vous » voulez vivre, contenez le soldat. Que » personne ne touche à un poulet qui » n'est pas à lui ; que personne ne mette » la main sur une brebis ; que personne » ne prenne une grappe de raisin ou une » pille de bled ; que personne n'exige de » l'huile, du sel, du bois ; mais que l'on » se contente de la portion de vivres » qu'on a. Que le soldat s'enrichisse du » butin de l'ennemi, et non des larmes » des habitans des provinces : que les » armes soient propres ; que les piques, » les lances, les javelots, les épées, soient » aiguisées ; que les chaussures soient en » bon état. Qu'on ne voie point de vieux » vêtemens ; que le soldat ménage sa » paye et ne la dépense pas au cabaret. » Qu'il porte son collier, son brasselet et » son anneau ; qu'il soigne bien son che- » val de bât ; qu'il n'en vende pas le four-

» rage ; qu'on ait soin en commun du » mulet de la compagnie ; que les sol» dats se servent l'un l'autre ; que les » Médecins aient soin d'eux gratuite» ment ; qu'ils ne donnent rien aux » Aruspices ; qu'ils se conduisent bien » dans leurs quartiers, et qu'on châtie » ceux qui cherchent querelle ». J'ai découvert depuis peu, dans la bibliothèque Ulpienne, parmi les livres de lin, une lettre du Divin Valérien au sujet de l'Empereur Aurélien ; je la transcris, comme il convient, mot à mot.

Valérien Auguste au Consul Antonin Gallus. « Vous me blâmez, dans votre » lettre, de ce que j'ai confié mon fils » Gallien à Posthumius, plutôt qu'à Au» rélien, parce qu'il convenoit, pensez» vous, de remettre et mon fils et l'armée » entre les mains d'un homme rigide : » vous changeriez de sentiment si vous » saviez à quel point Aurélien est sé» vère. Il l'est trop, il est excessif, » outré pour notre siècle. Je prends les » Dieux à témoins que j'ai appréhendé » qu'il ne poussât trop loin la rigueur,

» si mon fils se livroit à l'enjouement
» auquel il est si naturellement porté ».
Cette lettre fait voir combien Aurélien étoit austère, puisque Valérien lui-même le craignoit. J'ai encore tiré des registres de la Préfecture de la ville une lettre où Valérien fait l'éloge d'Aurélien, auquel on assigna lorsqu'il alla à Rome les honoraires de sa place.

Valérien Auguste, au Préfet de la ville Cejonius Albinus. « Je voudrois pouvoir
« donner à chaque sujet qui se dévoue au
» service de la République, un salaire
» plus considérable que celui qui est at-
» taché à sa place, surtout lorsqu'il se
» distingue par sa conduite. Car on doit
» récompenser un grand mérite par quel-
» que chose de plus que par le grade
» qu'il occupe. Mais la sévérité des ar-
» rangemens publics ne permet pas que
» quelqu'un reçoive des provinces au-
» delà de ce qui revient à sa place. J'ai
» chargé Aurélien, cet excellent Officier,
» de l'inspection et de l'arrangement de
» tout ce qui a rapport aux troupes. De
» l'aveu unanime de toute l'armée, nous

» lui devons tant, la République et moi ;
» que les plus belles récompenses sont en-
» core au-dessous de ce qu'il mérite. Car,
» est-il quelque grande qualité qu'il ne
» possède pas, et qui ne le mette pas de
» niveau avec les Corvins et les Scipions ?
» Il a délivré l'Illyrie, rétabli les Gaules ;
» partout il s'est singulièrement signalé,
» et cependant je ne saurois récompen-
» ser un si excellent sujet, plus qu'il ne
» convient dans un gouvernement sage
» et bien réglé. Que votre intégrité,
» mon cher parent, accorde donc à Au-
» rélien, tant qu'il sera à Rome, seize
» pains de munition blancs, quarante
» autres ordinaires, quarante septiers de
» vin pour sa table, la moitié d'un cochon,
» deux chapons, trente livres de salé,
» quarante de viande de bœuf, un septier
» de bonne huile, pareille mesure d'huile
» de moindre qualité, un septier de sain-
» doux, des salades et des herbes autant
» qu'il en aura besoin ; et, puisqu'il faut
» lui accorder quelque chose de parti-
» culier, tant qu'il sera à Rome, vous
» lui allouerez de plus, par extraor-

» dinaire, le fourrage, et pour sa dé-» pense, deux Antoniniens d'or, cin-» quante petits Philippes d'argent, et » cent deniers par jour; le reste sera » fourni par les Préfets du trésor ». Peut-être ces détails paroîtront-ils frivoles ; mais la curiosité ne néglige rien. Aurélien eut plusieurs Commandemens et Tribunats, plus de quarante fois il fut employé pour d'autres en qualité de Général et de Tribun, jusques-là qu'il fut Vicaire d'Ulpius Crinitus, qui se disoit de la famille de Trajan, auquel il ressembloit en effet par ses grandes qualités : c'est ce même qu'on voit peint avec Aurélien dans le Temple du Soleil, et que Valérien avoit résolu de créer César. Aurélien remplit donc la place d'Ulpius, commanda l'armée, rétablit les frontières, distribua le butin aux soldats; enrichit les Thraces de bœufs, de chevaux, d'esclaves, de prisonniers; appendit les dépouilles des ennemis dans le palais; rassembla dans une maison de campagne qui appartenoit en propre à Valérien, cinq-cens esclaves, deux-mille

vaches, mille jumens, dix mille brebis, quinze mille chèvres. Ulpius Crinitus rendit publiquement, dans le bain, graces à Valérien qui étoit à Byzance, de l'honneur qu'il lui avoit fait en lui donnant pour Lieutenant un homme d'un aussi grand mérite qu'Aurélien, ce qui fit naître au Prince l'idée de l'adopter. Il importe de connoître la lettre écrite à Aurélien et son adoption.

Valerien à Aurélien. « Si je connoissois quelqu'un, mon cher Aurélien, » qui pût remplir la place d'Ulpius Cri» nitus, je raisonnerois avec vous de son » courage et de son activité, et nous » nous réunirions pour l'engager. Con» duisez la guerre du côté de Nicopolis, » afin que nous ne souffrions pas de l'in» disposition de Crinitus. Faites ce que » vous pourrez. Je ne vous en dis pas da» vantage, vous donnant pleine autorité » sur l'armée. Vous avez trois-cens ar» chers Ityréens, six-cens Arméniens, » cent-cinquante Arabes, deux-cens Sar» razins, quatre-cens auxiliaires de la » Mésopotamie, la troisième légion Heu-

» reuse, et huit cents cavaliers cataphrac-
» taires. Vous aurez avec vous Hartoman-
» dus, Haldegastes, Hildemundus, Ca-
» rioviscus. Les Préfets ont eu soin de
» pourvoir des vivres nécessaires tous
» les quartiers. J'abandonne à vos lu-
» mières et à votre habileté le soin d'é-
» tablir vos quartiers d'hiver et vos
» camps dans des lieux où il ne vous man-
» que rien : informez-vous bien où sont
» les ennemis, et combien ils sont, pour
» ne pas dissiper inutilement le vin, les
» vivres, et les traits qui font la force
» d'une armée. Je m'attends, avec la fa-
» veur du ciel, à d'aussi grandes choses
» de votre part, que la République en
» attendroit de Trajan, s'il vivoit; et celui
» que vous remplacez par mon choix n'est
» pas inférieur à ce Prince. Vous parta-
» gerez avec Ulpius Crinitus, à la place
» de Gallien et de Valérien, le Consulat
» prochain, à compter du 22 de mai.
» L'état en fera les frais; car il faut sou-
» lager préférablement à tous les autres,
» ceux qui manquent de fortune et qui
» se sont voués pendant longtemps au

» service de la République». Cette lettre donne une idée du mérite réel d'Aurélien, et avec raison : aussi peut-on dire que personne ne s'est élevé au comble de la vertu, s'il n'en a fait l'apprentissage dans sa jeunesse (1). Voici sa lettre relative à son Consulat.

Valérien Auguste à Ælius Xifidius, Préfet du trésor: « Je viens de nommer » Consul Aurélien, et, eu égard à sa » pauvreté qui l'honore et l'élève au-des- » sus de beaucoup d'autres, je lui ac- » corde, pour donner des jeux de cirque, » trois-cens Antoniniens d'or, trois-mille » petits Philippes d'argent, cinquante- » mille sesterces de cuivre, dix tuniques » d'hommes de demi-soie, vingt de lin, » deux paires de nappes de Cypre, dix » tapis d'Afrique, dix couvertes de Mau-

(1) Il faut lire *summa virtutum* au lieu de *summa rerum* qui d'ailleurs présenteroit une idée des plus fausses. Vopiscus, dans la Vie de Probus, fournit la preuve de la justesse de cette correction, lorsqu'il dit: *Ex quo apparet, neminem unquam pervenisse ad virtutum summam jam maturum, nisi qui puer seminario virtutum generosiore concretus aliquid inclytum designasset.*

» ritanie, cent cochons, cent brebis;
» vous aurez soin de donner aux Séna-
» teurs et aux Chevaliers romains le fes-
» tin public; vous fournirez deux gran-
» des victimes et quatre petites ». Comme j'ai promis aussi de dire un mot de l'adoption de ce grand Prince, je demande grace pour un détail que j'ai cru, pour la fidélité de l'histoire, devoir insérer ici, l'ayant tiré du neuvième livre des actes d'Acholius, qui étoit maître des entrées chez Valérien. Ce Prince s'étant assis à Byzance dans les bains, en présence de l'armée et de toute sa cour, ayant à sa droite Memmius Fuscus, Consul ordinaire, Bebius Macer, Préfet du Prétoire, Quintus Ancarius, Gouverneur de l'Orient, et à sa gauche Avulnius Saturninus, Général de la frontière de Scythie, Murentius nommé pour l'Egypte, Julius Tryphon, Général des frontières de l'Orient, Meceus de Brindes, Préfet des vivres pour l'Orient, et Ulpius Crinitus, Général des frontières de l'Illyrie et de la Thrace, et Fulvius Bojus, Général des frontières de la Rhétie:

Valérien prit la parole et dit : « La Ré-
» publique vous rend graces, Aurélien, de
» ce que vous l'avez délivrée des Goths.
» Nous vous devons un riche butin, no-
» tre gloire, et tout ce qui peut accroî-
» tre la félicité du peuple romain. Re-
» cevez donc en récompense de vos ac-
» tions quatre couronnes murales, cinq
» vallaires, cinq navales, deux civiques,
» deux javelines sans fer, quatre éten-
» darts de deux couleurs, quatre tuni-
» ques rouges de Général, deux man-
» teaux de Proconsul, une toge prétexte,
» une tunique brodée en palme, une toge
» peinte, une autre à relever sous le
» bras (1), une chaise d'ivoire. Car je
« vous désigne aujourd'hui Consul, et
» j'écrirai au Sénat, pour qu'il vous
» donne le bâton d'ivoire et les faisceaux.
» Car c'est le Sénat et non l'Empereur
» qui les donne au Consul ». Aurélien se
leva ensuite, baisa la main du Prince, et
le remercia en termes militaires, que j'ai
résolu de rapporter. « Auguste Valérien,

(1) V. t. 1. *de cet Ouvrage*, p. 294, et *Pitiscus*.

» mon Empereur et mon maître, c'est » uniquement pour mériter de la République, et satisfaire à mon devoir, que » je me suis ainsi conduit, que j'ai bravé » les blessures, fatigué mes chevaux de » selle et de bât; mais vous avez fait de » bien plus grandes choses; je rends » graces à votre bonté, et j'accepte le » Consulat. Veuillent les Dieux et le Soleil que j'adore, faire porter au Sénat le » même jugement de moi ». Tous les assistans ayant également rendu graces, Ulpius Crinitus se leva et parla en ces termes: « Chez nos ancêtres, Auguste Valérien, » il étoit d'usage, et ma famille s'y est » aussi conformée, que de grandes maisons adoptassent des sujets distingués » par leur mérite éminent, pour soutenir et assurer, par une sorte de fécondité artificielle, le lustre des familles, » qui sans cela pourroit s'éteindre. Je » pense donc que vous devriez faire à l'égard d'Aurélien, que vous avez jugé » digne de commander à ma place, ce » que Cocceïus Nerva a fait en adoptant » Trajan, Trajan en adoptant Adrien,

» et celui-ci en adoptant Antonin, et tant » d'autres après eux. Ordonnez donc » qu'on observe les formalités de droit, » et qu'Aurélien soit héritier des choses » saintes, du nom, des biens et de tous » les droits, Ulpius Crinitus étant déjà » Consulaire, et qu'entrant dans votre » maison, il soit aussitôt consulaire ». Il seroit trop long de dire tout, car Valérien rendit graces à Crinitus, et l'adoption se fit selon l'usage.

J'ai lu dans un ouvrage grec (et je n'ai pas cru devoir le passer sous silence) que Valérien ordonna à Crinitus de faire adopter Aurélien, surtout parce qu'il étoit pauvre, ce que je laisse indécis. Comme j'ai rapporté ci-dessus la lettre qui assigne à Aurélien la dépense de son Consulat, j'ai dû expliquer pourquoi j'ai fait mention d'une chose presque frivole.

Nous avons vu dernièrement célébrer avec tant de pompe dans le cirque, le Consulat de Furius Placidus, qu'on accorda moins des récompenses que des patrimoines aux cochers, puisqu'on leur donna des tuniques de demi-soie, des

chemises de lin et des chevaux, au grand regret des personnes sages qui gémissoient de ce luxe. Aussi le consulat n'est-il plus pour les hommes, mais pour l'opulence; car s'il n'étoit que la récompense du mérite, il ne devroit pas appauvrir celui qui le prend. Ces heureux temps ont disparus, et l'ambition les empêchera de revenir. Mais n'insistons pas là-dessus. Aurélien, décoré de tant de titres et de si belles récompenses, acquit une si grande réputation du temps de Claude, qu'après la mort de celui-ci et de son frère Quintillus, il se vit seul à la tête de l'empire, lorsqu'on eut tué Auréole, avec lequel Gallien avoit fait la paix. Ici la diversité d'opinions des écrivains est extrême; quelques-uns d'entre les Grecs disent que ce fut contre l'intention de Claude qu'Aurélien mit à mort Auréole; d'autres que Claude l'avoit voulu, et ordonné; ceux-ci que quand Auréole fut tué, Aurélien étoit Empereur; et d'autres qu'il n'étoit que simple particulier: mais, sans rien décider, nous renvoyons à ces Historiens. Ce

qu'il y a de certain, c'est que Claude ne confia à personne plus qu'à Aurélien, toute la guerre contre les Mæotides. Il existe une lettre que je transcris, selon ma coutume, et à l'exemple d'autres historiens, en preuve de ce que j'avance.

Flavius Claudius à son cher Valérius Aurélien, salut. « La République attend » de vous vos services ordinaires : commencez-donc ; qui vous arrête ? Je vous » charge du commandement des troupes » et de la conduite des Tribuns. Il faut » attaquer les Goths, et les chasser des » Thraces. Ce sont la plupart ceux que » vous avez déjà mis en fuite, qui infectent l'Hémimont et l'Europe. Je soumets à votre autorité toutes les armées » des Thraces, toutes celles de l'Illyrie, » et toutes les frontières : donnez-nous de » nouvelles preuves de votre bravoure » ordinaire. Mon frère Quintillus vous » assistera, dès qu'il vous aura joint. » Occupé ailleurs, je remets à votre bravoure toute la conduite de cette guerre. » Je vous ai envoyé dix chevaux, deux » cuirasses, et les autres choses nécessai-

» res quand on entre en campagne ». Après d'heureux combats, Aurélien rétablit, sous les auspices de Claude, la République; et lui-même fut aussi-tôt, comme nous l'avons dit, salué Empereur par toutes les légions. Aurélien eut, sous Claude, avant son élévation à l'empire, le commandement de toute la cavalerie, parce que ses chefs étoient tombés en disgrace pour avoir combattu sans attendre l'ordre du Prince. Aurélien fit encore dans le même temps une guerre vigoureuse aux Suèves et aux Sarmates, et remporta sur eux une grande victoire. On essuya sous lui, de la part des Marcomans, un échec qu'on doit attribuer à une faute. Car, tandis qu'il négligeoit de marcher à l'ennemi qui s'avançoit et qu'il se préparoit à le prendre à dos, les environs de Milan furent pillés. Cependant les Marcomans furent ensuite vaincus.

La crainte occasionnée par les ravages de ce peuple excita de grandes séditions dans Rome, dont tous les habitans appréhendoient qu'il n'arrivât la même chose que sous Gallien. On ouvrit les li-

vres sibyllins, qui dans ces occasions rendent de grands services, et on y trouva qu'il falloit faire des sacrifices dans certains lieux, ponr empêcher les barbares de les franchir. On fit donc les choses ordonnées selon le rituel de diverses cérémonies, ce qui arrêta si bien les progrès des ennemis, qu'Aurélien, les trouvant dispersés cà et là, les tua tous. Je rapporterai ici le décret par lequel le Sénat ordonna de consulter ces livres. Le 11 de janvier, Fulvius Sabinus, Préteur de la ville, dit : « Nous rapportons, P.
» C., l'avis donné par les Pontifes, et la
» lettre de l'Empereur Aurélien, qui or-
» donne de consulter les livres des desti-
» nées de l'empire, sur les moyens de
» terminer cette guerre avec l'assistance
» des Dieux. Vous savez qu'on les a tou-
» jours ouverts dans les momens criti-
» ques, et que les maux publics n'ont fini
» qu'après qu'on s'est acquitté des sacrifi-
» ces que prescrivoient ces livres ». Alors Ulpius Syllanus, qui parloit le premier, se leva et s'exprima ainsi : « C'est trop tard,
» P. C., que nous opinons sur le salut

» de la République ; c'est trop tard que
» nous recourons aux livres sacrés : nous
» ressemblons à des malades qui ne s'a-
» dressent aux grands médecins que lors-
» qu'ils sont sans espoir ; comme s'il ne
» falloit employer les plus experts que
» pour de grandes cures, tandis qu'il est
» plus raisonnable de prévenir toutes les
» maladies. Vous vous rappellerez, P. C.,
» que j'ai souvent dit dans cette assem-
» blée, à la première nouvelle de l'irrup-
» tion des Marcomans, qu'il falloit con-
» sulter les livres de la Sibylle, faire
» usage des bienfaits d'Apollon, se sou-
» mettre aux ordres des Dieux ; quel-
» ques personnes s'y sont opposées, et
» avec de grands cris ; l'adulation leur fai-
» sant dire que la valeur d'un aussi grand
» Prince qu'Aurélien étoit telle, qu'on
» pouvoit se dispenser de consulter les
» Dieux. Mais Aurélien lui-même ne re-
» connoît-il pas leur empire ? n'attend-il
» pas d'eux ses succès ? Quoi qu'il en soit,
» on vient de nous lire la lettre par la-
» quelle il implore le secours du Ciel,
» dont l'homme le plus brave ne rougit

» jamais. Allez donc, Pontifes, autant
» que vous êtes purs, nets et saints, al-
» lez, revêtus des habits et des disposi-
» tions convenables, allez au Temple,
» préparez les bancs ornés de lauriers;
» ouvrez de vos mains respectables les
» livres; recherchez-y les destins éter-
» nels de la République; indiquez à des
» enfans, non orphelins, l'hymne qu'ils
» doivent chanter: nous fournirons la
» dépense pour cette cérémonie; nous
» arrangerons l'appareil des sacrifices;
» nous fixerons le jour pour la fête des
» champs. ». On recueillit ensuite les voix de la plupart des Sénateurs; mais il seroit trop long de les rapporter. Enfin, les uns et les autres ayant approuvé cet avis, on fit le décret. On se rendit au Temple; on ouvrit les livres; on en tira les vers; on purifia la ville; on récita les hymnes; on fit une procession autour de Rome, et l'on en promit une pour les champs; ainsi la solemnité prescrite se trouva accomplie. Il existe une lettre d'Aurélien au sujet des livres sibyllins; je la rapporte encore en preuve de ce

que j'écris: « Je suis surpris, P. C., que » vous ayez hésité si longtemps à ouvrir » les livres sibyllins. On diroit que vous » êtes dans une Eglise de Chrétiens, et » non dans le Temple des Dieux. Agissez » donc, et, par la sainteté des Prêtres et » par des cérémonies solemnelles, aidez » un Prince en butte au danger public. » Qu'on ouvre les livres, qu'on s'acquitte » de ce qu'il faut; je ne refuse ni dé- » pense, ni captifs de quelque nation » que ce soit, ni animal précieux : je les » offre au contraire de bon cœur : il n'est » jamais honteux de vaincre avec l'assis- » tance des Dieux; c'est ainsi que nos » ancêtres ont commencé et terminé plu- » sieurs guerres. S'il y a de la dépense, » j'en ai écrit au Préfet du trésor: celui » de la République est d'ailleurs à vos » ordres; et j'apprends qu'il est plus » rempli que je ne souhaiterois qu'il fût». Comme Aurélien se disposoit à marcher contre l'ennemi avec toute son armée, nous essuyâmes près de Plaisance un si grand échec, qu'il porta presque un coup mortel à l'empire. Ce fut une surprise

adroite et ménagée de la part des barbares, qui nous exposa à ce danger. Comme ils n'osoient en venir ouvertement aux mains avec nous, ils se cachèrent dans le plus épais des forêts, et sur le soir ils tombèrent sur nos gens. Enfin, si, par l'assistance des Dieux, après l'inspection des livres et les sacrifices, les barbares n'eussent été effrayés par des monstres et des fantômes, c'en étoit fait de la victoire pour les Romains. La guerre des Marcomans étant terminée, Aurélien, naturellement rude, se rendit à Rome transporté de colère et avide d'une vengeance à laquelle les troubles de cette ville l'animoient; là, usant à la rigueur de son pouvoir, ce Prince, d'ailleurs excellent, fit mourir les auteurs des désordres, et étouffa par la cruauté, des mouvemens qu'on auroit dû calmer par la douceur. On mit à mort quelques-uns des premiers Sénateurs, auxquels un témoin unique ou des délateurs méprisables, reprochoient des choses si peu essentielles, qu'un Prince plus doux n'y auroit pas même fait attention. Ne le déguisons pas;

Aurélien, par cet acte de sévérité, souilla la gloire d'un règne dont on avoit espéré qu'il seroit tel qu'il avoit d'abord été. On commença à craindre ce Prince, au fond très-bon, et à cesser de l'aimer : les uns disoient que c'étoit un Prince à poignarder et non à desirer ; d'autres qu'il étoit à la vérité bon médecin, mais que sa méthode de traiter les malades ne valoit rien. Aurélien s'appercevant, après ce qui s'étoit passé, qu'il pourroit arriver quelque chose de semblable à ce qui avoit eu lieu sous Gallien, consulta le Sénat et augmenta l'enceinte des murs de Rome, sans rien ajouter alors au Pomerium (1) de ce qu'il fit dans la suite. Car il n'est permis d'aggrandir cet espace qu'aux Princes qui ont enrichi la République par quelque territoire conquis sur les Barbares. Ce qui a été fait par Auguste, par Trajan et par Néron,

(1) Personne n'ignore que le Pomerium étoit un espace en deçà et en delà des murailles de Rome, consacré par les Augures et destiné à leurs cérémonies. V. *Tite-Live, L.* 1. *ch.* 44. *Macrob. Sat. L.* 1, *ch.* 24.

sous lequel le Pont Polémoniaque et les Alpes Cotiennes furent ajoutées à la République. Après donc qu'Aurélien eut réglé ce qui concernoit la nouvelle enceinte, l'état de la ville, et quelques affaires civiles, il partit pour combattre les Palmyréens, c'est-à-dire, Zénobie, qui au nom de ses fils régnoit en Orient.

Il termina, chemin faisant, plusieurs guerres importantes. Car, marchant dans les Thraces et dans l'Illyrie contre les Barbares, il les défit; il tua aussi au-delà du Danube Cannabas ou Carnabaude, Général des Goths, avec cinq-mille hommes. De-là, passant par Byzance, il entra dans la Bythinie, dont il s'empara sans combat. Il fit et dit de grandes et belles choses. Mais, pour éviter l'ennui à nos lecteurs, nous ne pouvons ni ne voulons les rapporter toutes; nous en toucherons cependant un mot, pour donner une idée de ses mœurs et de son courage. On raconte qu'arrivé devant Thyane, dont il trouva les portes fermées, il dit plein de colère : *Je n'y laisserai pas un chien :* qu'alors les soldats

furent plus animés par l'espoir du butin ; et qu'un certain Héraclammon, qui craignoit d'être enveloppé dans un massacre général, trahit sa patrie, et que la ville fut prise. Mais Aurélien fit deux choses, dont l'une montroit sa sévérité, et l'autre sa douceur. Car d'abord, en sage vainqueur, il fit mourir le traître Héraclammon; en second lieu, les soldats insistant sur le pillage, d'après le mot que l'Empereur avoit lâché, il leur dit : *Je me suis engagé à ne pas laisser un chien ; tuez-les donc tous.* Si ce mot du Prince est grand, les dispositions des soldats parurent plus grandes encore ; car l'armée fut aussi sensible à cette réponse qui refusoit le pillage et conservoit la ville, qu'elle l'auroit été à un riche butin. Voici une lettre au sujet d'Héraclammon.

Aurelien Auguste à Mallion Chilon.
« J'ai permis la mort de celui qui m'a » livré Thyane. Je n'ai pu souffrir ce » traître, et j'ai vu avec plaisir que les » soldats le missent à mort ; car je ne » pouvois compter sur la fidélité d'un

» homme qui avoit trahi sa patrie. Il est » le seul des assiégés qui soit mort. C'é» toit, il est vrai, un homme riche; mais » j'ai laissé ses biens à ses enfans, de peur » qu'on ne m'accusât d'avoir fait mourir » un homme opulent dans la vue de » m'emparer de ses trésors ». La ville fut prise d'une singulière manière. Car Héraclammon ayant montré un endroit qui s'élevoit naturellement comme un rempart, et au haut duquel Aurélien pouvoit arriver sans être apperçu, ce Prince y monta; puis déployant son manteau de pourpre, il se fit voir aux habitans qui étoient dans la ville et aux troupes qui étoient dehors, ce qui fit croire que toute l'armée d'Aurélien étoit déjà entre les murailles; et ce fut ainsi qu'on s'empara de la place. Je ne dois pas passer sous silence une chose qui intéresse la gloire d'un grand homme. On raconte qu'Aurélien avoit sérieusement dit et pensé qu'il détruiroit Thyane; mais qu'Appollonius de Thyane, ancien Philosophe, qui jouissoit d'une grande réputation de sagesse, sincère adorateur des immor-

tels, et qu'on devroit regarder comme un Dieu, se présenta brusquement au Prince, au moment où il entroit dans sa tente, et lui dit en latin, afin qu'Aurélien, qui étoit Pannonien, pût le comprendre: *Aurélien, si tu veux vaincre, garde-toi de penser à faire mourir mes concitoyens: Aurélien, si tu veux régner, abstiens-toi du meurtre des innocens; sois clément, Aurélien, si tu veux vaincre.* Les traits du vénérable Philosophe n'étoient pas inconnus à Aurélien; il avoit vu son portrait dans plusieurs Temples. Surpris d'abord, il lui promit un tableau, des statues et un temple, et reprit des sentimens plus humains. Voilà ce que je tiens de graves personnages, ce que j'ai trouvé dans les livres de la bibliothèque ulpienne, et ce que je crois par respect pour Appollonius. Car, y eut-il jamais de mortel plus digne, plus saint, plus grand, plus respectable, plus sublime que lui? Il a rendu la vie à des morts, il a fait et dit bien des choses au-dessus de la portée ordinaire des hommes. Quiconque est cu-

rieux de les connoître, peut lire des auteurs grecs qui ont écrit sa vie. Pour moi, si je vis, je donnerai, sous les auspices de ce grand homme, un abrégé de sa vie; non que ses actions aient besoin de ma plume, mais pour étendre encore davantage la connoissance de choses si dignes d'admiration.

Après la prise de Thyane et un petit combat près de Daphné, Aurélien s'empara d'Antioche, ayant promis de faire grace à tous ses habitans : et depuis, docile, aux conseils du vénérable Apollonius, il se montra plus humain et plus clément. Il livra ensuite près d'Emesse à Zénobie et à son allié Zaba, un grand combat où il ne s'agissoit pas moins que du sort de l'empire. Déjà la cavalerie d'Aurélien fatiguée, plioit et alloit prendre la fuite, quand, par l'assistance divine, ce qui se découvrit dans la suite, une espèce de figure céleste ranima le courage, et les fantassins soutenant les cavaliers, ils se rallièrent; Zénobie et Zaba furent défaits, et la victoire devint complette. Aurélien, maître de l'Orient,

entra dans Emesse en vainqueur : d'abord il se rendit au Temple d'Héliogabale, comme pour s'y acquitter d'un vœu ordinaire ; mais il y vit la même figure divine qu'il avoit vue le secourir pendant le combat. C'est pourquoi il lui consacra dans ce lieu-là même des temples avec de grands présens. Il éleva aussi dans Rome un Temple au Soleil, et le consacra avec une grande pompe, comme nous le dirons dans son temps. De-là il fut à Palmyre, afin de terminer ses travaux par la prise de cette place ; mais des brigands de la Syrie, attaquant sans cesse son armée sur la route, lui firent beaucoup de mal ; et pendant le siége il courut risque d'être blessé d'une flèche. Il existe encore une de ses lettres à Mucapor, dans laquelle il exagère les fatigues de cette guerre au-delà de ce qui convient à la dignité d'un Empereur. « Les Romains disent que je fais la » guerre à une femme ; comme si Zéno- » bie combattoit seule avec ses forces » contre moi ; mais elle m'oppose autant » d'ennemis que le pourroit faire un

» homme, sans compter que la crainte
» et le sentiment de sa révolte la ren-
» dent plus redoutable encore. Vous ne
» sauriez vous figurer quelle quantité
» de flèches, quel appareil de guerre,
» quel amas de dards et de pierres : il
» n'est point d'espace sur les murs qui ne
» soit garni de deux, de trois balistes; les
» feux sont lancés par les machines.
» En un mot, elle craint comme une
» femme, et se bat comme appréhendant
» le châtiment. Je compte que l'assis-
» tance des Dieux, qui ne se sont jamais
» refusés à nos efforts, favorisera la Ré-
» publique ». Enfin, fatigué et décou-
ragé par les pertes, Aurélien prit le
parti d'écrire à Zénobie, lui offrant, si
elle se rendoit, de lui conserver la vie.
Voici la lettre :

Aurélien, Empereur Romain, et Récupérateur de l'Orient, à Zénobie et à ceux qui, de concert avec elle, font la guerre. « Vous auriez dû faire, de
» vous-même, ce que je vais vous or-
» donner par ma lettre : je vous promets
» la vie si vous vous rendez, de manière

» que vous, Zénobie, pourrez vivre, » avec votre famille, dans l'endroit que » je vous assignerai sur l'avis du vénérable Sénat : vous remettrez dans le trésor » de Rome, vos pierreries, votre argent, » votre or, vos nippes de soie, vos chevaux, vos chameaux. Les Palmyréens » conserveront leurs droits ». Zénobie répondit à cette lettre avec une hauteur et une fierté qui ne convenoit pas à sa fortune. Elle s'imagina, je pense, qu'elle intimideroit.

Zénobie, Reine de l'Orient, à Aurélien Auguste. « Personne, hors vous, » ne m'a jamais fait la demande que vous » me faites par votre lettre. On ne doit » écouter dans la guerre que la voix du » courage. Vous demandez que je me » rende, comme si vous ne saviez pas que » la Reine Cléopâtre a mieux aimé périr » que de vivre dans tout autre rang que » le sien. Les Perses ne nous abandonnent pas et nous en attendons du secours ; les Sarrasins, les Arméniens, » sont pour nous. Les brigands de la » Syrie ont battu votre armée, Aurélien ;

» que sera-ce lorsque nous aurons reçu » les renforts qui nous viennent de tous » côtés ? Vous baisserez alors ce ton avec » lequel, comme si vous étiez déjà plei- » nement vainqueur, vous m'ordonnez de » me rendre ». Nicomachus dit qu'il a traduit en grec cette lettre dictée en langue syrienne par Zénobie elle-même; mais celle d'Aurélien fut écrite en grec. A la lecture de la lettre de Zénobie, l'Empereur ne rougit pas, mais il s'irrita; et aussitôt, rassemblant son armée avec ses Généraux, et enveloppant la ville de tous côtés, ce grand Prince étendit son attention à tout; car il intercepta les secours envoyés par les Perses, corrompit les hordes de Sarrazins et d'Arméniens, se les attachant tantôt par la sévérité, tantôt par l'adresse; enfin, après plusieurs attaques, cette vaillante Reine fut vaincue : tandis qu'elle fuyoit à l'aide de chameaux qu'ils appellent dromadaires, et qu'elle tâchoit de gagner la Perse, des cavaliers qu'on avoit envoyés à sa poursuite, la firent prisonnière et la menèrent à Aurélien. Ce

Prince vainqueur et maître de l'Orient, ayant dans ses fers Zénobie, traita les Perses, les Arméniens et les Sarrazins avec plus d'orgueil et d'insolence que les circonstances ne sembloient l'exiger. Ce fut alors qu'on appendit dans le Temple du Soleil ces vêtemens garnis de pierres précieuses que nous voyons encore, ces dragons persans, ces tiares, cette espèce de pourpre qu'aucun pays n'a fourni depuis, et que Rome n'a plus vue. Disons-en un mot. Vous vous rappellerez qu'il y avoit dans le Temple du très-grand Jupiter Capitolin, un petit manteau de laine pourpre; et que les pourpres des Dames et d'Aurélien même, comparées à celle-là, sembloient de couleur de cendres, tant elle avoit d'éclat et de brillant. On rapporte qu'un Roi de Perse avoit tiré du fond des Indes ce présent qu'il fit à Aurélien en lui écrivant : *Acceptez cette pourpre telle que nous l'avons ;* mais le fait est faux. Car dans la suite Aurélien, Probus, et nouvellement Dioclétien, envoyèrent d'habiles teinturiers pour s'informer exacte-

ment de cette espèce de pourpre, et ils n'en purent point découvrir. On dit que le sandix des Indes, lorsqu'il est bien traité, donne cette couleur. Mais revenons à notre sujet. Le tumulte des soldats pour qu'on livrât Zénobie au supplice, fut extrême. Mais Aurélien jugeant qu'il seroit honteux de faire mourir une femme, se contenta de mettre à mort la plupart de ceux qui avoient fomenté, préparé, conduit cette guerre, réservant Zénobie pour orner son triomphe et repaître les yeux du peuple romain. Il est fâcheux qu'il faille mettre au nombre de ceux qu'on massacra, le Philosophe Longin, qui fut, à ce qu'on dit, le maître de Zénobie pour la langue grecque. On prétend qu'Aurélien consentit à sa mort parce qu'on lui attribuoit cette lettre pleine d'orgueil, qui cependant avoit été conçue en Syrie.

Lorsqu'Aurélien eut mis ordre aux affaires de l'Orient, il retourna vainqueur en Europe, et y battit encore les forces des Carpes : le Sénat lui ayant donné en son absence le nom de *Carpique*, il ré-

pondit aussitôt à ce corps : *il ne reste plus, Pères Conscripts, qu'à m'appeler Carpiscule :* personne n'ignore que c'est le nom d'une chaussure ; sans doute que ce nom lui paroissoit déparer ceux de Gothique, de Sarmatique, d'Arménique, de Parthique, d'Adiabénique qu'il portoit déjà.

Il est rare, et même difficile, que des Syriens restent fidèles. Les Palmyréens, qui avoient été défaits et vaincus, voyant Aurélien occupé aux affaires d'Europe, voulurent donner l'Empire à un certain Achilleüs, parent de Zénobie, et excitèrent une grande révolte ; car ils tuèrent six cents archers et Sandarion qu'Aurélien avoit placé là en quartier. Mais l'Empereur, qui étoit tout armé, revint d'Europe, et rasa Palmyre, comme elle le méritoit. La cruauté d'Aurélien, ou, comme d'autres disent, sa sévérité fut si grande, qu'il ne put même s'empêcher de l'exhaler dans une lettre que voici :

Aurélien à Céjonius Bassus. « Il ne » faut pas que les soldats sévissent davan-

» tage. Nous avons assez tué et massacré » de Palmyréens. Nous n'avons pas épargné les mères ; nous avons tué les enfans, égorgé les vieillards et fait périr » les habitans des campagnes. A qui laisserons-nous désormais le pays et la » ville ? Il faut épargner ceux qui sont » restés. Nous les supposons corrigés par » la vue du grand nombre de ceux que » nous avons punis. Je veux qu'on rétablisse tel qu'il étoit, le Temple du Soleil que le porte-aigle de la troisième » légion ainsi que les porte-étendarts, » le Draconaire, et ceux qui sonnent du » cor et de la trompette, ont pillé. Il y a » trois cents livres d'or dans la cassette » de Zénobie ; vous en avez encore dix-huit cents d'argent, outre les pierreries de la couronne des Palmyréens. » Au moyen de tout cela, embellissez le » Temple ; vous m'obligerez et vous ferez » une chose agréable aux Dieux. J'écrirai au Sénat pour qu'il envoie un Pontife qui dédie le Temple ». Cette lettre prouve que la fureur du Prince étoit assouvie. Il retourna plus tranquille en

Europe, où il dissipa, par la valeur qui lui étoit naturelle, tous les ennemis qui s'y étoient répandus. Mais tandis qu'Aurélien faisoit de grandes choses, et dans les Thraces et en Europe, il s'éleva en Egypte un certain Firmus, lequel, comme si ce pays eût été libre, s'en saisit, sans prendre cependant les marques de l'empire. Aurélien marcha aussitôt contre lui; et, sa fortune ordinaire ne l'abandonnant pas, l'Égypte rentra tout de suite dans le devoir. Naturellement cruel, et violemment irrité de ce que Tétricus occupoit encore les Gaules, il prit sa route du côté de l'Occident, où les légions que commandoit Tétricus furent livrées par leur Chef qui ne pouvoit plus supporter leurs mauvais procédés, et passèrent sous les drapeaux d'Aurélien. Maître de toute la terre, l'Empereur pacifia donc les Gaules dans l'Occident, et toutes les parties de l'Empire, et se rendit à Rome pour étaler aux yeux de cette ville son triomphe sur Tétricus et sur Zénobie, c'est-à-dire, sur l'Orient et sur l'Occident. Il ne sera pas inutile de

connoître ce triomphe. Il fut des plus brillans. On y vit trois chars royaux; l'un d'Odenat d'un ouvrage exquis en or, en argent, en pierres précieuses; un second qu'Aurélien avoit reçu en présent du Roi de Perse, et travaillé de même; Zénobie avoit fait faire le troisième, espérant d'entrer dans Rome avec ce char: elle y entra en effet, mais comme captive, et pour orner le triomphe de son vainqueur. Il y en avoit un quatrième qu'on disoit être du Roi des Goths et que traînoient quatre cerfs : Aurélien le monta, à ce qu'on dit, jusqu'au Capitole, pour y immoler, selon le vœu qu'il en avoit fait au très-grand Jupiter, les cerfs qu'il avoit pris avec ce char. Vingt éléphans, deux cents animaux apprivoisés de diverses espèces, tirés de la Lybie et de la Palestine précédoient : Aurélien les distribua d'abord à des particuliers, pour ne pas charger le Fisc de leur entretien. Quatre tigres, des giraffes, des élans, et d'autres semblables animaux rangés en ordre; huit cents couples de gladiateurs, outre les captifs des nations bar-

bares, telles que les Blemyes, les Axomites, les Arabes, les Eudæmons, les Indiens, les Bactriens, les Hibères, les Sarrasins, les Perses, chacune avec ses présens : les Goths, les Alains, les Roxolans, les Sarmates, les Francs, les Suèves, les Vandales, les Germains, marchoient les mains liées sur le dos. Parmi eux étoient les principaux des Palmyréens échappés au carnage, et ceux des Egyptiens rebelles. On conduisoit aussi dix femmes qui avoient été prises en combattant en habits d'hommes parmi les Goths ; beaucoup d'autres avoient péri ; leur inscription indiquoit qu'elles étoient de la race des Amazones. On portoit un tableau des noms de toutes ces nations. Au milieu de cette pompe paroissoit Tétricus en casaque de pourpre, une tunique tirant sur le jaune, et des hauts de chausses à la gauloise ; son fils, qu'il avoit nommé dans les Gaules son collègue à l'Empire, étoit à côté de lui ; Zénobie marchoit aussi, ornée de pierreries, et chargée de chaînes d'or que quelques-uns de ses gardes soute-

noient. On portoit aussi les couronnes d'or de toutes les villes, avec leurs inscriptions en relief. Le peuple romain, les diverses compagnies et confrairies de la ville avec leurs bannières, les troupes, les cataphractaires, les trésors du Prince, toute l'armée, et le Sénat, quoiqu'un peu affligé de voir qu'on triomphoit de gens qui appartenoient à son corps, ajoutoient infiniment à cette pompe. Enfin on arriva à peine à neuf heures au Capitole, et tard au palais. On donna les jours suivans au peuple les divertissemens des jeux de théâtre et de cirque, des chasses, des combats de gladiateurs, de naumachies. N'oublions pas ce dont on conserve encore la mémoire et qui fut de notoriété publique; c'est qu'Aurélien, lorsqu'il partit pour la guerre d'Orient, promit aux habitans de Rome, s'il revenoit vainqueur, des couronnes de deux livres. Le peuple crut qu'il s'agissoit de couronnes d'or; mais Aurélien, ne pouvant ou ne voulant pas en donner de pareilles, en fit faire et distribuer à chacun de ce pain que nous nommons

fin froment, de sorte que chacun, pendant le règne de ce Prince, reçut, chaque jour, un pareil pain, et le laissa en mourant comme un héritage à sa postérité. Aurélien fit aussi distribuer de la viande de porc, ce qui s'observe encore aujourd'hui : il fit plusieurs lois salutaires, et des règlemens pour les Prêtres ; il fonda le Temple du Soleil et augmenta les revenus des Pontifes, il fixa des salaires aux architectes et à leurs élèves. Après cela il se rendit dans les Gaules ; il délivra les Vindéliciens que les Barbares assiégeoient ; il retourna ensuite en Illyrie, prépara une armée plus forte par le courage que par le nombre, et déclara la guerre aux Perses qu'il avoit déjà battus, lorsqu'il vainquit Zénobie. Mais sur la route, il fut, par la scélératesse de son secrétaire, assassiné par Mucapor, près de Cænophrurium, gîte qui est entre Héraclée et Byzance. Je dirai en peu de mots pourquoi et comment il mourut, pour ne pas laisser le lecteur dans l'ignorance sur un si grand attentat. On ne sauroit nier qu'Auré-

lien ne fût un Prince sévère, cruel ; sanguinaire. Ayant poussé la rigueur jusqu'à faire mourir la fille de sa sœur pour un sujet qui n'étoit pas assez grave, il commença à être détesté de sa propre famille. A cela se joignit, par une sorte de fatalité, qu'ayant, sur quelque soupçon, menacé Mnesthée, son secrétaire, et à ce qu'on dit, son affranchi, cet homme conçut une haine violente contre son maitre. Comme il savoit qu'Aurélien ne menaçoit jamais en vain, et quand il menaçoit qu'il ne pardonnoit jamais, il coucha sur un rôle et son nom et les noms, tant des personnes que le Prince haïssoit, que de celles auxquelles il ne vouloit point de mal : puis communiquant cette liste à chaque intéressé, il leur dit que l'Empereur avoit résolu de les faire tous périr ; qu'ils devoient, s'ils avoient du cœur, pourvoir à leur sûreté. Tous se réunirent, les uns par la crainte d'un juste châtiment, les autres outrés de l'ingratitude d'un maître qui oublioit leurs services, et le massacrèrent, pendant qu'ils marchoient pour se rendre à

l'endroit que je viens de nommer. Ainsi furent terminés les jours d'un Prince plus utile qu'il n'étoit bon. La trame ayant été découverte après sa mort, ses meurtriers lui érigèrent un magnifique tombeau et lui dédièrent un Temple. Mnesthée cependant fut dans la suite attaché à un pieu et livré aux bêtes; ce que prouvent les statues de marbre dressées des deux côtés dans le même lieu : on y en éleva aussi sur des colonnes en l'honneur du divin Aurélien. Les Sénateurs donnèrent des regrets à sa mort ; le peuple le regretta encore plus : il avoit coutume de nommer Aurélien le pédagogue du Sénat. Ce Prince régna six ans moins quelques jours, et fut mis, pour ses grandes actions, au rang des Dieux. Je ne crois pas devoir passer sous silence un fait qui tient à l'Histoire d'Aurélien. Car plusieurs disent que Quintillus, frère de Claude, se trouvant dans une place forte de l'Italie, s'empara de l'Empire, dès qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de son frère; mais qu'ayant ensuite appris qu'Aurélien régnoit, et se voyant aban-

donné par son armée, qu'il tâcha inutilement, par ses harangues, d'indisposer contre son rival, il se coupa les veines, et périt le vingtième jour de son empire. Aurélien purgea entièrement la République de tous les crimes, de toutes les malversations, ou factions et pratiques dangereuses. Je crois qu'il convient encore d'observer que ce fut au nom de Balbatus, son fils, et non de Timolaüs et d'Hérennianus, que Zénobie prit les rênes du gouvernement. Felicissime, garde du du trésor, occasionna la guerre des Monnoyeurs qu'Aurélien termina avec une extrême sévérité : il y perdit cependant sept mille de ses soldats, comme il paroît par la lettre qu'il adressa à son père adoptif Crinitus, qui avoit été trois fois Consul.

Aurélien Auguste à son père Ulpius.
» Par une sorte de fatalité, les troubles » rendent plus difficile tout ce que j'en» treprends. C'est ainsi qu'une sédition » dans la ville m'a occasionné une guerre » très-sérieuse : les Monnoyeurs, à l'ins» tigation de Félicissime que j'ai, du der-

» nier de mes esclaves qu'il étoit, élevé
» au rang de garde du trésor, se sont ré-
» voltés. Je les ai réprimés à la vérité,
» mais il m'en a coûté sept mille hommes
» tant Hibériens, Ripariens, Castriens,
» que Daces. Par où vous voyez que les
» Dieux ne m'accordent pas des victoires
» faciles ».

Il fit Tétricus, dont il avoit triomphé, Correcteur de la Lucanie, laissant son fils dans le Sénat. Il bâtit le magnifique Temple du Soleil. Il étendit tellement l'enceinte de Rome, que ses murailles avoient près de cinquante milles de tour. Il poursuivit rigoureusement les quadruplateurs et les délateurs : pour tranquilliser les particuliers, il fit brûler une fois, dans la place de Trajan, les titres de créances qu'il y avoit contre eux. A l'exemple des Athéniens, dont Cicéron parle dans ses Philippiques, il publia une amnistie en faveur des crimes d'état. Il châtia plus que militairement les concussionnaires des provinces, et leur fit souffrir les plus grands supplices. Il consacra beaucoup d'or et de piérres pré-

cieuses dans le Temple du Soleil. Voyant l'Illyrie et la Mésie dévastée, il désespéra de pouvoir conserver la Dace que Trajan avoit réduite en province, et l'abandonna, après en avoir retiré l'armée et les provinciaux qui y étoient; il en transporta les habitans dans la Mésie, il l'appela sa Dace; et c'est ce qui partage à présent la Mésie en deux. On dit que sa cruauté fut telle, qu'il attribua faussement à des Sénateurs des projets ambitieux, pour avoir un prétexte de les mettre à mort. Quelques Écrivains rapportent que ce fut le fils, et non la fille de sa sœur qu'il fit mourir; la plupart disent qu'il les fit périr l'un et l'autre.

Qu'il soit difficile de donner un successeur à un bon Prince, c'est ce que prouve et la respectable gravité du Sénat, et l'autorité circonspecte de l'armée. Car, à la mort du dernier Empereur, qui étoit fort rigide, l'armée, ne voulant nommer aucun de ceux qui avoient trempé dans l'assassinat d'un Prince si utile, chargea le Sénat de ce choix. Cette assemblée renvoya à son

tour l'affaire à l'armée, sachant bien que les soldats ne recevoient plus volontiers ceux que les Sénateurs avoient élus. Cela se fit jusqu'à trois fois, de sorte que, pendant six mois, l'Empire romain fut sans Chef, et que tous les Magistrats que le Sénat ou Aurélien avoient élus, conservèrent leurs places, excepté Aurélius Fuscus, Proconsul d'Asie, qu'on substitua à Falconius. Peut-être trouvera-t-on quelque plaisir à voir ici la lettre de l'armée au Sénat.

Les heureuses et vaillantes armées, au Sénat et au peuple romain. « Aurélien, » notre Empereur, vient d'être assas- » siné par l'artifice d'un seul homme, et » par l'erreur dans laquelle ce misérable » a entraîné de bons et de mauvais su- » jets. Placez ce Prince au rang des » Dieux, respectables Chefs et Pères » Conscripts; tirez de votre corps quel- » qu'un que vous trouviez digne du trône, » et nous l'envoyez. Nous ne souffri- » rons jamais qu'aucun de ceux qui, par » erreur ou méchanceté, ont tué Au- » rélien, nous commande ». On répon-

dit par un décret du Sénat. Ce corps s'étant assemblé en grand nombre dans la cour Pompilienne le troisième de février, le C. Aurélius Gordien dit: « Nous » vous faisons rapport, P. C., des lettres » de notre heureuse armée ». Après qu'on en eut fait la lecture, Tacite, Sénateur qui opinoit le premier (c'est le même qu'on nomma unanimement Empereur après Aurélien), prit la parole et s'exprima ainsi : « Les Dieux immortels au» roient tout bien arrangé s'ils avoient » fait que les gens de bien, pour fournir » une plus longue carrière, eussent été » inaccessibles au poignard, et que les » entreprises de ceux qui forment le des» sein funeste de leur ôter la vie, eussent » été vaines. Nous posséderions encore » notre Prince Aurélien, qui n'eut pas » son pareil pour les services qu'il a ren» dus à l'Etat. Après les revers de Valé» rien, après les malheurs que lui avoit » fait souffrir Gallien, la République a » commencé à respirer sous l'empire de » Claude; mais Aurélien triomphant par» tout, a rendu à l'Empire son premier

» éclat. Il nous a conquis la Gaule, il a » délivré l'Italie et arraché la Vindélicie » au joug des Barbares : sous lui l'Illyrie » a été rétablie; les Thraces sont ren- » trées sous la domination romaine. C'est » lui qui nous a rendu l'Orient qui, ô » honte ! gémissoit sous le joug d'une » femme; c'est lui qui a battu, mis en » fuite, et dissipé les Perses qui triom- » phoient encore de la défaite de Valé- » rien. On a vu les Sarrasins, les Blémies, » les Axomites, les Bactriens, les Sères, » les Hibères, les Albains, les Armé- « niens, les peuples même de l'Inde, le » respecter comme un Dieu. Le Capitole » est rempli des dons que lui ont fait les » nations Barbares. Un seul de nos Tem- » ples tient de ses largesses quinze mille » livres d'or ; tous ceux de la ville bril- » lent et sont ornés de ses présens ; c'est » pourquoi, Pères Conscripts, j'ose me » plaindre des Dieux qui ont permis » qu'un pareil Prince ait été massacré : » peut-être aussi ont-ils souhaité qu'il » fût avec eux. Je lui décerne donc les » honneurs divins, ce que vous approu-

» verez sans doute tous. Quant au choix » d'un Empereur, je le renvoie à l'ar» mée. Car dans ces sortes de résolutions, » à moins que l'on n'exécute ce qu'on dit, » le danger menace celui qu'on élit, et » la haine ceux qui élisent ». On approuva l'avis de Tacite. Cependant, comme on se renvoya des deux côtés à diverses reprises l'affaire, Tacite, et nous en parlerons dans sa Vie, fut fait Empereur par un décret du Sénat.

Aurélien ne laissa qu'une fille dont les descendans sont encore à Rome; car Aurélien, Proconsul de Cilicie, Sénateur très-excellent, d'une conduite respectable, et qui vit à présent en Sicile, est son petit-fils. Mais quelle peut être la raison qu'il y ait eu si peu de bons Princes, tandis qu'il y a eu tant de Césars ? Les registres publics indiquent quelle suite d'Empereurs il y a eu depuis Auguste jusqu'à Dioclétien et Maximin. Mais entre ceux-là les bons Princes n'ont été qu'Auguste, Flavius Vespasien, Titus, Coccéïus Nerva, le Divin Trajan, le Divin Adrien, Antonin le Pieux,

Marc-Antonin, Sévère l'Africain, Alexandre fils de Mammée, le Divin Claude et le Divin Aurélien. Car Valérien, quoiqu'excellent Empereur, a été malheureux en tout. Voyez, je vous prie, combien est petit le nombre de bons Princes; ce qui justifie le mot d'un certain mime, bouffon de Claude, qui disoit qu'on pouvoit peindre sur un anneau tous les bons Princes. D'un autre côté, quelle suite de mauvais Empereurs ! car, sans parler des Vitellius, des Caligula, des Néron, qui peut supporter les Maximins, les Philippes, et cette tourbe de sujets vils et méprisables ? Je dois cependant excepter les Décius dont la vie et les mœurs étoient dignes des anciens temps. On demande ce qui fait les mauvais Princes. D'abord, mon cher ami, la licence, puis l'abondance; joignez-y des amis corrompus, des Ministres détestables, des eunuques avares, des courtisans légers ou vicieux, et, ce qu'on ne sauroit nier, l'ignorance des affaires d'état. J'ai ouï raconter à mon père que l'Empereur Dioclétien disoit, n'étant encore

que simple particulier, *que rien n'étoit plus difficile que de bien gouverner.* Quatre ou cinq personnes tiennent conseil pour tromper le Prince, et conviennent des moyens de s'y prendre. Le Prince renfermé chez lui ne connoît pas par lui-même la vérité; il ne peut savoir que ce qu'on lui dit: il nomme Magistrats des gens qu'il faudroit écarter, écarte ceux que la République devroit acquérir. En un mot, comme le disoit Dioclétien : *le meilleur, le plus prudent, le plus excellent Prince est vendu;* je rapporte les expressions même de Dioclétien, pour vous faire voir que rien n'est plus difficile à trouver qu'un bon Chef.

Plusieurs personnes ne placent Aurélien ni parmi les bons, ni parmi les mauvais, parce qu'il manquoit de la première qualité que doit avoir un Empereur, la clémence. Verconnius Hérennianus, Préfet du Prétoire de Dioclétien, racontoit plus d'une fois, au rapport d'Asclepiodote, que Dioclétien disoit souvent, en blâmant la rudesse de Maximin,

qu'Aurélien étoit plus fait pour être Général qu'Empereur ; car sa trop grande cruauté lui déplaisoit. On s'étonnera peut-être (mais que la postérité en juge) de ce que Dioclétien avoit appris, et qu'on dit qu'Asclepiodote communiqua à Celsinus, Conseiller de ce Prince: c'est qu'Aurélien, consultant un jour des Druides gaulois pour savoir si l'Empire resteroit à ses descendans, ils lui répondirent qu'aucun nom ne conserveroit plus d'éclat dans la République, que celui des descendans de Claude. Déjà Constance est du même sang; et je crois que sa postérité s'élèvera à la gloire prédite par ces Druides. J'ai placé cette anecdote dans la Vie d'Aurélien, parce que ce fut ce Prince qui reçut cette réponse.

Aurélien exigea que l'Egypte envoyât constamment à Rome en tribut, du verre, du papier, du lin, du chanvre, et d'autres denrées utiles. Il résolut de faire des Thermes pour l'hiver dans la région qui est au-delà du Tibre, parce que l'eau froide y manque. Il commença à éta-

blir à Ostie, près de la mer, un marché qui porta son nom : on y a fait depuis un Prétoire public. Il fit du bien à ses amis honorablement, mais avec modération, voulant qu'ils fussent d'un côté à l'abri de la misère, et que de l'autre des richesses trop considérables ne les exposassent pas à l'envie. Il n'eut jamais dans sa garde-robe d'habillement tout de soie, et ne permit à personne d'en porter. Sa femme l'ayant prié de lui permettre de faire usage d'un seul manteau de soie teinte en pourpre, il répondit : *A Dieu ne plaise qu'on achète du fil au poids de l'or;* car la livre de soie équivaloit alors à une livre d'or. Il avoit dessein d'empêcher qu'on employât l'or, pour orner les chambres, les tuniques, ou les fourrures, et qu'on le mêlât avec l'argent. Il disoit qu'il y a plus d'or dans le monde que d'argent; mais que l'or périssoit par l'usage où l'on étoit de le mettre en feuille, de le passer par la filière et de le fondre, au lieu que l'argent restoit toujours argent. Il permit qu'on usât, si on le vouloit, de coupes

et de vases d'or. Il permit encore que des particuliers eussent des voitures argentées, tandis que jusques-là elles n'avoient été couvertes que d'airain et d'ivoire. Il accorda aux femmes de condition la liberté de porter dés tuniques et d'autres vêtemens de pourpre; auparavant (1), elles étoient de diverses couleurs, et la plupart du temps d'un rouge foncé. Il permit aussi le premier que les simples soldats eussent les agraffes d'or; ils n'en avoient eu jusques-là que d'argent. Il donna encore aux troupes, qui n'en connoissoient avant cela que de pourpres tout unies, des *paragaudes* (2) les unes d'une, les autres de deux, de

(1) Je suis ici l'explication de Saumaise. Gruterus pense, au contraire, que les étoffes dont ces vêtemens étoient faits, étoient de couleurs changeantes. V. *Grut. Thes. crit. p.* 1036.

(2) Les Critiques ne sont pas d'accord sur cette espèce d'habillement; les uns, et de ce nombre est Montfaucon, prétendent que ce qui distinguoit cet habit, c'étoient les courroies qui y étoient attachées. D'autres veulent qu'on entende par ces courroies, des bandes diversement colorées. V. *Grut. Thest. crit. t.* 6. p. 1018. et *Montfaucon, t.* 3. *p.* 3.

trois, de cinq couleurs, telles que sont aujourd'hui celles du lin. On voit, par une lettre adressée au Préfet des vivres de la ville, qu'il s'applaudissoit d'avoir ajouté au tribut qu'on tiroit d'Egypte, une once aux pains que recevoient les habitans de Rome.

Aurélien Auguste à Flavius Arabien, Prefet des vivres. « De tous les biens, » qu'avec l'aide des Dieux j'ai faits à la » République, il n'en est point de plus » précieux à mes yeux que d'avoir ajouté » une once à toutes les espèces de vivres » qui se consomment à Rome : et pour » perpétuer ce secours j'ai établi de nou- » veaux bateliers en Egypte, sur le Nil, » et à Rome, sur la rivière. J'ai élevé les » rives du Tibre, et j'en ai fait creuser le » lit; j'ai voulu qu'on adressât des vœux » aux Dieux et à l'éternité, et qu'on fît » des sacrifices à l'honneur de Cerès nour- » ricière. C'est à vous maintenant, mon » cher Arabien, à faire que ces arrange- » mens ne soient pas inutiles. Rien n'est » plus doux ni plus gai que le peuple » romain lorsqu'il ne manque de rien ». Aurélien avoit aussi résolu de faire dis-

tribuer gratuitement et à perpétuité au peuple, du vin, comme on lui distribuoit de l'huile, du pain, et de la viande de porc.

Il y a dans l'Etrurie, du côté de la voie Aurélienne jusqu'aux Alpes maritimes, des campagnes immenses, fertiles, et couvertes de bocages. Il vouloit donc accorder à ceux des posseseurs de ces lieux incultes qui y consentiroient, des récompenses (1) pour y établir des familles de prisonniers, et planter sur les montagnes des vignes, dont le vin seroit donné au peuple romain, sans que le Fisc y eût le moindre droit. Il avoit déjà calculé ce qu'il en coûteroit pour les foudres, cuves, vaisseaux, main-d'œuvre : mais plusieurs assurent qu'Aurélien fut détourné de ce projet par son Préfet du Prétoire, qui lui dit : *Que s'il donnoit du vin au peuple, il ne restoit plus qu'à lui donner des poulets et des*

(1) Peut-être avoit-il résolu d'acheter des possesseurs, et de leur payer les terres qu'ils occupoient pour y établir des Colons. L'original est susceptible de ce sens.

oies. Une preuve pourtant qu'Aurélien s'occupa de ce projet, qu'il résolut même de l'exécuter, sinon en tout, du moins en partie, c'est que le Fisc distribue encore du vin, non gratuitement, mais pour un certain prix, sous les portiques du Temple du Soleil. Aurélien donna trois congiaires au peuple, des tuniques blanches à manches qu'il fit venir de diverses provinces, et des tuniques de pur lin d'Afrique et d'Egypte. Il lui donna aussi le premier de petits mouchoirs pour applaudir aux jeux (1).

Il n'aimoit point, lorsqu'il étoit à Rome, à demeurer dans le palais, et il préféroit à ce séjour les jardins de Domitia ou de Salluste. Il orna dans ces derniers le Portique soutenu de mille colonnes; et, quoiqu'il ne se portât pas bien, il s'y exerçoit tous les jours à monter à cheval, jusqu'à se fatiguer. Il faisoit châtier sous ses yeux ses esclaves, ou les Officiers de sa maison qui avoient commis

(1) Je serois tenté de croire qu'il faut lire *ad sudorem*, pour s'essuyer le visage, au lieu de *ad favorem*, car il faisoit chaud dans ces jeux.

quelques fautes; selon les uns, pour se faire respecter, selon d'autres, pour satisfaire son penchant à la cruauté. Il punit de mort une de ses servantes qui avoit commis adultère avec un de ses esclaves. Il livra à la rigueur des lois plusieurs de ses domestiques qui avoient manqué à leur devoir. Il vouloit rétablir le Sénat des femmes, dont celles qui, au jugement des Sénateurs, auroient mérité des sacerdoces, occuperoient les premières places. Il ôta à tous les hommes l'usage des souliers bleus, jaunes, blancs, verts, pour les abandonner aux femmes. Il permit aux Sénateurs d'avoir des coureurs habillés comme l'étoient les siens. Il défendit qu'on eût des concubines de condition libre. Il détermina le nombre des eunuques, dont le prix avoit excessivement augmenté, à proportion des revenus qu'on avoit déclaré devant le Sénat. Jamais il n'eut de vaisseau d'argent qui passât trente livres. Il se nourrissoit le plus souvent de viande rôtie. Il aimoit beaucoup le vin rouge. Jamais il n'appeloit de Médecin lorsqu'il étoit ma-

lade, mais il se guérissoit lui-même, surtout par la diète. Il donna à sa femme et à sa fille, comme s'il eût été simple particulier, un anneau pour cacheter. Il ne changea pas, lorsqu'il fut Empereur, l'habillement de ses esclaves; il fit cependant une exception en faveur de deux anciens domestiques Antistius et Gillon, auxquels il témoigna autant d'égard que s'ils eussent été affranchis : après sa mort le Sénat leur donna la liberté. Il goûtoit rarement les plaisirs de l'amour, mais il s'amusoit singulièrement aux Mimes; il s'amusoit encore infiniment de Phagon (1); c'étoit un si redoutable mangeur, qu'il expédia un jour devant la table de l'Empereur tout un sanglier, cent pains, un mouton et un cochon de lait. Il avala, par un entonnoir, au-delà de ce qu'un tonneau pourroit contenir. Si vous en exceptez quelques séditions domestiques, Aurélien fut heureux. Le peuple romain l'aima, et le Sénat le craignit.

(1) Ce nom paroît un sobriquet plutôt qu'un nom propre, et vraisemblablement il est tiré du grec φάγειν, manger, φάγος, qui mange, qui dévore.

VIE DE L'EMPEREUR

TACITE,

PAR FLAVIUS VOPISCUS.

Les Pontifes, qui étoient autrefois chargés d'écrire l'Histoire, nous rapportent qu'à la mort de Romulus, il y eut dans Rome encore au berceau un interrègne qu'on employa à choisir un bon successeur à un bon Prince. La même chose eut lieu pendant six mois, non par humeur ou par mécontentement, mais par une sorte de débat honnête et décent entre l'armée et le Sénat. Cet interrègne diffère cependant du premier en plusieurs manières; car pendant celui de Romulus on établit des Régens, et toute cette année de cinq en cinq, de quatre en quatre, ou de trois en trois jours fut confiée à des Sénateurs qui dirigeoient les affaires; de sorte que ceux qui avoient assez de santé, étoient Régens chacun à son tour : delà vint aussi que l'interrègne

dura plus d'une année, afin que, vu l'égalité des conditions, chacun à son tour remplît cette dignité. Joignez à cela que sous les Consuls même et les Tribuns militaires qui jouissoient du pouvoir consulaire, s'il arrivoit un interrègne, on nommoit aussi des Régens; et jamais la République n'a été privée de cette prérogative, au point de rester deux ou trois jours sans nommer quelqu'un pour remplacer un Prince mort. On m'objectera, peut-être, qu'anciennement Rome a été pendant quatre années sans Magistrats curules. Mais il y avoit des Tribuns du peuple avec la puissance tribunitienne qui est une portion considérable de l'autorité suprême; cependant il n'est point dit qu'on n'élut pas alors d'Entre-Rois. Les Historiens les plus dignes de foi assurent, au contraire, que les Régens ou Entre-Rois élurent les Consuls, et qu'ensuite ces Consuls assemblèrent les Comices pour nommer les autres Magistrats. Ce qui est donc rare et se rencontre difficilement dans l'Histoire, le Sénat et le peuple romain consentirent que

la République fût sans chef pendant six mois, lesquels on employa à chercher un bon Prince. D'où provenoit cette union entre les soldats ? cette tranquillité de la part des citoyens ? cet ascendant du Sénat ? Aucun tyran ne parut ; la République entière fut sans trouble, sous l'autorité du Sénat, de l'armée, et du peuple; tous se conduisirent bien, non qu'ils craignissent le Prince ou les Tribuns, mais parce qu'ils se respectoient, ce qui est excellent dans la vie.

Indiquons cependant la cause de ces heureux délais, et transmettons à la postérité l'exemple de cette rare retenue, afin d'apprendre à ceux qui règnent, que les Empires ne se ravissent pas, mais qu'il faut les mériter. Aurélien fut donc massacré, comme nous l'avons dit ci-dessus, par la ruse d'un indigne domestique et par l'erreur de quelques soldats auxquels il est aisé d'en imposer, parce qu'ils sont rarement de sang-froid, souvent pris de vin, presque toujours incapables de réfléchir. Lorsqu'on fut revenu à soi et que les troupes eurent fait

sentir aux coupables toute leur indignation, on commença à penser qui l'on pourroit choisir. Mais l'armée, qui étoit accoutumée à nommer à la hâte un Empereur, haïssant tous ses Officiers, écrivit au Sénat la lettre que nous avons déjà rapportée, et lui demanda un Prince tiré de ce corps. Cette assemblée, qui n'ignoroit pas que les sujets qu'elle élisoit, ne plaisoient pas aux troupes, leur renvoya ce choix; ceci se fit à différentes reprises, et six mois se passèrent. Mais il importe de savoir comment Tacite fut créé Empereur. Le 25 de septembre, le vénérable Sénat étant assemblé dans la cour Pompilienne, Vélius Cornificius Gordien, Consul, dit: « Nous vous » proposons, P. C., ce que nous vous » avons déjà proposé plus d'une fois. » L'armée ne sauroit se soutenir sans » Chef; et la nécessité nous oblige à en » nommer un; car le bruit court que les » Germains ont passé le Rhin, qu'ils se » sont emparés de places fortes et de » villes considérables, riches et puissan- » tes. Quoiqu'on ne nous dise rien des

» Perses, observez que les Syriens sont » si inconstans qu'ils aiment mieux être » gouvernés par les femmes, que de vi» vre sous notre empire. Que dirai-je de » l'Afrique, de l'Illyrie, de l'Egypte ? et » croiriez-vous que nos armées, répan» dues en tant de contrées, puissent sub» sister sans un Chef ? Agissez donc en » conséquence, P. C., et nommez un » Prince ; ou l'armée agréera celui que » vous aurez choisi, ou, si elle le rejette, » elle en prendra un autre ». Tacite, qui étoit consulaire, et qui opinoit le premier, alloit ouvrir un avis, on ne sait pas lequel, lorsque tout le Sénat s'écria : » Tacite Auguste, les Dieux vous con» servent ; nous vous élisons, nous vous » créons Empereur ; nous vous confions » le soin de la République et de l'Em» pire. Recevez-le de l'autorité du Sénat : votre rang, vos mœurs, vos talens vous en rendent digne. Le Prince du Sénat est à bon droit fait Auguste : celui qui opine le premier est à bon droit nommé Empereur. Qui mieux qu'un grave personnage tiendra les

» rênes de l'Empire? Qui mieux qu'un » homme éclairé nous gouvernera? Que » les Dieux répandent leurs bénédictions » sur notre choix. Vous avez long-temps » vécu dans une condition privée; vous » saurez comment il faut règner, vous » qui avez vécu sous d'autres Princes. » Vous saurez comment vous devez gou- » verner, vous qui avez jugé des Em- » pereurs précédens ». Tacite répondit: » Je m'étonne, P. C., que vous pensiez » à mettre un vieillard à la place du vail- » lant Aurélien. Je ne suis plus fait pour » lancer des traits, pour manier le jave- » lot, pour agiter le bouclier, pour mon- » ter à cheval et animer les troupes par » mon exemple. Je puis à peine m'acquit- » ter de ma charge de Sénateur, et opi- » ner sur les affaires, comme mon devoir » l'exige: pensez donc à ce que vous fai- » tes en voulant, à l'âge où je suis, me » tirer de mon cabinet et de ma vie tran- » quille, pour m'exposer à l'intempérie » des saisons. Croyez-vous que les soldats » puissent agréer pour Empereur un vieil- » lard? Ne vous exposez pas à donner à la

» République un Chef qui ne sera pas de » son goût (1), et craignez que votre una- » nimité même à me choisir ne me fasse » du tort ». Le Sénat répondit par ces acclamations : « Trajan aussi étoit âgé » lorsqu'il monta snr le trône (dix fois) : » Adrien y parvint vieux (dix fois) ; et » Antonin n'étoit plus jeune lorsqu'il l'ob- » tint (dix fois). N'avez-vous pas lu » *et du Roi des Romains la barbe véné-* » *rable ?* (2) (dix fois) : qui mieux qu'un » vieillard sait règner ? (dix fois). Nous » ne vous créons pas soldat, mais Empe- » reur (vingt fois). Vous ordonnez aux » soldats de combattre (trente fois). Vous » avez de l'expérience et un excellent » frère (dix fois). Sévère a dit que c'é- » toit la tête et non les pieds qui com-

(1) Je lis *velit* au lieu de *velitis*, parce qu'il semble absurde que Tacite dise aux Sénateurs qui l'élisent, *gardez-vous de donner à la République un Prince qui n'est pas de votre goût.* On voit, d'ailleurs, que par la République il entend ici principalement l'armée, et qu'il craint, vû son âge avancé, de n'être pas agréable aux soldats.

(2) V. *Virg. Ænéid. L.* 6. *v.* 808. et *tome* 1 *de cet Ouvrage*, *p.* 5.

» mandoit (trente fois). C'est votre ame » et non votre corps que nous élisons » (vingt fois). Auguste Tacite, les Dieux » vous conservent ». On prit ensuite les avis de tous ; et Métius Falconius Nicomachus, Sénateur consulaire qui venoit après Tacite, parla ainsi : « Toujours, » P. C., cet ordre respectable l'a emporté sur tous les peuples de la terre, » par les lumières et la prudence avec » laquelle il a veillé aux intérêts de la » République. Jamais cependant on n'a » pris, dans cette assemblée, une résolution plus sage et plus conforme aux » circonstances, que celle qu'on vient de » prendre. Nous créons Empereur un » vieillard et un homme qui aura soin » de tout comme un père. Nous n'avons » rien d'inconsidéré, rien de mauvais, » rien de dur à craindre de sa part. » Tout nous promet une suite d'actions » aussi sages, aussi réfléchies que si la » République elle-même en traçoit le » plan. Il sait quel Prince il a toujours » désiré ; et nous trouverons en lui ce » qu'il vouloit qu'on trouvât dans un

Chef. Si vous vous rappelez, P. C., ces monstres de conduite, les Néron, les Héliogabale, les Commode, ou plutôt ces hommes qui ont toujours été (1) insupportables à l'Etat, assurément leurs vices étoient plus encore l'effet de leur âge que de leurs dispositions naturelles. Nous préservent les Dieux d'avoir pour Princes des enfans, et pour pères de la patrie de jeunes gens dont les secrétaires conduisent la main pour signer, et qu'on engage avec des sucreries, des gâteaux ou tels autres appas de l'enfance, à donner des consulats. Est-il » rien d'aussi déraisonnable que d'avoir » un Empereur qui ne sache pas se faire » respecter; qui ignore ce que c'est que » la République, qui craigne son insti- » tuteur; qui obéisse à sa nourrice; qui » soit toujours sous la férule; qui crée » des Consuls, des Généraux, des Juges » dont il ne connoît ni les mœurs, ni le » mérite, ni l'âge, ni les familles, ni les

(1) L'original dit les *Incommodes*, par allusion au nom de l'Empereur *Commode*; ce jeu de mot ne m'a pas paru devoir être conservé.

» actions ? Mais à quoi bon vous arrê-
» ter, P. C.? Réjouissons-nous plutôt
» d'avoir un vieillard pour Prince, et ne
» rappelons pas des temps qui furent
» des temps de larmes et de supplices
» pour ceux qui les virent. Je rends
» donc graces aux Dieux immortels, et
» pour moi et pour la République ; et je
» m'adresse à vous, Tacite Auguste,
» vous priant, vous conjurant sans dé-
» tour, au nom des droits sacrés de no-
» tre commune patrie, lorsque les des-
» tins termineront vos jours, de ne point
» nommer vos jeunes enfans héritiers de
» l'Empire, et de ne pas disposer de la
» République, des Pères conscripts, du
» peuple romain, comme vous dispo-
» serez de vos terres, de vos colons,
» de vos esclaves. Imitez les Nerva, les
» Trajan, les Adrien. C'est le comble de
» la gloire pour un Prince mourant que
» de faire voir qu'il aime la République
» plus que sa propre famille ». Ce discours émut fortement Tacite, et frappa tout l'ordre des Sénateurs; on s'écria aussitôt : *Tous! tous!* Delà on se rendit

u Champ-de-Mars; Tacite monta sur e Tribunal des Comices; et le Préet de la ville Ælius Cesétianus parla insi : « Fidèles soldats, respectables Romains, vous avez un Empereur que le Sénat a choisi du consentement de toutes les armées. C'est l'Auguste Tacite; il a servi jusqu'ici la République par ses conseils; il la servira maintenant par ses ordres et par ses décrets ». Le peuple s'écria : « Très-heureux Tacite Auguste, veuillent les Dieux vous conserver », et ce qu'il est d'usage d'ajouter. l ne faut pas négliger de dire que plusieurs Historiens ont écrit, que Tacite étoit absent et se tenoit dans la Campanie orsqu'il fut fait Empereur; je ne saurois nier que cela ne soit vrai. Car, dès que e bruit se répandit qu'il seroit fait Empereur, il se retira et passa deux mois à Baïes. Mais ramené de là, il assista à ce décret du Sénat en vrai particulier, et comme étant bien résolu de refuser l'Empire. Pour qu'on ne s'imagine pas cependant que j'ai légèrement ajouté foi à quelque Ecrivain grec ou latin, je dirai

qu'il y a, dans la sixième armoire de la bibliothèque Ulpienne, un livre d'ivoire qui renferme ce décret du Sénat signé de la main même de Tacite. Car pendant long-temps les décrets relatifs aux Empereurs s'écrivoient dans des livres d'ivoire. Tacite partit après pour l'armée. Lorsqu'il y fut arrivé, il monta sur le Tribunal, et Mésius Gallicanus, Préfet du Prétoire, prit la parole : « Très-chers » camarades, le Sénat vous a donné le » Prince que vous demandiez. Ce respec» table corps a obéi aux ordres et aux » volontés de l'armée. La présence de » l'Empereur ne me permet pas d'en » dire davantage. Ecoutez donc conve» nablement celui qui désormais doit » nous défendre ». Tacite Auguste s'exprima ensuite ainsi : « Trajan est monté » vieux sur le trône; mais il n'y a été » placé que par un seul homme; je m'y » trouve appelé par vous, mes chers » compagnons d'armes, qui savez choi» sir vos Princes, et par le vénérable Sé» nat. Je ne négligerai rien pour vous » être utile; si ce n'est pas par des faits

d'armes, ce sera du moins par des conseils dignes d'un Empereur et de vous ». promit ensuite, selon l'usage, la paye : le donatif. Son premier discours au ;nat fut tel: « Puissai-je gouverner, P. C., de manière qu'il paroisse que vous m'avez choisi, comme j'ai résolu de ne rien faire que d'après vos conseils et votre autorité. C'est donc à vous à ordonner et à établir ce que vous jugerez digne de vous, du peuple romain et d'une armée pleine de modération ». décerna, dans le même discours, une :atue d'or à Aurélien dans le Capitole, ne d'argent dans le Sénat, une dans le 'emple du Soleil, et une dans la place u divin Trajan. Celle d'or ne fut pas osée, mais celles d'argent le furent. Il éfendit en même-temps, sous peine de ıort et de confiscation, de mêler, soit our l'usage public, soit pour le particulier, du cuivre avec de l'argent, de e dernier avec de l'or, ou du plomb vec du cuivre : il défendit encore de rendre le témoignage des esclaves contre leurs maîtres, même dans des cas de

lèze-Majesté ; il ordonna à tout le monde d'avoir le portrait d'Aurélien. Il voulut qu'on bâtit un Temple où l'on placeroit les statues des bons Princes ; et qu'aux jours de leur naissance, au premier de janvier, et à la fête des Vœux et à celle de Palés on y portât des offrandes. Il demanda, dans le même discours, le Consulat pour son frère Florien; mais il ne l'obtint pas, parce que le Sénat avoit déjà clos le temps des élections. On dit qu'il se réjouit beaucoup de la liberté avec laquelle cette assemblée lui refusa sa demande, et qu'il dit : *Ce corps connoît bien le Prince qu'il a créé.* Il vendit à l'enchère ses biens dont le revenu alloit à seize cents millions de sesterces (1). Il consacra à la paye des troupes l'argent qu'il avoit recueilli de ses

(1) M. Crévier, dans son Histoire des Empereurs, *t.* 11. *p.* 120, fixe cette somme à trente-cinq millions d'écus, et ne paroît pas ajouter beaucoup de foi au témoignage de Vopiscus. On a de la peine en effet à se persuader, malgré tout ce que disent les anciens, que des particuliers aient possédé d'aussi immenses richesses. Il est d'ailleurs bien difficile de

ropres fonds. Il ne changea rien aux
oges et aux tuniques qu'il avoit por-
ées comme simple particulier. Il bannit
s lieux infâmes de la ville, ce qui cepen-
ant ne se soutint pas long-temps. Il vou-
ıt qu'on fermât les bains avant la nuit,
our prévenir les séditions. Il fit placer,
ans chaque bibliothèque, un exemplaire
e Corneille Tacite qui a écrit l'Histoire
es Empereurs, et qu'il disoit être son pa-
ent; et de peur que cet ouvrage ne pé-
t par la négligence des lecteurs, il en
t faire chaque année dix copies, qu'on
éposoit dans les bibliothèques et les ca-
inets les plus curieux. Il défendit aux
ommes de porter des robes toutes de
oie. Il fit abattre sa maison et cons-
uisit sur la même place, à ses frais, des
hermes publics : il fit présent aux habi-
ıns d'Ostie de cent colonnes de marbre
e Numidie de vingt-trois pieds : il
estina le revenu des possessions qu'il
voit en Mauritanie, à l'entretien du

éterminer le prix des espèces de ces temps-là com-
ırativement à la valeur des monnaies qui ont cours
ıjourd'hui parmi nous.

Capitole. Il consacra la vaisselle d'argent qu'il possédoit comme particulier, aux repas sacrés des Temples. Il affranchit tous les esclaves des deux sexes qu'il avoit eu en ville; mais seulement cent, pour ne pas paroître violer la loi Caninia. Il étoit si sobre que jamais il ne but, dans toute la journée, un septier de vin; souvent il se borna à un demi. Il se contentoit, à un repas, d'un chapon avec une tête de cochon et des œufs. De tous les légumes qu'on lui servoit en abondance, il aimoit à la passion les laitues, et disoit qu'il achetoit le sommeil par cette profusion. Il préféroit les mets qui étoient amers. Rarement il se baignoit; il fut robuste dans sa vieillesse: il affectionnoit extrêmement les divers ouvrages en verrerie. Il mangeoit toujours le pain sec, sur lequel il mettoit du sel ou telle autre chose qui en relevoit le goût.

Il entendoit très-bien divers arts; il recherchoit les beaux marbres, vivoit en Sénateur; et avoit du goût pour la chasse. Sa table n'étoit servie que de

e que fournit la campagne. On n'y oyoit de faisans qu'au jour de sa naissane ou de celle de quelqu'un de sa famille, t aux plus grandes fêtes. On rappor- ɔit toujours chez lui ses victimes qu'il ıisoit manger à ses gens. Il ne permit as à sa femme de porter des pierreries. . défendit les vêtemens ornés de nœuds 'or : on dit même que ce fut lui qui onseilla à Aurélien d'ôter l'or des habilımens, des chambres et des fourrures. 'n raconte de ce Prince beaucoup d'au- :es choses, qu'il seroit trop long de met- 'e ici. Si l'on en est curieux, on peut re Suétone Optatien qui a écrit sa Vie n détail. Tacite, malgré son âge, li- ɔit avec une facilité étonnante les plus etits caractères. Il ne passoit jamais de uit, si ce n'est celle du lendemain des alendes, sans lire ou écrire quelque hose. N'oublions pas de dire et de réćter que la joie du Sénat fut si grande n voyant que le droit d'élire un Prince voit été rendu à son corps, qu'il la té- ıoigna publiquement par des actions de races, et que chaque Sénateur promit

une hécatombe, et fit part de cette nouvelle non seulement à ses parens et à ses amis, mais encore à des étrangers. On écrivit dans les provinces, afin que tous les alliés et tous les peuples sçussent que la République avoit été remise sur son ancien pied; que le Sénat élisoit les Empereurs; qu'il étoit lui-même Souverain; que c'étoit lui qui donnoit des lois; que c'étoit à lui que les Rois des nations barbares devoient s'adresser; et que la paix et la guerre dépendoient de lui. Pour que rien ne manque à l'Histoire que j'écris, j'ai recueilli à la fin de cet Ouvrage des lettres qu'on lira, à ce que j'espère, avec avidité et sans ennui.

Le premier soin de Tacite, quoiqu'on eût déjà vengé Aurélien, fut de faire périr tous ceux qui avoient trempé dans ce meurtre, tant les bons que les mauvais sujets. Plusieurs Barbares étant venus de la Méotide, Tacite, par sa prudence et par ses troupes, les força à rebrousser chemin. Ces peuples s'étoient rassemblés, sous le prétexte qu'invités par Aurélien ils venoient prendre part à

la guerre contre les Perses, et nous secourir, si la nécessité l'exigeoit.

Cicéron dit, en parlant de lui-même, qu'il y a bien de la gloire à raconter comment il avoit été fait Consul (1) : on peut dire aussi que ce qui fait honneur à Tacite, c'est d'avoir été nommé Empereur avec tant d'éclat. Cependant le peu de temps qu'il a gardé l'Empire, ne lui a pas permis de faire quelque chose de grand. Les uns disent qu'au bout de six mois il périt par les embûches des soldats; d'autres qu'il mourut de maladie. Il est certain qu'il succomba se voyant opprimé par des factions. Il voulut qu'on appelât le mois de septembre *Tacite*, parce qu'il naquit et fut fait Empereur dans ce mois. Florien, son frère lui succéda. Disons-en un mot.

(1) Voici le passage : « Mais je passe sous silence » la manière dont nous avons été faits Consuls. Je » veux que la fortune domine au Champ-de-Mars. Il » nous est bien plus glorieux de dire comment nous » nous sommes comportés, que de dire comment nous » l'avons obtenu l'un et l'autre. » *Harangue contre Pison.*

VIE DE L'EMPEREUR

FLORIEN,

PAR FLAVIUS VOPISCUS.

A la mort de son frère Tacite, Florien, de son propre mouvement et sans l'autorité du Sénat, s'empara de l'Empire, comme si c'eût été un bien héréditaire : il savoit pourtant qu'on avoit conjuré Tacite de laisser la République, lorsqu'il mourroit, non à ses enfans, mais à un Prince capable de bien gouverner. A peine Florien régna-t-il deux mois ; car il fut massacré à Tarse par des soldats qui avoient appris que Probus, que toute l'armée avoit choisi, régnoit. Probus avoit de si grandes qualités pour la guerre, que le Sénat le désira, les troupes l'élurent, et le peuple romain le demanda à grands cris. Florien imita assez la conduite de son frère ; mais non pas en tout. Car Tacite, qui étoit éco-

nome, blâmoit en lui la profusion; et son avidité pour le trône acheva de prouver que ses mœurs étoient différentes.

Il y eut donc deux Princes de la même maison, dont l'un règna six mois, et l'autre à peine deux, comme si tous deux n'eussent été que des espèces de Régents entre Aurélien et Probus. Leurs statues de marbre, hautes de trente pieds, furent placées à Interrame, parce qu'on y dressa des cénotaphes sur un fond qui leur appartenoit; mais la fôudre les a renversées et tellement brisées qu'on en voit les marbres épars. Dans le même temps les Aruspices répondirent qu'il sortiroit de la famille de ces Princes, soit d'une femme, soit d'un homme, un Empereur romain qui donneroit des Magistrats aux Perses et aux Parthes; qui mettroit les Francs et les Allemands sous le joug des Romains; qui ne laisseroit aucun Barbare dans toute l'Afrique; qui établiroit un Gouverneur dans la Taprobane; qui enverroit un Proconsul dans une île romaine; qui se rendroit maître de la Sarmatie; qui soumettroit à son

*

empire toute la terre ; qui ensuite remettroit au Sénat l'Empire, vivroit jusqu'à cent vingt ans comme on vivoit sous les anciennes lois, et mourroit enfin sans héritier : que tout cela arriveroit dans mille ans, à compter du jour où les statues avoient été frappées de la foudre. Il n'y avoit pas grande finesse à ces Aruspices, à prédire dans mille ans un tel Prince, puisqu'il étoit difficile qu'on conservât si long-temps la mémoire de cette prédiction ; au lieu que s'ils n'avoient fixé que le terme de cent ans, il auroit été aisé de découvrir leurs mensonges. Je ne rapporte ceci que pour faire voir que je n'ai pas négligé de lire tout ce qui tient à cette Histoire.

A peine Tacite donna-t-il, dans six mois, un congiaire au peuple. Son portrait se trouve dans la maison des Quintilius : on l'y voit sous cinq décorations, en toge, en casaque guerrière, revêtu d'armes, en longue robe et en habit de chasseur. Quelqu'un fit cette épigramme : *Je ne reconnois pas ce vieillard, ni à ses armes, ni à sa casaque guerrière ; mais*

je le reconnois à sa toge. Florien et Tacite eurent beaucoup d'enfans, dont la postérité attend, je crois, les mille ans. Ils ont essuyé plusieurs satyres dans lesquels l'on se joue des Aruspices qui promettoient l'Empire. Voilà ce qui, dans la Vie de Florien et de Tacite, m'a paru digne d'être conservé. Nous avons à parler à présent de Probus. Ce fut un homme recommandable pendant la paix et pendant la guerre; préférable à Aurélien, à Trajan, à Adrien, à Antonin, à Alexandre, à Claude, parce que les grandes qualités qui partageoient ces Princes entre eux, étoient toutes réunies en Probus, qui, élu Empereur après la mort de Tacite par les suffrages de tous les gens de bien, gouverna l'Empire dans une paix profonde, après avoir détruit les Barbares et plusieurs tyrans qui parurent de son temps. On a dit de lui qu'il auroit mérité le nom de Probus (1) quand il ne l'auroit pas porté. Plusieurs assurent qu'il fut promis par les oracles de

(1) *Probus* en latin signifie bon, honnête, d'où s'est fait le mot de probité.

la Sybille, et que, s'il eût vécu plus long-temps, il n'y auroit plus de Barbares dans le monde. Ce que j'insère ici dans la Vie d'autres Princes au sujet de Probus, je ne le fais que pour qu'il ne soit pas dit, si les Destins terminoient mes jours, que je suis mort sans avoir payé une sorte de tribut à la mémoire de ce grand homme : quoi qu'il arrive à présent, j'aurai satisfait à mon zèle et à mon inclination.

Tels furent les présages que Tacite eut de son règne. Un fanatique, qui étoit dans le Temple de Sylvain, cria sept fois en faisant des contorsions : *La pourpre de Tacite ! la pourpre de Tacite !* ce qu'on regarda dans la suite comme un augure. Du vin, avec lequel Tacite devoit faire des libations dans le Temple d'Hercule de Fondi, prit tout-à-coup une couleur pourpre. Des raisins blancs d'Aminée commencèrent à devenir pourpres l'année où il obtint l'Empire. Il eut pour prognostic de sa mort que le sépulcre de son père s'ouvrit et que les portes se rompirent : l'ombre de sa mère se montra

pendant le jour et à lui et à son frère Florien comme si elle étoit vivante; car on les disoit nés de pères différens. Tous les Dieux qui étoient dans son Oratoire, tombèrent, soit par cas fortuit, soit par un tremblement de terre. L'image d'Apollon, à laquelle les deux frères rendoient un culte, et qui étoit au haut de la maison, se trouva placée sur un petit lit, sans que personne l'y eût mise. Voilà ce que rapportent plusieurs Ecrivains: mais revenons à Probus et à ses grandes actions; cependant, comme je l'ai promis, je terminerai cet Ouvrage en recueillant ici quelques lettres qui donneront une idée de la joie que témoigna le Sénat en créant Tacite Empereur.

Le vénérable Sénat, à la Cour de Carthage, salut. « Nous avons recouvré le » droit, et puisse-t-il être utile, avanta- » geux, honorable, salutaire à la Ré- » publique et à tout l'Empire, de nous » nommer un Chef, de choisir des Prin- » ces, de créer des Augustes. Rapportez- » nous donc les grandes affaires. Tout » appel qui viendra des Proconsuls et

» des Magistrats ordinaires, se fera devant le Préfet de la ville, en quoi nous » croyons rendre à votre dignité son ancien lustre, puisque nous tenons le » premier rang, et qu'en recouvrant notre autorité, nous conservons aux autres leurs droits ». Dans une autre lettre.

Le vénérable Sénat, à la Cour de Trèves. « Nous croyons que vous vous » réjouirez de vous sentir aussi libres » que vous l'ayez jamais été. Le droit de » créer un Empereur est revenu au Sénat. On a en même-temps décrété que » l'appel de toutes les causes ressortira » à la Préfecture de la ville ». On écrivit dans le même goût à Antioche, à Aquilée, à Milan, à Alexandrie, à Thessalonique, à Corinthe, à Athènes. Voici quelques lettres particulières.

Antronius Thibérien, à son père Antronius Justus. « C'est à présent, mon cher » père, qu'il vous auroit fallu assister au » Sénat et donner votre avis, puisque » l'autorité de ce corps respectable s'est » accrue au point qu'il rentre dans ses

» anciens droits, et que nous donnons » des Princes, faisons des Empereurs, » nommons des Augustes. Tâchez donc » de vous rétablir pour vous trouver dans » l'ancien Sénat. Nous avons repris l'au- » torité proconsulaire; et les appels de » de tous les Tribunaux et de tous les » corps, se font au Préfet de la ville ». Voici encore une autre lettre.

Claudius Capellien, à Cerejus Metianus, son oncle, salut. « Nous avons, mon » cher oncle, obtenu ce que nous dési- » rions depuis si long-temps : le Sénat a » repris son ancien lustre. Nous faisons » des Princes et disposons des emplois : » graces en soient rendues à l'armée ro- » maine, oui, vraiment romaine; elle » nous a remis en possession de l'auto- » rité que nous avons toujours eue autre- » fois. Quittez votre retraite de Bayes et » de Pouzzole; rentrez en ville; rentrez » dans le Sénat : Rome fleurit; toute la » République fleurit : nous donnons des » Empereurs, nous faisons des Princes; » nous pouvons interdire à présent que » nous commençons d'agir. Vous m'en-

» tendez ». Il seroit trop long de mettre ici toutes les lettres qui me sont tombées entre les mains, et que j'ai lues. Je dirai seulement que la joie de tous les Sénateurs étoit si grande qu'ils immolèrent des victimes blanches dans leurs maisons; découvrirent souvent les images des Dieux; se placèrent sur leurs siéges en habits blancs; se rendirent plutôt que de coutume à des festins somptueux; et crurent enfin revivre sous l'ancienne République.

VIE DE L'EMPEREUR

PROBUS,

PAR FLAVIUS VOPISCUS.

RIEN n'est plus vrai que ce qu'ont dit les Historiens Crispe Salluste, M. Caton et Gellius ; c'est que les vertus des grands hommes n'ont d'éclat qu'autant que les Ecrivains qui ont transmis leurs actions à la postérité, ont bien voulu leur en donner. Delà vient qu'Alexandre le Grand soupira profondément, et dit, à la vue du tombeau d'Achille : *Heureux jeune homme, dont les actions ont été célébrées par un chantre aussi sublime !* Il entendoit par-là Homère, qui a peint Achille aussi grand que son génie le concevoit. Ne me demandez pas, mon cher Celsus, à quoi cette réflexion tient. La disette d'Ecrivains fait qu'à peine nous connoissons l'Empereur Probus, sous lequel l'Orient, le Couchant, le Septentrion, le Midi, toutes les par-

ties en un mot de la République ont été entièrement pacifiées. Et cependant, à notre honte, on a laissé périr la mémoire des actions de ce grand homme, dont l'Histoire contient des faits bien autrement intéressans que tout ce que nous avons sur les guerres puniques, les entreprises des Gaulois, les troubles de Pont, et les ruses de l'Espagne. Mais je ne permettrai pas qu'il soit dit, que m'étant borné pendant long-temps à Aurélien, dont j'ai écrit la Vie aussi bien que je l'ai pu, et après avoir parlé de Tacite et de Florien, je passe sous silence les actions de Probus; je compte même, si je vis, donner l'Histoire de tous les Princes qui l'ont suivi jusqu'à Maximien et Dioclétien. Je ne promets pas les ornemens de l'éloquence, mais je promets des faits dont je ne veux pas que le souvenir se perde. Je vous dirai, pour ne pas tromper la précieuse confiance que vous avez en moi, que je me suis principalement servi de la bibliothèque Ulpienne, qui à présent est dans les Thermes de Dioclétien, et de celle du palais de

Tibère. J'ai consulté encore les registres du Portique de porphire, et les actes du Sénat et du peuple. Je ne dois pas non plus passer sous silence que j'ai tiré de grandes lumières sur les actions de Probus, des Ephémérides que m'a communiqué Turdulus Gallicanus, vieillard respectable et de grande probité, qui m'honore de son amitié. Qui connoîtroit, je vous prie, ce Pompée illustré par trois triomphes remportés sur les Pirates, sur Sertorius, sur Mithridate, sans parler d'une foule d'autres grandes actions qui lui ont acquis une gloire immortelle, si Cicéron et Tite-Live n'avoient pas parlé de lui? Scipion l'Africain, que dis-je? Tous les Scipions, tant les Lucius que les Nasica, ne seroient-ils pas rentrés dans les ténèbres de l'oubli, si des Historiens, tant habiles que médiocres, n'avoient été leurs panégyristes? Il seroit trop long de présenter ici tout ce qu'on pourroit dire pour confirmer cette vérité. Au reste, je déclare que j'ai écrit les faits; si quelqu'un veut les exposer avec élégance, qu'il prenne un ton plus

élevé. Car je me suis proposé d'imiter, non les Salluste, les Tite-Live, les Tacite, les Trogue Pompée, et tous ces habiles peintres des Princes et des mœurs de leurs temps; mais Marius Maximus, Suétone Tranquillus, Fabius Marcellinus, Gargilius Martial, Jules Capitolin, Ælius Lampridius, qui ne se sont pas tant piqués de bien écrire que d'écrire avec fidélité. Je ne puis pas tout savoir, cependant je fais des recherches, excité par vous qui, malgré l'étendue de vos lumières, souhaitez toujours d'en acquérir de nouvelles. Pour ne pas m'arrêter plus long-temps à rendre compte de mon plan, je vais commencer à parler du plus grand et du plus illustre Prince que notre Histoire connoisse. Probus, originaire de Pannonie, naquit à Sirmium d'une mère de meilleure condition que n'étoit son père : sa fortune étoit médiocre, et sa famille peu distinguée; mais il s'illustra, et comme particulier et comme Empereur, par les plus grandes vertus. Son père, selon quelques Ecrivains, se nommoit Maximus; après avoir rempli, avec honneur, la

charge d'Officier dans l'armée, il devint Tribun et mourut en Egypte, laissant sa femme, son fils et une fille. Plusieurs assurent que Probus étoit parent de notre excellent et vénérable Prince Claude; ce que nous laisserons indécis, parce qu'il n'y a qu'un seul Ecrivain grec qui le rapporte. Je dirai pourtant que je me rappelle d'avoir lu, dans l'Ephéméride, que Probus fut enseveli par sa sœur Claudia. Probus, dans sa jeunesse, se distingua tellement par ses mœurs, que Valérien le fit Tribun quoiqu'il n'eût encore presque point de barbe. Il existe une lettre de Valérien à Gallien, dans laquelle il loue le jeune Probus, et le donne à tous comme un modèle : d'où il paroît que personne n'atteint, dans un âge mûr, le comble des vertus, si dans sa jeunesse, il n'en a eu le germe et n'a donné de belles espérances. Voici la lettre de Valérien.

Valérien Auguste, à son fils Gallien Auguste. « En conséquence du jugement » que j'ai toujours porté du jeune Pro-» bus, et d'après le témoignage de gens

» de bien qui disent qu'il est digne de » son nom, je lui ai donné le tribunat » avec six cohortes de Sarrasins ; je lui ai » encore confié les auxiliaires Gaulois » avec ce corps de Perses que le Syrien » Artabasse nous a cédé. Je vous prie, » mon cher fils, d'avoir pour ce jeune » homme, que je voudrois que tous ceux » qui sont de son âge prissent pour mo- » dèle, l'estime qu'il mérite par ses » vertus et par ses grandes qualités ».
Autre lettre au Préfet du Prétoire.

Valérien à Mulvius Gallicanus, Préfet du Prétoire. « Vous vous étonnez, » peut-être, de ce que j'ai fait un si jeune » Tribun, contre la constitution d'A- » drien ; mais votre surprise cesseroit si » vous connoissiez Probus qui est vrai- » ment tel. Je ne trouve jamais d'autre » nom, quand je pense à lui, et, s'il ne » le portoit pas, on le lui donneroit » comme un surnom. Sa fortune est mé- » diocre, et mon intention étant qu'il » puisse soutenir sa dignité, vous lui ac- » corderez deux tuniques rouges, deux » manteaux gaulois avec leurs agraffes,

» deux chemises bordées, un bassin d'ar-
» gent poli en-dedans de dix livres, cent
» Antoniens d'or, mille Auréliens d'ar-
» gent, dix mille Philippes de cuivre.
» Pour son honoraire quotidien, de la
» viande de bœuf, huit livres; de cochon,
» six; de chevreau, dix; de deux en deux
» jours une poule et un septier d'huile;
» six septiers de vin vieux par jour, avec
» autant de viande salée, de sel, d'huile,
» de bois qu'il en faut. Il sera, d'ailleurs,
» logé de la même manière que les Tri-
» buns des légions ». Tel étoit le contenu de ces lettres. Par tout ce que j'ai pu recueillir des Ephémérides, ayant, pendant la guerre contre les Sarmates, passé le Danube comme Tribun, et fait plusieurs belles actions, il fut gratifié, en présence de l'armée, de quatre lances sans fer, de deux couronnes vallaires, d'une couronne civique, de quatre étendarts tout simples, de deux brasselets d'or, d'un collier de même métal, d'une coupe de cinq livres pour les sacrifices. Dans le même-temps, Probus arracha des mains des Quades, Valérius Flaccus,

jeune homme de bonne famille et allié de Valérien ; ce qui engagea ce Prince à récompenser Probus de la couronne civique ; l'Empereur s'exprima ainsi dans sa harangue : *Recevez, Probus, les recompenses que vous donne la République ; recevez la couronne civique pour mon parent que vous avez sauvé.* Il lui donna aussi le commandement de la troisième légion, en ajoutant cet éloge : « Vos » belles actions font, mon cher Probus, » qu'il semble que je vous confie trop » tard de grands corps, quoique dans le » vrai je vous les confie de bien bonne » heure. Commandez donc la troisième » légion heureuse, que je n'ai donnée jus- » qu'ici qu'à des gens avancés en âge. Je » ne l'ai obtenue que lorsque celui qui » m'en gratifia, vit avec plaisir que j'é- » tois déjà vieux. Mais je ne considère » point en vous les années, puisque vous » vous distinguez, et par vos talens mi- » litaires et par vos mœurs. Je vous fais » donner trois vêtemens, une double paie » et un enseigne ». Je ne finirois point si » je détaillois ici tout ce que l'excellent

Probus fit en qualité de particulier, sous Valérien, sous Gallien, sous Aurélien, sous Claude; combien de fois il escalada des murs, força des remparts, tua de près l'ennemi, mérita les récompenses de ses Maîtres, et rendit à la République son ancien éclat. Une lettre de Gallien à ses Tribuns en fait foi.

Gallien Auguste à ses Tribuns d'Illyrie. « Quoique mon père gémisse dans » l'esclavage des Perses, je le retrouve, » pour ainsi dire, dans Aurélius Probus » dont l'activité me tranquillise. S'il eût » été présent, jamais le tyran, dont le » nom ne mérite pas d'être prononcé, » n'eût usurpé l'Empire. C'est pourquoi » je souhaite que vous obéissiez à un » homme que mon père et le Sénat ont » approuvé ». Sans doute le témoignage d'un Prince aussi efféminé que Gallien ne paroîtra pas d'un grand poids; ce qui est cependant incontestable, c'est que les hommes les plus débauchés n'accordent jamais leur confiance qu'à des gens doués de qualités qu'ils jugent pouvoir leur être utiles. Mais qu'on ne fasse au-

cun cas, si l'on veut, de la lettre de Gallien. Que pensera-t-on du témoignage d'Aurélien, qui donna à commander à Probus les Décimans, c'est-à-dire, l'élite de ses troupes avec lesquelles il avoit fait des choses étonnantes ?

Aurelien à Probus, salut. « Pour vous » prouver combien je vous estime, je » vous donne les Décimans que Claude » m'a autrefois confiés. Une sorte de pré» rogative attachée à ce corps, comme » un augure favorable, c'est qu'il n'a » jamais pour Chef que des hommes des» tinés à régner un jour ». D'où il paroît qu'Aurélien avoit résolu, si la mort ne le prévenoit pas, d'élever Probus au trône. Je ne saurois, sans me rendre diffus, rapporter tout ce que Claude et Tacite ont dit de favorable sur le compte de Probus; ce dernier entre autres dit, à ce qu'on prétend, en plein Sénat, lorsqu'on lui offrit l'Empire, que c'étoit Probus qu'il falloit élire. Je ne connois point cet acte. Mais voici la première lettre que Tacite adressa comme Empereur à Probus.

Tacite Auguste, à Probus. « Le Sénat » vient de me nommer Empereur, avec » la prudente approbation de l'armée. » Sachez pourtant que vous porterez la » plus grande partie de ce fardeau, la » République et le Sénat connoissant, » comme ils le font, tout ce que vous va- » lez. Venez donc à notre secours; re- » gardez, ainsi que vous l'avez fait jus- » qu'à présent, la République comme » votre famille. Nous vous donnons le » gouvernement de tout l'Orient; nous » quintuplons votre salaire, doublons » vos ornemens militaires, et vous nom- » mons au Consulat avec nous pour l'an- » née prochaine. La robe palmée du Ca- » pitole sera la récompense de vos ver- » tus ». Quelques personnes disent qu'on regarde, comme un présage de l'Empire pour Probus, l'expression de Tacite, *la robe palmée du Capitole vous attend.* Mais c'étoit ainsi qu'on s'exprimoit en écrivant à tous les Consuls. L'amour des soldats envers Probus étoit extrême; car il ne permit jamais qu'on les vexât (1),

(1) Je suis ici le sentiment de Casaubon qui croit

et souvent il adoucit, à leur égard, l'humeur trop rude d'Aurélien. Il faisoit la revue de chaque manipule, examinoit les vêtemens et les chaussures; et lorsqu'il partageoit le butin, il le faisoit de manière qu'il ne gardoit pour lui que les traits et les armes. Un jour, entre autres, on trouva parmi le butin fait sur les Alains, ou sur quelqu'autre nation, car cela est incertain, un petit cheval, de peu d'apparence, mais que les prisonniers assuroient être si bon coureur, qu'il faisoit cent mille par jour, et pouvoit continuer ainsi pendant huit à dix jours: chacun crut que Probus le prendroit pour lui, au contraire: *voilà*, dit-il, *un animal qui convient mieux à un soldat qui fuit, qu'à un homme de courage*. Puis

---

qu'il faut lire *peccare in militem*, ou *vexare militem*. Il est en effet plus naturel de supposer que les soldats préfèrent un chef qui ne permet pas qu'on les maltraite, à un Général fort sévère; ce qu'ajoute Vopiscus, *qu'il adoucit souvent le caractère rigide d'Aurélien*, vient à l'appui de cette idée, et tout ce que dit Saumaise pour invalider cette explication, prouve tout au plus, que Probus eut le talent rare et presque unique de se faire craindre et aimer en même temps.

il ordonna aux soldats de jeter leurs noms dans l'urne pour le tirer au sort. Comme il y avoit dans l'armée quatre soldats qui portoient le nom de Probus, le hasard fit que ce nom sortit le premier, quoique celui du Général n'y eût pas été mis : les quatre soldats se disputèrent, s'attribuant chacun le cheval ; on tira de nouveau, et cela jusqu'à quatre fois, et toujours le nom de Probus sortit. Toute l'armée alors, du consentement même des quatre intéressés, offrit le cheval à Probus.

Il combattit vaillamment en Afrique contre les Marmarides et les vainquit : de la Lybie il se rendit à Carthage qu'il délivra des troubles qui l'agitoient. Il soutint, en Afrique, un combat singulier avec un certain Aradion, et le terrassa : comme il avoit trouvé dans cet homme un adversaire plein de courage et de bravoure, il l'honora d'un magnifique tombeau de deux cents pieds, élevé par ses soldats qu'il ne laissoit jamais oisifs. Il existe, dans plusieurs villes de l'Egypte, des ouvrages qu'il fit construire

par les troupes. On dut à lui seul les facilités avec lesquelles le transport du bled se fit sur le Nil. Il fit construire, par les soldats, des ponts, des Temples, des portiques, des Basiliques; il aggrandit les embouchures des rivières, dessécha plusieurs marais, au point qu'on put ensuite les labourer et les ensemencer. Les Palmyréens défendoient l'Egypte et servoient le parti d'Odenat et de Cléopâtre; Probus les combattit aussi, d'abord avec succès, puis avec tant de danger qu'il faillit être pris; enfin après avoir recruté son armée, il soumit ce pays et la plus grande partie de l'Orient au pouvoir d'Aurélien. Probus, recommandable par une suite de si belles actions, fut élu Empereur par toutes les armées de l'Orient, lorsque Tacite eut été massacré, et que Florien se fut emparé du trône. Il ne sera, peut-être, ni inutile ni désagréable de rapporter comment il obtint l'Empire. La nouvelle de la mort de Tacite étant arrivée à l'armée, les soldats pensèrent d'abord à prévenir les troupes d'Italie et à empêcher le Sénat

de nommer un Prince; ils s'occupèrent ensuite du choix qu'il convenoit de faire, et les Tribuns parcoururent les compagnies en disant qu'il falloit un Chef, brave, sage, modeste, humain, et plein de probité ce discours fut répété plusieurs fois, selon l'usage, de proche en proche, et l'on entendit tout-à-coup, comme par une sorte d'inspiration, crier de tous côtés : *Probus Auguste, les Dieux vous conservent !* On court aussitôt ; on dresse un Tribunal de gazon ; on y mène l'Empereur ; on l'orne d'un manteau de pourpre dont on a dépouillé la statue d'un Temple. Delà on le reconduisit à son palais, quoiqu'il résistât et ne cessât de dire : *soldats, vous n'entendez pas vos intérêts ; vous cesserez de m'aimer ; je ne sais pas vous flatter.* Voici sa première lettre à Capiton, Préfet du Prétoire :

« Je n'ai jamais desiré l'Empire, et » c'est à regret que je l'accepte. Je ne » saurois cependant abdiquer cette très- » dangereuse dignité. Il faut que je joue » le rôle que les soldats m'ont donné. Je

» vous conjure, cher Capiton, de con-
» courir avec moi au bien de la Républi-
» que, de fournir partout du pain, des
» vivres, et tout ce qui est nécessaire au
» soldat; si vous vous conduisez bien,
» je n'aurai pas d'autre Préfet ». Les troupes, qui apprirent que Probus avoit été choisi, persuadées que personne n'en étoit plus digne, tuèrent Florien qui s'étoit mis en possession du trône comme d'un bien héréditaire. Ce fut ainsi que, sans la moindre peine, il obtint l'Empire du consentement des Sénateurs et de l'armée. Il ne sera pas hors de propos de connoître ce qu'il écrivit au Sénat, et la réponse que lui fit cette Assemblée.

Première harangue de Probus au Sénat. « Ce fut avec raison, et conformé-
» ment au bon ordre, P. C., que vous
» nommâtes l'année dernière un Prince à
» l'Empire, et que vous le choisîtes parmi
» vous qui êtes les maîtres du monde, ce
» que vous fûtes toujours et ce que vos
» descendans seront après vous. Plût aux
» Dieux que Florien ne se fût pas trop

» pressé en s'arrogeant le souverain pou-
» voir, comme un droit héréditaire : vous
» l'auriez choisi lui ou tel autre à sa
» place ; mais sa démarche a porté les
» soldats, même les plus prudens, à me
» nommer Auguste, comme pour reven-
» diquer un droit qu'on vouloit leur ra-
» vir. Que votre clémence dispose de
» moi ».

Décret du Sénat, du troisième de février, dans le Temple de la Concorde. Ælius Scorpien, Consul, dit : « Vous
» venez d'entendre, P. C., la lecture des
» lettres d'Aurélius Valérius Probus ;
» qu'en pensez-vous ? » Alors on s'écria :
» Probus Auguste, les Dieux vous con-
» servent. Vous avez été ci-devant un di-
» gne, un brave, un sage, un bon Géné-
» ral ; vous serez un bon Empereur. Puis-
» sent les Dieux vous conserver comme
» un modèle dans l'armée et sur le trône.
» Gouvernez la République dont vous
» avez assuré le repos. Maître de la mi-
» lice, gouvernez avec succès ; les Dieux
» vous protègent, vous et les vôtres. Le Sé-
» nat vous a depuis long-temps désigné ;

» si vous le cédiez à Tacite par l'âge,
» vous l'emportiez sur tous par votre
» mérite. Nous vous rendons graces de
» ce que vous avez pris l'Empire. Dé-
» fendez-nous, défendez la République ;
» nous vous confions ce que vous avez si
» bien conservé. Vous méritez les noms
» de Francique, de Gothique, de Sar-
» matique, de Parthique ; vous méritez
» toutes les distinctions ; vous avez tou-
» jours été digne d'être Empereur, di-
» gne de toutes les sortes de triomphes :
» vivez heureux, régnez heureusement ».
Manlius Statianus, qui portoit le pre-
mier la parole, parla ainsi : « Rendons
» graces aux immortels, et surtout au
» très-grand Jupiter, de ce qu'ils nous
» donnent un Prince tel que nous l'a-
» vons toujours souhaité. Si nous sommes
» raisonnables, nous ne regretterons ni
» Aurélien, ni Alexandre, ni les An-
» tonins, ni Trajan, ni Claude. Nous
» trouvons tout dans notre nouvel Em-
» pereur, la science militaire, l'huma-
» nité, une conduite sans reproche, un
» modèle pour bien gouverner, en un mot

» le comble de toutes les vertus. Quelle » partie du monde n'a-t-il pas appris à » connoître en y faisant heureusement la » guerre? J'en atteste les Marmarides » vaincus en Afrique; les Francs terrassés » dans leurs marais inabordables; les Germains, et les Allemands chassés loin » des bords du Rhin. Que dirai-je des » Sarmates, des Goths, des Parthes, des » Perses, et de tout le territoire Pontique? Partout on trouve des monumens de la valeur de Probus. Qui » pourroit nombrer les Rois des nations » puissantes qu'il a mis en fuite; les Généraux ennemis qu'il a tués de sa main; » la quantité d'armes qu'il a prises comme » simple particulier? On voit, par des » lettres consignées dans nos monumens publics, quelles actions de graces » nos précédens Empereurs lui ont rendues. Bons Dieux! de combien de distinctions militaires n'a-t-il pas été décoré! Que d'éloges n'a-t-il pas reçus » des soldats! Dans son adolescence il a » obtenu le Tribunat, et peu après il a » conduit nos légions. Très-grand Ju-

» piter, Reine Junon, Minerve qui pré-
» sidez aux vertus, Déesse de la concorde,
» et toi, Victoire romaine, accordez au
» Sénat, accordez aux soldats, accordez
» à nos alliés et aux nations étrangères,
» la grace de le voir règner, comme il a
» combattu. Je lui décerne, P. C., se-
» lon le vœu général, le nom de César, ce-
» lui d'Auguste, l'autorité proconsulaire,
» le titre de père de la patrie, le souve-
» rain Pontificat, le droit de rapporter
» trois affaires, et la puissance tribuni-
» tienne ». On s'écria ensuite : *Tous! tous!*

Lorsque Probus eut reçu ce décret, dans un second discours il accorda aux Sénateurs qu'on en appeleroit à eux des premiers Magistrats, qu'ils créeroient des Proconsuls, nommeroient les Lieutenans des Consuls; qu'ils donneroient aux Présidens le droit des Préteurs; qu'ils confirmeroient, par leurs décrets, les lois que donneroit Probus. Il punit aussi d'abord ceux des assassins d'Aurélien qu'on découvrit encore, mais avec moins de rigueur que ne l'avoient fait les troupes et Tacite. Il sévit aussi contre

ceux qui avoient dressé des embûches à ce dernier. Il fit grace aux partisans de Florien, parce qu'il sembloit qu'ils l'avoient regardé comme le frère de leur Empereur, et non comme un Tyran. Il reçut les armées d'Europe qui avoient nommé Empereur et tué Florien. Après cela il se rendit, avec de grandes forces, dans les Gaules agitées par des troubles depuis la mort de Posthumius, et occupées par les Germains depuis celle d'Aurélien. Le succès de ses armes fut si grand dans ce pays, qu'il reprit, sur les ennemis, soixante villes florissantes, et tout le butin qui, outre leurs richesses immenses, énorgueillissoit beaucoup ces Barbares. Comme ils parcouroient tranquillement, non seulement nos côtes, mais encore toutes les Gaules, après leur avoir tué quarante mille hommes répandus sur le territoire romain, Probus en chassa les restes au-delà du Nécre et de l'Elbe, leur reprit autant de butin qu'ils en avoient fait sur nous; il établit, dans le territoire des Barbares, des villes et des forts, et y plaça des troupes. Il as-

signa des champs, des greniers, des maisons, du pain à tous ceux qu'il établit au-delà du Rhin pour veiller sur le pays. On ne cessa pas de se battre, car chaque jour on lui apportoit des têtes de ces Barbares, pour chacune desquelles on donnoit une pièce d'or; jusqu'à ce qu'enfin neuf petits Rois de ces diverses nations vinrent se jeter aux pieds de Probus. Il exigea d'abord d'eux des ôtages qu'ils donnèrent aussitôt, ensuite du bled, enfin des bœufs et des brebis. On prétend qu'il leur interdit sévèrement l'usage des épées, vu que les Romains les protégeroient, si quelque ennemi les attaquoit : mais il parut que cela ne pourroit avoir lieu qu'autant qu'on étendroit les frontières de l'Empire, et qu'on réduiroit la Germanie entière en province. On punit rigoureusement cependant, et du consentement même de ces Rois, ceux qui n'avoient pas fidèlement rendu le butin. Probus reçut, outre cela, seize mille recrues qu'il distribua dans les diverses provinces, de sorte qu'il en inséra cinquante, jusqu'à soixante dans les compa-

gnies ou parmi les troupes qui étoient sur les frontières, disant que, lorsque les Romains avoient des Barbares pour auxiliaires, il falloit, non qu'on le vît, mais qu'on le sentît. Après ces arrangemens faits dans les Gaules, il écrivit ainsi au Sénat.

» Je bénis les immortels, P. C., d'avoir » confirmé en moi vos jugemens. La Germanie entière est soumise; neuf Rois » de ces nations sont venus se jeter à mes » pieds, ou plutôt aux vôtres; tous ces » Barbares labourent, sèment, combattent déjà pour vous. Décernez donc des » prières selon l'usage; quarante mille » ennemis ont été taillés en pièces; on » nous a donné seize mille hommes armés; » nous avons arraché soixante-dix villes » très-considérables des mains de l'ennemi, et délivré toutes les Gaules. Je » vous ai consacré, P. C., les couronnes » d'or que toutes les villes de la Gaule » m'ont offertes; consaçrez-les vous-» mêmes au grand Jupiter et aux autres » immortels. Tout le butin est repris; » nous en avons fait aussi un plus considérable encore que celui qu'on avoit

» fait auparavant. Les bœufs des Barbares labourent nos champs de la Gaule, et nos cultivateurs se servent du bétail des Germains pour travailler nos terres ; les bestiaux de ces diverses nations couvrent nos prairies ; leurs haras fournissent des chevaux à notre cavalerie ; nos greniers regorgent du bled de ces peuples. Que vous dirai-je de plus ? ils n'ont conservé que leur sol ; nous possédons le reste. Nous avions d'abord résolu de nommer un nouvel Intendant de la Germanie ; mais nous renvoyons cela à une plus mûre délibération ; ce qui cependant sera nécessaire, lorsqu'avec l'aide de la Providence, nous aurons plus de troupes ».

Probus se rendit ensuite dans l'Illyrie, et avant d'y arriver, il rétablit tellement la tranquillité dans les Rhéties, qu'il n'y laissa pas une ombre d'inquiétude. Il dissipa si complettement les Sarmates et autres peuples en Illyrie, que presque sans coup férir, il reprit tout ce qu'ils avoient pillé. Passant après cela par les Thraces, il força à se rendre ou

reçut dans son alliance tous les Goths, consternés par le bruit de ses actions et par le souvenir de ce qu'il avoit fait autrefois. Il tira ensuite vers l'Orient; chemin faisant il fit saisir et mettre à mort un certain Palfurius, brigand très-puissant; par-là toute l'Isaurie fut délivrée; les peuples et les villes rentrèrent sous la domination romaine. De gré ou de force il visita les retraites des Barbares qui sont chez les Isaures, et après les avoir parcourues, il dit, *qu'il étoit plus facile d'en écarter les brigands que de les détruire.* Il donna aux vétérans tous les lieux où l'on n'arrive que par d'étroits sentiers, ajoutant que leurs enfans mâles, dès qu'ils auroient dix-huit ans, entreroient au service, afin qu'ils n'apprissent pas à voler avant que d'apprendre à faire la guerre. Lorsqu'il eut pacifié toutes les parties de la Pamphilie et des autres provinces qui avoisinent l'Isaurie, il marcha vers l'Orient, dompta aussi les Blémyes, et envoya à Rome leurs prisonniers que le peuple ne vit pas sans une extrême surprise. Il arracha

Coptos (1) et Ptolémaïs (2) à l'esclavage des Barbares, et les soumit à la République ; ce qui produisit un tel effet, que les Parthes lui envoyèrent des Ambassadeurs avouer qu'ils le craignoient, et lui demandèrent la paix ; mais il les reçut avec hauteur et les renvoya chez eux remplis de frayeur. On dit qu'il refusa les présens du Roi de cette nation, et qu'il écrivit à Narsée en ces termes : » Je suis surpris que vous nous présentiez » une si petite partie de ce qui doit un » jour nous appartenir. En attendant je » vous renvoie ces choses que vous aimez » tant : si nous en avions envie, nous » saurions bien les acquérir ». Narsée fut extrêmement allarmé à la lecture de cette lettre, surtout ayant appris que Pro-

(1) Ville de la Thébaïde ou Haute-Egypte sur le Nil. On croit que c'est d'elle que dérive le mot *Ægyptus*, parce qu'on prononçoit *Ai Captos*. Du temps d'Homère on ne donnoit pas en Grèce d'autre nom au Nil que celui d'*Aiguptos*. On donne encore le nom de Coptes aux Egyptiens naturels, et celui de Copte ou Coptique à la langue égyptienne. Le nom actuel de Coptos est *Kept*.

(2) Aujourd'hui Tolometa.

bus avoit arraché Coptos ainsi que Ptolémaïs au joug des Blémyes, et massacré ces peuples qui avoient été ci-devant la terreur des autres nations. Après avoir fait la paix avec les Perses, l'Empereur revint en Thrace, et établit dans le territoire romain cent mille Bastarnes qui furent tous fidèles; mais les nouveaux sujets qu'il tira d'autres nations, tels que les Gepides, les Gautunnes et les Vandales, rompirent leurs sermens et firent beaucoup de mal à la République; et tandis que Probus agissoit contre les Tyrans, ils se répandirent par terre et par mer dans presque tout l'Empire : à la fin pourtant il les défit si bien dans divers combats, que le petit nombre de ceux qui rentrèrent dans leur patrie, se fit gloire d'être échappé aux mains de Probus. Voilà ce qu'il fit contre les Barbares. Il n'eut pas de moindres travaux à soutenir contre des Tyrans. Car il vainquit avec beaucoup de bravoure dans divers combats, Saturnin, qui s'étoit emparé de l'Empire d'Orient; et cette victoire pacifia tellement ces contrées, qu'on disoit,

comme un proverbe : *on n'y entend pas une souris se remuer*. Apprenant ensuite que Proculus et Bonose avoient pris l'Empire à Cologne, dans la Gaule, et qu'ils cherchoient à s'emparer de la Grande-Bretagne, de l'Espagne et des provinces de la Gaule narbonnoise (1), aidé des Barbares, il les défit; et afin que vous ne me demandiez pas d'autres détails sur Saturnin, Proculus et Bonose, je vous dirai que je leur destine un livre à part, où je n'en dirai pourtant que peu de choses, comme il convient, ou plutôt comme la nécessité l'exige. Il suffit de savoir que tous les Germains, lorsqu'ils furent appelés au secours de Proculus, aimèrent mieux être avec Probus qu'avec Bonose et Proculus : c'est pourquoi Probus permit aux Gaulois, aux Espagnols et aux Bretons (2) de planter

(1) Ou Braccate, nom qui lui vint d'un habillement particulier à ses habitans.

(2) Probus leva donc la défense qu'avoit fait Domitien de planter des vignes. V. *Suétone*, *ch.* 7.

Suivant Casaubon, il faut lire les Pannoniens, au lieu des Bretons, et tout semble confirmer la correction de cet habile critique.

des vignes et de faire du vin. Lui-même fit travailler, par les soldats, le terrain du Mont Alma, autour de Sirmium en Illyrie, et y planta des seps choisi. Il donna de brillans divertissemens au peuple romain, et des congiaires. Il triompha des Germains et des Blémyies; des troupes de cinquante hommes chacune tirées de toutes les nations, précédoient son char. Il fit faire une grande chasse dans le Cirque et abandonna la curée au peuple. Tel étoit l'arrangement de ce spectacle. De grands arbres arrachés avec leurs racines, par les soldats, furent ensuite liés et attachés à de longues poutres qu'on recouvrit de terre, de manière que le Cirque offroit l'aspect d'une forêt verdoyante. On lâcha ensuite, par ces différentes avenues, mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, mille chamois (1), mille brebis sauvages (2), et d'autres animaux qui se re-

(1) L'habile Traducteur de Pline croit que l'Ibene sauroit être que le chamois. V. *L.* 8, *ch.* 53.

(2) C'est le caméléopard. Pline observe que Jules

paissent d'herbes, autant qu'il fut possible d'en trouver et d'en nourrir. Quand tout fut prêt, le peuple eut la permission d'entrer dans ce parc et de prendre ce que bon lui sembleroit. On fit paroître le lendemain, dans l'amphithéâtre, cent lions à longues crinières, dont les rugissemens égaloient le bruit du tonnerre; on les tua tous avec des pieux, sans qu'ils fissent beaucoup de résistance ; car ils n'avoient pas cette impétuosité qu'ils ont d'ordinaire quand on les fait partir de leurs loges. Beaucoup de ces animaux qui ne vouloient pas (1) avancer, furent percés à coups de flèche. On vit aussi cent léopards de Lybie, cent de Syrie, cent lionnes, et trois cents ours à-la-fois; mais le spectacle de toutes ces bêtes féroces fut moins agréable qu'extraordinaire. Il y eut, outre cela, trois cents couples de gladiateurs, et ceux qui combattirent, furent plusieurs de ces Blé-

César fut le premier qui produisit un de ces animaux aux jeux du Cirque. *L.* 8, *ch.* 18.

(1) Je suis le sentiment de Saumaise qui lit, *multi qui dirigere nolebant.*

myes qui avoient servi au triomphe, plusieurs Germains et Sarmates, et quelques brigands Isauriens. Après ces fêtes, Probus, qui se préparoit à la guerre contre les Perses, fut tué par les embûches de ses soldats en traversant l'Illyrie. Ce qui les porta à cette démarche, fut en premier lieu le travail continuel qu'il exigeoit d'eux; car jamais il ne les laissoit oisifs; aussi leur fit-il exécuter de grands ouvrages. Son mot étoit *que le soldat ne devoit pas manger son pain sans rien faire*. Il avoit lâché, en second lieu, un trait bien fort; c'est que, *s'il rendoit la République aussi heureuse qu'il le souhaitoit, les soldats seroient bientôt inutiles.* Au fond qu'entendoit-il par-là? n'avoit-il pas triomphé de toutes les nations barbares? Voyant donc l'Univers soumis aux Romains, il dit: *Dans peu les soldats ne seront plus nécessaires.* Qu'est-ce dire autre chose, sinon, le soldat romain n'aura plus rien à faire; nous régnerons, nous posséderons tout; la République étant tranquille, on ne fabriquera plus d'armes dans le monde, on

n'aura plus de magasins ; les bœufs cultiveront tranquillement la terre, et le cheval ne servira plus pour les combats : il n'y aura ni guerre, ni captivité ; une paix profonde régnera partout ; partout nos lois et nos Magistrats seront respectés. Mais mon zèle pour ce grand Prince m'écarte du style qui convient à l'Histoire. J'ajoute que ce qui contribua principalement à hâter sa mort, fut, qu'arrivé à Sirmium, il souhaita d'étendre et de rendre plus fertile ce terrain qui l'avoit vu naître ; dans cette vue, il destina plusieurs milliers de soldats à creuser un très-grand fossé qui devoit aboutir à la mer et dessécher des terres dont les Sirmiens profiteroient. Les soldats irrités de cela le poursuivirent dans une tour garnie de fer qu'il avoit fait construire fort haut pour servir d'échauguette, et l'y tuèrent la cinquième année de son règne. Dans la suite cependant, ils lui érigèrent tous un grand sépulchre sur un lieu élevé, avec cette inscription gravée sur du marbre : *Ci-gît l'Empereur Probus de nom et d'effet ;*

vainqueur de toutes les nations barbares et des Tyrans.

Lorsque je compare ce Prince, avec les autres Empereurs et presque tous les Genéraux romains qui ont passé pour braves, pour clémens, pour prudens, pour digne d'être admirés, je trouve qu'il les égale, ou même, si je puis le dire sans révolter l'envie, qu'il les surpassa. Le nombre des guerres qu'il a conduites en personne dans toutes les parties du monde durant l'espace de cinq ans, est si grand qu'on a peine à concevoir comment il put se trouver à tant de combats. Dans une foule d'occasions, il a vaillamment payé de sa personne, et a formé d'excellens Officiers. Car c'est de son école que sont sortis, Carus, Dioclétien, Constance, Asclépiodore, Annibalien, Léonides, Cécropius, Pisannien, Hérennien, Gaudiosus, Ursinien, Herculius, Maximien, et d'autres que nos pères ont admirés, et dont quelques-uns ont été de bons Empereurs. Que l'on compare, si l'on veut, les règnes de Trajan et d'Adrien qui ont été de vingt

ans, et ceux des Antonins qui ont presque été aussi longs; car je ne parle pas de celui d'Auguste dont la durée est à peine croyable; je passe aussi sous silence les mauvais Princes; et l'on comprendra que Probus n'exagéroit rien en disant que dans peu les soldats deviendroient inutiles. Se connoissant bien, il ne craignoit ni les Barbares, ni les Tyrans. Et de quelle félicité n'auroit pas joui l'Empire sous lui, s'il n'y avoit point eu de troupes! Les provinces n'auroient pas fourni du bled; on n'auroit pas tiré la paye du trésor; les richesses de l'Etat se seroient conservées; le Prince n'auroit point eu de dépenses à faire; les possesseurs n'auroient été astreints à aucun tribut: Probus donnoit l'espérance d'un siècle d'or. On ne dresseroit plus de camps; on n'entendroit plus la trompette guerrière; on ne fabriqueroit plus d'armes; ce peuple de combattans qui vexe la République par des guerres civiles, cultiveroit la terre, s'adonneroit aux sciences, aux arts, à la navigation; personne ne perdroit sa vie dans les batailles. Bons Dieux! quels ont

donc été les crimes de la République envers vous, pour l'avoir privée de cet excellent Prince? Malheur à ceux qui dressent des soldats pour des guerres civiles, qui arment les frères contre leurs frères, les enfans contre leurs pères, et qui outragent ainsi la majesté de Probus que nos Empereurs ont si sagement consacrée, en ornant nos Temples de son image, et en célébrant sa mémoire par des jeux du Cirque. La haine et la crainte de l'envie engagea les descendans de Probus à sortir de Rome et à s'établir en Italie dans les lieux voisins de Vérone, de Bénacum (1) et de Larium. Je ne puis pas passer sous silence que la statue de Probus, qui se trouvoit dans le territoire de Vérone, ayant été frappée de la foudre de manière que les couleurs de sa robe Prétexte changèrent, les Aruspices consultés, répondirent que les descendans de ce Prince acquerroient un jour tant de lustre dans le Sénat, qu'ils parviendroient aux premiers emplois. Mais la postérité d'un

(1) On voit près de Toscolano, dans l'état de Venise, les ruines de Benacum.

homme s'étend en quelque sorte à l'infini, et il arrivera peut-être ce que nous ne voyons point aujourd'hui. Le peuple et le Sénat reçurent avec beaucoup de douleur la nouvelle de la mort de Probus ; on frémit en apprenant que Carus étoit Empereur, non pas tant à cause de lui, car c'étoit un bon sujet, quoique fort différent de Probus ; mais à cause de son fils Carinus qui s'étoit toujours infiniment mal conduit. Si chacun craignoit de trouver, dans Carus, un Prince moins bon que le précédent, on craignoit surtout d'en avoir un très-mauvais dans son héritier.

Voilà ce que nous avons appris sur le sujet de Probus, et qui nous a paru mériter d'être conservé. Exposons, en peu de mots, dans le livre suivant, les Vies de Firmus, de Saturnin, de Bonose et de Proculus. Il ne convenoit pas de mêler à la Vie d'un excellent Prince, celle de quatre Tyrans. Si nous vivons, nous parlerons de Carus et de ses fils.

VIE DES TYRANS

FIRMUS, SATURNIN, PROCULUS, ET BONOSE.

PAR FLAVIUS VOPISCUS.

LA plupart des Ecrivains ont passé sous silence les petits Tyrans, ou n'en ont dit qu'un mot. Car Suétone, Historien sincère et très-châtié, s'est borné à lâcher en passant quelques traits contre Antonin et Vindex; et Marius Maximus n'a parlé qu'occasionnellement d'Avidius et de Niger, dont le premier vivoit du temps de Marc-Aurèle, et les deux derniers sous Sévère. Je n'en suis pas surpris par rapport à Suétone qui aimoit la brièveté. Mais que penser de Marius Maximus, Ecrivain diffus, et qui se plaît à raconter des fables? Trebellius Pollion, au contraire, a poussé l'exactitude dans l'Histoire qu'il a donnée des bons et des mauvais Princes, jusqu'à ren-

fermer, d'une manière concise et dans un seul ouvrage, les trente Tyrans qui ont paru, tant sous Valérien et sous Gallien, que sous les Princes qui avoient régné peu auparavant et qui les ont suivis. C'est par cette raison aussi qu'après avoir parlé d'Aurélien, de Tacite, de Florien, et de l'excellent Probus, et ayant encore à écrire les Vies de Carus, de Carinus et de Numérien, nous nous sommes fait un devoir de toucher quelque chose de Saturnin, de Bonose, de Proculus et de Firmus qui ont vécu sous Aurélien. Vous n'ignorez pas, mon cher Bassus, la dispute que j'ai eue dernièrement avec M. Fontejus, grand amateur d'Histoire : il avançoit que Firmus, qui, sous Aurélien, s'empara de l'Egypte, n'avoit été qu'un brigand et non un Prince; tandis que, de concert avec Rufus Celsus, Cejonius Julianus, et Fabius Sosianus, je soutenois qu'il avoit été décoré de la pourpre; qu'il avoit frappé monnoie et porté le nom d'Auguste. Sévère Archontius produisit même de ses médailles, et on voit, par des écrits

grecs et égyptiens, qu'il portoit, dans ses édits, le nom d'Autocrator. L'unique raison que nous opposoit Fontejus, c'est qu'Aurélien, dans un rescript qu'il fit publier, dit, non qu'il avoit fait périr un Tyran, mais qu'il avoit délivré la République d'un brigand. Comme si ce grand Prince devoit donner, à un homme obscur, le nom de Tyran, ou qu'il ne fût pas d'un usage constant parmi les Empereurs, de nommer brigands tous ceux qui cherchoient à envahir le trône, et qu'ils faisoient mourir. Avant d'avoir appris tout ce qui est relatif à Firmus, je l'ai moi-même appelé brigand dans la Vie d'Aurélien ; ce que j'observe pour qu'on ne me soupçonne pas de me contredire. Mais, pour ne pas manquer à la brièveté que j'ai promise, venons au fait.

FIRMUS.

Firmus étoit de Séleucie : la plupart des Historiens grecs lui donnent une autre patrie, ignorant qu'il existoit dans le même temps trois Firmus, dont l'un fut

Préfet d'Egypte ; un second Gouverneur des frontières de l'Afrique et Proconsul ; et le troisième, cet ami et cet allié de Zénobie, qui, animé par la fureur naturelle aux Egyptiens, entra dans Alexandrie, et fut défait par Aurélien avec le bonheur qui suivoit partout ce Prince. On raconte beaucoup de choses des richesses de Firmus ; car on dit qu'il revêtit toute sa maison de glaces quarrées liées par du bitume ou autres matières propres à cela ; et qu'il se vantoit d'avoir une si grande quantité de papier et de colle, qu'elle lui suffisoit pour entretenir une armée. Il fut dans une étroite alliance avec les Blémyies et les Sarrazins. Souvent il envoya des vaisseaux faire le commerce aux Indes. Il possédoit deux dents d'éléphans de dix pieds ; Aurélien avoit résolu de faire de ces dents, et de deux autres encore, une chaise qu'il auroit placée dans le Temple du Soleil, et dans laquelle auroit été assis Jupiter d'or, enrichi de pierreries et couvert de la Prétexte : on y auroit joint

les sorts Aponins (1), et appelé cette statue *Jupiter Consul*, ou *qui donne des conseils*. Mais Carinus donna dans la suite ces deux dents à une femme qui, à ce qu'on dit, en fit faire un lit. Quoique le fait soit connu, je ne m'y arrête pas, vu le peu d'intérêt qu'y prendra la postérité. Ainsi cette merveille des Indes, consacrée d'abord au très-grand Jupiter, devint, par la volonté d'un Prince détestable, le prix et l'instrument de la débauche.

La taille de Firmus étoit fort haute; ses yeux saillans, ses cheveux crêpus, son visage plein de cicatrices, son teint noirâtre, quoique le reste du corps fut blanc. Il étoit si velu que bien des gens l'appeloient Cyclope. Il se nourrissoit de beaucoup de chair; l'on dit même qu'il mangeoit une autruche dans un jour. Il buvoit peu de vin, mais beaucoup d'eau; il étoit d'un caractère très-ferme, et avoit une si grande force de

(1) V. ci-dessus la note sur la fontaine Apone, *t.* 3. *p.* 143.

corps, qu'il l'emportoit sur Tritannus dont parle Varron Ælius (1). Renversé sur le dos et tout son corps portant sur ses mains, il soutenoit, sur sa poitrine, le poids d'une enclume que d'autres battoient continuellement. Il accepta aussi, de quelques Officiers d'Aurélien, un défi pour boire. Car un certain Burburus, du nombre des auxiliaires (2), et grand buveur, l'ayant provoqué, il vuida deux sceaux pleins de vin, et parut de sang-froid pendant le reste du repas. Burburus lui ayant dit : *Pourquoi n'avez-vous pas bu jusqu'à la lie?* Il lui répondit : *Fou que vous êtes, la terre se boit-elle?* Mais je m'arrête à des bagatelles, tandis que j'ai des choses plus intéres-

(1) Ce Tritannus étoit, au rapport de Pline, un gladiateur armé à la Samnite, et, quoique maigre et décharné, d'une force excessive. Son fils, soldat du grand Pompée, terrassa d'un seul doigt un ennemi qui l'avoit défié, et l'emporta au camp romain. *L.* 7, *ch.* 20.

(2) Saumaise pense qu'il ne faut pas entendre ici par *vexillarius*, enseigne; mais auxiliaire, parce qu'on donnoit le nom de *vexilla* et de *vexillationes* à des corps composés d'étrangers.

santes à rapporter. Firmus prit donc l'Empire contre Aurélien, pour défendre le pays qui restoit encore à Zénobie; mais l'Empereur le vainquit à son retour de Carras. Plusieurs disent qu'il s'étrangla; le contraire paroît pourtant par les édits d'Aurélien. Car voici ce que ce Prince écrivit à Rome après sa victoire.

Aurélien Auguste au peuple romain qui le chérit, salut. « Après avoir pacifié » l'Empire dans toute son étendue, je » vous dirai, en peu de mots, que nous » avons défait, assiégé, tourmenté, fait » mourir Firmus, ce brigand égyptien, » échauffé par les mouvemens des Bar- » bares, et qui recueilloit le reste des » forces d'une femme sans honneur. Il » ne vous reste plus rien à craindre. Le » tribut de l'Egypte, qui étoit suspendu » par ce brigand, vous parviendroit en » entier si vous viviez en bonne intelli- » gence avec le Sénat, avec l'ordre éques- » tre, avec les Prétoriens. J'écarterai de » Rome tous les sujets d'inquiétude. Li- » vrez-vous aux jeux et aux spectacles » du Cirque. Goûtez les plaisirs. Nous

» nous chargeons de veiller aux intérêts » de la République, c'est pourquoi, » Romains, etc. » Voilà ce qu'il importoit le plus de savoir au sujet de Firmus. D'ailleurs, vous pouvez lire Aurélianus Festivius, affranchi d'Aurélien, si vous voulez savoir en détail tout ce qu'il en a raconté; par exemple que Firmus, oint d'huile de crocodille, nageoit au milieu de ces animaux; qu'il conduisoit un éléphant; montoit des hypopotames; et qu'assis sur de grandes autruches, il voloit en quelque sorte avec elles. Mais quel fruit peut-on tirer de cela? Tite-Live et Salluste laissent à l'écart des bagatelles dans les Vies qu'ils ont écrites. Car ils ne nous disent pas quelles sortes de mulets ou de mules avoit Clodius ou T. Annius Milon; ni si c'étoit un cheval toscan ou sarde que montoit Catilina; ou si la casaque de Pompée étoit de pourpre. Je termine donc ici ce que j'avois à dire de Firmus, pour passer à Saturnin qui prit en Orient l'Empire contre Probus.

SATURNIN.

SATURNIN naquit en Gaule, c'est-à-dire, chez une nation très-inquiète et toujours portée à changer de maîtres. Aurélien le choisit, entre plusieurs Généraux, comme le meilleur pour garder les frontières de l'Orient, et lui défendit sagement d'aller jamais en Egypte. Ce prudent Prince, qui connoissoit le caractère gaulois, craignit que Saturnin ne se laissât entraîner et ne suivit son penchant s'il se trouvoit au milieu d'hommes remuans. Les Egyptiens sont (vous le savez de reste) pleins de vent, emportés, hableurs, partisans des nouveautés au point d'y exciter par des chansons; amis des vers et des épigrammes, Mathématiciens, Aruspices, Médecins; car ils sont Chrétiens et Samaritains, et ils blâment toujours, avec une licence affreuse, le temps présent. De peur cependant que quelque Egyptien ne s'indigne contre moi, et ne regarde ce que je dis comme un portrait que je trace d'imagination, j'insérerai

ici une lettre d'Adrien qui donne une juste idée du caractère de ce peuple : je la tire des livres de Phlégon, affranchi de ce Prince.

Adrien Auguste, à Servien, Consul.
» J'ai bien étudié l'Egypte dont vous
» me faisiez l'éloge. Le peuple en est
» léger, volage et changeant au moindre
» bruit. Ceux qui adorent Sérapis, sont
» Chrétiens, et leurs Evêques sont dé-
» voués à ce Dieu. Il n'y a point de chef
» de la Synagogue des Juifs, point de
» Samaritain, point de Prêtre chrétien
» qui ne soit Mathémacien, Aruspice,
» charlatan. Le Patriarche même, lors-
» qu'il vient en Egypte, est forcé par
» les uns de rendre ses hommages à Séra-
» pis, et par d'autres, à Christ. Ils sont
» séditieux, vains, toujours prêts à in-
» sulter; leur ville est opulente et riche,
» elle abonde en toutes choses, et per-
» sonne n'y est oisif : les uns soufflent le
» verre, les autres font le papier, ceux-ci
» sont tisserands; tous s'y occupent de
» quelqu'art. Les goutteux travaillent, les
» aveugles aussi; les chiragres même n'y

» sont pas sans rien faire. Ce peuple n'a
» qu'une Divinité, que les Chrétiens, les
» Juifs et tout le reste de la nation
» adore également. Il seroit à souhaiter
» seulement que les mœurs fussent plus
» pures dans cette ville, qui, par sa gran-
» de étendue, mérite bien d'être la pre-
» mière de l'Egypte. Je lui ai tout ac-
» cordé; je lui ai rendu ses anciens privi-
» léges; j'y en ai ajouté de nouveaux
» dont ils m'ont rendu grace. Cependant
» à peine les eus-je quittés qu'ils dirent
» du mal même de mon fils Verus; et
» vous avez, sans doute, appris tout ce
» qu'ils ont débité sur Antinoüs. Je ne
» leur souhaite autre chose que de se
» nourrir de leurs poulets; je rougirois
» de vous dire de quelle manière ils les
» font éclore. Je vous envoie des coupes
» changeantes dont le Prêtre du Temple
» m'a fait présent : elles vous sont desti-
» nées à vous et à ma sœur principale-
» ment. Je desire que vous les employiez
» dans les festins; empêchez seulement
» que notre Africain ne s'en serve trop ».
Aurélien, ayant ces idées sur le compte

des Egyptiens, avoit donc, par une sorte de pressentiment, défendu à Saturnin de voir ce pays; car dès que les habitans virent arriver chez eux un des premiers Officiers ils s'écrièrent : « Saturnin Au-» guste, les Dieux vous conservent ». Disons pourtant que Saturnin, en homme sage, quitta aussitôt Alexandrie et se rendit dans la Palestine. Mais faisant réflexion qu'il ne seroit pas en sûreté comme simple particulier, il se couvrit de la pourpre dont on avoit dépouillé la statue de Vénus, et d'un manteau de sa femme, et fut salué Empereur par les soldats. J'ai souvent entendu dire à mon grand-père, qu'il avoit assisté à cette élection. Saturnin, disoit-il, pleuroit et s'exprimoit ainsi : « Si je puis le dire, » sans trop de vanité, la République » perd en moi un sujet utile; car j'ai res-» tauré les Gaules; j'ai forcé les Maures » à rendre l'Afrique; j'ai pacifié l'Es-» pagne. Mais je perds le fruit de toutes » ces actions par le grade auquel on » m'élève ». Il dit encore, à ceux qui l'avoient couvert de la pourpre, et qui

l'exhortoient à défendre sa vie et l'Empire : « Vous ignorez, mes amis, quel » mal c'est que de commander. Les épées » et les dards pendent sur nos têtes ; de » tous côtés nous sommes menacés de » lances et de poignards. Nous craignons » nos gardes ; nous craignons ceux qui » nous environnent : on ne prend plus » ses repas avec plaisir ; on ne fait plus » la guerre selon sa volonté ; on ne se » livre plus par goût aux exercices mi- » litaires. Ajoutez à cela qu'à quelqu'âge » qu'on soit sur le trône, on y est tou- » jours l'objet de la censure. Est-on » vieux ? On vous trouve trop foible pour » gouverner. Est-on jeune ? On vous fait » passer pour un emporté. En me fai- » sant Empereur, vous me traînez à la » mort. Mais j'ai une consolation, c'est » que du moins je ne mourrai pas seul ». M. Salvidianus assure que ce discours étoit de Saturnin ; en effet il étoit assez lettré, car il s'étoit appliqué en Afrique à la rhétorique, et avoit fréquenté, à Rome, les auditoires des grands maîtres. Pour éviter la longueur, je remarquerai

les principales choses qui le concernent. Je sais que quelques personnes croyent que ce Saturnin est le même qui s'éleva à l'Empire sous Gallien; mais elles se trompent, puisque celui-ci étoit un personnage tout différent, et qu'il fut mis à mort contre l'intention de Probus. Car on dit que ce Prince lui écrivit plusieurs lettres pleines de bonté, par lesquelles même il lui offrit sa grace; mais que les soldats qui étoient avec lui ne s'y fièrent pas. Assiégé enfin, dans un certain fort, par ceux que Probus avoit envoyés, il fut égorgé malgré l'Empereur. Il seroit aussi long qu'ennuyeux de m'arrêter ici à de petits détails, comme de dire s'il étoit grand ou petit; robuste ou foible; quelle mine il avoit; ce qu'il buvoit ou mangeoit: que d'autres s'amusent à ces choses qui ne sauroient être de quelqu'utilité. Revenons à ce qui nous reste à dire.

PROCULUS.

Proculus, né à Albingaune dans les Alpes maritimes, étoit d'une bonne fa-

mille, quoique descendue d'ancêtres qui avoient exercé le métier de brigand ; ce qui le rendit assez riche en troupeaux, en esclaves, et autres objets qu'il avoit butinés ; car on assure qu'il arma deux mille esclaves dans le temps où il s'empara de l'Empire. Ce fut son épouse, femme pleine de courage, à laquelle on donna depuis le nom de Sampso, car elle portoit auparavant celui de Viturgia, qui l'engagea dans cette folle entreprise. Il avoit un fils nommé Hérennianus, dont il disoit qu'il feroit son collègue à l'Empire dès qu'il auroit accompli ses cinq ans. Proculus, on ne sauroit le nier, étoit un excellent et très-vaillant homme : quoiqu'accoutumé dès sa jeunesse au pillage, il voua pourtant sa vie au service. Car il fut Tribun de plusieurs légions, et se distingua par des actes de bravoure. Comme les plus petites particularités sont agréables et se lisent avec une sorte de plaisir, n'oublions pas une chose dont il se glorifioit dans une lettre qu'il vaut mieux rapporter ici en entier.

Proculus à Métianus, son parent. « J'ai » pris aux Sarmates cent vierges. J'en ai » baisé dix dans une nuit, et j'ai si bien » fait qu'elles se sont toutes trouvées » femmes au bout de quinze jours ». Vous voyez qu'il tiroit vanité d'une folle débauche, et qu'il croyoit qu'accumuler des crimes, c'étoit faire de belles actions. Parvenu aux honneurs militaires, il ne renonça pas à ses vices, ni à ses débauches ; mais, comme d'ailleurs il avoit de la bravoure, sollicité par les Lionnois, qu'Aurélien avoit très-maltraités, et qui craignoient infiniment Probus, il se vit appelé à l'Empire par une espèce de badinage et de jeu, au rapport d'Onasimus, ce que je n'ai pourtant trouvé chez aucun autre Ecrivain. Car jouant un jour aux échecs, après en être sorti dix fois couronné, un garde, qui ne manquoit pas d'esprit, lui dit : *Je vous salue, Auguste !* puis prenant une pièce de drap pourpre, il la lui mit sur les épaules et lui rendit hommage. Cette démarche, qui inspira des sujets de crainte aux complices, fit qu'on tenta de

gagner l'armée afin d'assurer l'Empire à Proculus. Il fut cependant utile aux Gaulois ; car, s'en tenant toujours à la petite guerre, il triompha glorieusement des Allemands, qui portoient encore le nom de Germains. Mais Probus l'ayant défait, le poursuivit aussi loin qu'il put ; tandis qu'il cherchoit une retraite chez les Francs dont il prétendoit tirer son origine. Ces peuples, pour lesquels trahir sa foi n'est qu'un badinage, le livrèrent à son ennemi qui le fit mourir. Ses descendans vivent encore chez les Albingaunes, et disent, en plaisantant, qu'ils ne veulent être ni Princes ni larrons. Voilà tout ce que j'ai recueilli sur Proculus ; passons à Bonose dont j'ai encore moins à dire.

BONOSE.

Bonose, d'une famille espagnole originaire d'Angleterre, étoit né d'une mère gauloise ; son père, à ce qu'il disoit lui-même, étoit Rhéteur ; selon d'autres, simple Maître d'école. Il le perdit de

bonne heure, et élevé par sa mère, qui étoit une femme de courage, il ne fit aucune étude. Il servit d'abord dans l'infanterie, puis dans la cavalerie; il fut Centurion, devint Tribun, et Gouverneur des frontières de la Rhétie. Jamais homme ne but autant que lui. Aurélien disoit souvent de lui : *Il n'est pas né pour vivre, mais pour boire* (1). Ce Prince, néanmoins, en fit grand cas pendant long-temps à cause de l'avantage du service. Lorsqu'il arrivoit des Députés des Barbares, de quelque pays que ce fût, il buvoit à leur santé jusqu'à les enivrer, et découvroit ensuite tous leurs secrets. Pour lui, rien ne le dérangeoit, quelque quantité de vin qu'il prît; il n'en étoit même que plus sur ses gardes, selon Onesime, Historien de la Vie de Probus. Il avoit encore ceci d'admirable, c'est qu'il rendoit, par les urines, autant qu'il avoit bu, et que jamais ni sa poitrine, ni son ventre, ni sa ves-

(1) Le plaisant de ce mot n'est sensible que dans l'original qui porte, *non ut vivat natus est, sed ut bibat.*

sie n'étoient incommodés. Les Germains ayant un jour mis le feu aux bateaux que l'Etat tenoit toujours sur le Rhin, Bonose, craignant d'être puni, prit l'Empire et le garda plus long-temps qu'il ne méritoit; car après un long et sanglant combat il fut vaincu par Probus et s'étrangla. On dit alors une plaisanterie, c'est que *c'étoit une cruche et non un homme qui pendoit.* Il laissa deux fils auxquels Probus fit grace; il distingua aussi sa veuve, et lui fit une pension jusqu'à sa mort. Mon grand-père disoit que c'étoit une femme d'un mérite exemplaire; et elle tenoit une famille distinguée chez les Goths, puisqu'elle étoit du sang royal: Aurélien l'avoit fait épouser à Bonose pour découvrir, par son moyen, tout ce qui se passoit chez ce peuple. Voici une lettre d'Aurélien au Lieutenant des Thraces concernant ce mariage, et les présents que l'Empereur ordonna de faire à Bonose à cette occasion.

Aurélien Auguste, à Gollonius Avitus, salut. « Je vous avois marqué, dans ma

» précédente, d'établir à Périnthe les filles
» de bonne maison des Goths avec des
» sommes destinées, non à chacune sé-
» parément, mais de manière que sept
» vécussent ensemble : car cet argent,
» partagé, feroit peu pour chacune, et
» la République dépenseroit beaucoup.
» Maintenant que mon bon plaisir est
» d'accorder en mariage Hunile à Bonose,
» vous donnerez à ce dernier ce que j'in-
» dique par la note suivante, et vous
» ferez ses noces aux frais de l'Etat ».
Voici la note. « Des manteaux à capu-
» chon de demi-soie et couleur d'hya-
» cinthe; une tunique de demi-soie en-
» richie d'or et du poids d'une livre;
» deux chemises à deux bandes, et le
» reste des choses qui conviennent à une
» dame. Vous donnerez à l'époux cent
» Philippes d'or, mille Antoniens d'ar-
» gent, et dix mille sesterces de cui-
» vre (1) ». Voilà ce que j'ai lu sur le
sujet de Bonose. J'aurois bien pu passer
sous silence les personnages dont on ne

(1) Je suis ici le sentiment de Saumaise.

s'informe pas ; cependant, pour que rien ne manquât à l'Histoire, j'ai cru devoir rapporter ce que j'en avois appris. Il me reste à parler à présent de Carus, de Carinius et de Numérien ; car pour l'Histoire de Dioclétien et des Princes qui l'ont suivi, elle exige un style plus relevé.

VIE DE L'EMPEREUR

CARUS,

PAR FLAVIUS VOPISCUS.

La mort de Probus prouve bien que c'est le Destin qui gouverne la République, et qui un jour l'élève au plus haut point de grandeur et un autre jour la plonge dans l'abaissement. Car ayant passé, pour ainsi dire, par toutes les vicissitudes de la vie humaine; et s'étant vue tantôt dans un calme heureux, tantôt troublée par de violens orages, on eût dit, après cette diversité de revers, qu'elle alloit jouir d'une félicité durable sous Probus, qui, depuis le violent Aurélien, la gouvernoit au grand contentement du Sénat et du peuple. Mais consternée, comme on l'est au milieu des flammes ou du naufrage, par l'attentat de soldats furieux qui la privèrent de cet excellent Prince, elle fut replongée de nouveau dans le désespoir; et chacun

craignit des Domitiens, des Vitellius et des Nérons. Car l'incertitude sur les mœurs du Prince étoit bien cruelle, surtout dans un Etat dont les plaies saignoient encore, et qui n'étoit pas consolé des maux que lui avoit causé la captivité de Valérien, la luxure de Gallien, et les ravages des trente Tyrans qui s'étoient disputés les membres épars de l'Empire. Si nous considérons les révolutions par lesquelles la République a passé depuis sa fondation, nous trouverons que jamais Etat n'a eu plus de grands hommes, ni plus de mauvais Princes. A commencer par Romulus, son véritable père, combien ne fut-elle pas heureuse sous ce Prince qui en jeta les premiers fondemens, qui l'ordonna, qui augmenta ses forces, et seul parmi tous les fondateurs de villes, laissa la sienne parfaite. Parlerai-je de Numa qui fortifia, par la religion, cette ville que tant de guerres avoient occupée, et qui, pour ainsi dire, étoit grosse de triomphes? La République parvint ainsi jusqu'à Tarquin le superbe; et si elle eut à souffrir des

mœurs de ses Rois, elle s'en vengea aussi, non sans en souffrir beaucoup. Elle s'accrut ensuite jusqu'au temps de l'invasion des Gaules; mais engloutie comme par un naufrage, sa ville étant prise, hormis sa citadelle, elle éprouva plus de maux qu'elle n'avoit eu de biens jusques-là. Elle se rétablit entièrement ensuite; mais les guerres puniques, et la terreur des armes de Pyrrhus, la réduisirent aux dernières extrémités. Carthage vaincue lui donna de nouveaux accroissemens et la mit en état d'étendre son empire au-delà des mers; déchirée ensuite par la guerre des alliés, elle perdit le sentiment de sa félicité, et vieillit en quelque sorte sous le poids des guerres civiles, jusqu'à Auguste. Ce Prince la releva, si l'on peut être relevé en perdant sa liberté. Quoiqu'il en soit, si elle eut alors quelques malheurs domestiques, elle fut du moins florissante au-dehors : ensuite affligée sous tant de Nérons, elle éleva sa tête sous Vespasien. Titus ne lui fit, pour ainsi dire, qu'entrevoir le bonheur; la férocité de Domitien lui porta

de cruels coups : rétablie par Nerva et Trajan jusqu'à Marc-Aurèle, la lâcheté et la barbarie de Commode la déchira ; et, depuis, elle ne goûta plus aucun bonheur, j'en excepte pourtant le règne actif de Sévère, jusqu'à Alexandre fils de Mammée. Il seroit trop long de parcourir les événemens qui suivirent. Elle ne put jouir des vertus de Valérien, et eut à souffrir pendant quinze ans les fureurs de Gallien. La Fortune, toujours inconstante et qui se plaît à être injuste, abrégea les jours de Claude ; elle enleva de même Aurélien, Tacite, Probus, pour faire voir qu'elle n'aime rien tant qu'à faire passer par de grandes révolutions, tout ce qui influe sur les affaires publiques. Mais à quoi bon ces regrets et ces plaintes sur les vicissitudes de ce monde ? Parlons de Carus, qui tient le milieu, si je puis parler ainsi, entre les bons et les mauvais Princes, et qui auroit pu même être mis au nombre des premiers, s'il n'eût point eu Carinus pour fils. On est si peu d'accord sur la patrie de

Carus, que je ne saurois dire précisément où il naquit. Onesime, qui a écrit avec soin la Vie de Probus, dit que Carus naquit à Rome, et qu'il y fut instruit dans les belles connoissances, mais que son père et sa mère étoient d'Illyrie. Fabius Cérilianus, qui décrit avec beaucoup d'exactitude le temps de Carus, de Carinus et de Numérien, assure, au contraire, que ce ne fut point à Rome, mais en Illyrie; qu'il naquit de parens, non Pannoniens, mais Carthaginois. Je me rappelle d'avoir lu, dans un Journal, que Carus vint au monde à Milan; mais que, par un privilége accordé à son aïeul, il fut inscrit bourgeois d'Aquilée. Pour lui, on ne sauroit nier qu'il ne voulût passer pour Romain, comme on peut s'en convaincre par une lettre qu'il adressoit, en qualité de Proconsul, à son Lieutenant, pour l'exhorter à se bien conduire.

Carus Manlius Aurélien, Proconsul de Cilicie, à Junius, son Lieutenant.

» Les anciens Romains, nos ancêtres,

» avoient la coutume de ne confier les » intérêts de la République qu'à des » hommes dignes de les représenter; et, » cet usage n'eût-il pas existé, je ne me » serois pas conduit autrement. J'espère » que je ne me serai pas trompé en agis- » sant de même à votre égard. Faites » donc vos efforts pour qu'il ne soit pas » dit que nous dégénérons des Romains » nos ancêtres ». Toute cette lettre fait voir qu'il vouloit passer pour Romain. Sa harangue au Sénat indique la même prétention; car dès son avénement au trône, il écrivit en ces termes à cette Assemblée.

» Il faut se réjouir, P. C., de ce qu'un » membre de votre corps et de votre na- » tion vient d'être fait Empereur. Fai- » tes donc ensorte que les étrangers ne » soient pas jugés préférables à vos com- » patriotes ». Ceci fait bien voir qu'il vouloit qu'on le crût Romain, c'est-à-dire, originaire de Rome. Carus donc, après avoir passé par les grades civils et militaires, ce qu'indiquent les inscriptions

de ses statues, fut fait Préfet du Prétoire par Probus, et s'attira si fort l'affection des soldats, qu'à la mort de ce grand Empereur il fut jugé seul digne de le remplacer. Je n'ignore pas que quelques Ecrivains ont soupçonné, et qu'ils ont même écrit, dans leurs Annales, que ce fut la faction de Carus qui fit périr Probus; mais ni les bienfaits de Probus envers Carus, ni surtout les mœurs de ce dernier qui vengea sévèrement la mort de ce Prince, ne permettent de croire ce fait. Les lettres que Probus écrivit au Sénat, au sujet des honneurs qu'il convenoit d'accorder à Carus, font voir ce qu'il pensoit de lui.

Probus Auguste, à son bien aimé Sénat, salut. « La République seroit » heureuse si j'avois à placer, dans nos » actes, beaucoup de sujets tels que » Carus, ou tels que plusieurs d'entre » vous. J'accorde donc, sous votre bon » plaisir, à cet homme, qui fait re» vivre les anciennes mœurs, une statue » équestre; j'y ajoute une maison qu'on

» bâtira aux dépens du trésor, et dont » je fournirai les marbres. Il est séant » que nous récompensions des hommes » aussi intègres, » etc. Pour ne pas rassembler ici les plus petites bagatelles, et parler de choses qu'on peut trouver ailleurs, je dirai que, dès qu'il eut pris l'Empire, il commença la guerre contre les Perses, dont Probus avoit déjà fait les préparatifs; il donna aussi la qualité de César à ses fils; chargea Carinus, en lui associant des gens d'élite, de la défense des Gaules, et prit avec lui le jeune Numérien, Prince très-aimable et fort éloquent. On assure que Carus témoigna souvent le regret qu'il avoit d'envoyer Carinus dans les Gaules; il auroit souhaité que l'âge de Numérien eût permis de lui confier ce pays, qui avoit besoin d'un Prince ferme. Mais nous parlerons de ceci ailleurs; car il existe des lettres dans lesquelles Carus se plaignoit dès-lors, à ses Préfets, des mœurs de Carinus : ceci confirmeroit ce qu'a dit Onesime, que Carus avoit formé

le dessein d'écarter Carinus de l'Empire ; mais je l'ai déjà dit, c'est ce qu'il faudra examiner dans la Vie de Carinus. Revenons. Ayant donc rassemblé l'immense appareil et les forces de Probus, Carus, qui voyoit la guerre des Sarmates presque terminée, marcha contre les Perses, et, ne rencontrant aucun ennemi sur sa route, les Perses étant occupés par des guerres intestines, il s'empara de la Mésopotamie et parvint jusqu'à Ctésiphonte, ce qui lui valut le titre d'Empereur persique. Mais ce Prince avide de gloire, s'étant trop avancé dans le pays, encouragé par les exhortations de son Préfet, qui, voulant monter sur le trône, cherchoit la perte de Carus et de son fils, mourut, selon les uns, de maladie, et selon d'autres, fut frappé de la foudre. On ne sauroit nier, qu'au temps de sa mort, on n'entendit de si violens coups de tonnerre, que plusieurs personnes en moururent d'effroi. Etant donc malade et couché dans sa tente, une violente tempête, et un grand éclair, ac-

compagné d'un coup plus terrible encore étant survenu, il mourut. Junius Calpurnius, Secrétaire de l'Empereur, écrivit au Préfet de la ville la lettre suivante sur la mort de Carus.

» Tandis que notre vraiment cher Em-
» pereur Carus étoit malade, il s'éleva
» subitement une si violente tempête que
» tout fut couvert de ténèbres, et qu'on
» ne se voyoit pas l'un l'autre : des éclairs
» et des tonnerres continuels nous ôtè-
» rent la connoissance de ce qui se pas-
» soit. Car tout-à-coup, et d'abord après
» ces tonnerres, qui avoient consterné
» tout le monde, on entendit crier : *Notre*
» *Empereur est mort.* Joignez à cela que
» les Officiers de la chambre, dans la dé-
» solation que leur causoit la perte du
» Prince, mirent le feu à la tente, ce
» qui fit courir le bruit que la foudre
» avoit frappé l'Empereur, qui, autant
» que nous pouvons en juger, n'est pour-
» tant mort que de sa maladie ». J'ai rapporté cette lettre parce que plusieurs sont dans l'idée, qu'il y a une sorte de

destinée qui ne permet pas à un Prince romain d'aller au-delà de Ctésiphon ; et que ce fut à cause de cela que la foudre frappa Carus qui ambitionnoit de passer ces limites fatales. Mais la valeur foule aux pieds ces superstitions qu'imagine la pusillanimité. Il est et sera permis à la puissance sacrée du César Maximien, de vaincre la Perse et de porter ses conquêtes plus loin ; ce qui arrivera, je présume, si nos gens ne se refusent pas à la protection que les Dieux nous ont promise. Bien des choses prouvent que Carus étoit un bon Empereur, et ceci surtout, c'est qu'à peine il eut pris les rênes du gouvernement, qu'il triompha, par sa patience et son courage, des Sarmates, devenus si insolens après la mort de Probus, qu'ils menaçoient d'envahir non seulement l'Illyrie, mais les Thraces et l'Italie ; qu'en très-peu de jours il rétablit le calme dans les Pannonies, tua seize mille ennemis, et fit vingt mille prisonniers des deux sexes. C'en est assez, à ce que je crois, sur Carus. Passons à

Numérien dont l'Histoire touche plus à celle de son père, et intéresse davantage encore par l'influence qu'y eut son beau-père. Quoique Carinus fût l'aîné, et eût reçu le titre de César avant Numérien, je dois pourtant parler d'abord de ce dernier dont la mort suivit celle de son père; je viendrai ensuite à Carinus, ce Prince utile à la République, que l'Empereur Dioclétien combattit et tua enfin.

VIE DE L'EMPEREUR

NUMÉRIEN,

PAR FLAVIUS VOPISCUS.

NUMÉRIEN, fils de Carus, fut un Prince bien né et vraiment digne de l'Empire : il excella si fort dans l'éloquence, qu'il récita des harangues en public ; on a de lui des écrits estimés, dont le style tient plus pourtant à la déclamation qu'au genre de Cicéron. Il faisoit si bien des vers, qu'on assure qu'il l'emportoit sur tous les Poètes de son temps. Car il disputa la palme à Olympius Némésien qui avoit écrit sur la pêche, sur la chasse et sur la marine, et avoit enlevé toutes les couronnes ; il éclipsa aussi Aurélius Apollinaire, Poète ïambique qui publia des vers dans lesquels il célébroit les actions de Carus. On dit de la harangue adressée par Numérien au Sénat, qu'elle étoit si éloquente qu'on érigea une statue à ce Prince, non comme à un César, mais

comme à un Rhéteur, et qu'elle fut placée dans la bibliothèque Ulpienne avec cette inscription : *Au César Numérien, le plus puissant Orateur de son temps*. Il accompagna son père à la guerre contre les Perses. Les larmes qu'il donna à sa mort, fixèrent sur ses yeux une maladie à laquelle (1) ses fréquentes veilles l'avoient rendu fort sujet. Comme il se faisoit porter en litière, la faction de son beau-père Arrius Aper, qui vouloit envahir le trône, le fit mourir. Durant plusieurs jours, lorsque les soldats demandoient des nouvelles de la santé de leur Prince, Aper répondit qu'on ne pouvoit le voir, parce que l'état de ses yeux ne lui permettoit pas de s'exposer au vent et au grand jour ; mais l'infection que répandoit le cadavre ayant découvert le crime, tous tombèrent sur Aper dont le complot ne put rester caché, et le traînèrent à la tête du camp. L'assemblée fut nombreuse ; on dressa même un tribunal et on y fit un long discours. Lorsqu'on

(1) Je crois devoir préférer ici la leçon de Gruterus.

en vint à demander qui seroit le juste vengeur de Numérien, et quel bon Prince on pourroit donner à la République, tout d'une voix, et par une sorte d'approbation divine, on nomma Auguste, Dioclétien, qui, à ce qu'on disoit, avoit eu déjà plusieurs présages de l'Empire. Il étoit chef des gardes; c'étoit un homme d'un grand mérite, qui joignoit à un esprit délié, beaucoup d'attachement pour la République et pour sa famille; il savoit se plier aux circonstances; ses vues étoient constamment profondes, quelquefois hardies, mais dirigées par la prudence : il étoit toujours maître de ses premiers mouvemens. Dioclétien monta sur le Tribunal et fut salué Auguste; lorsqu'on en vint à demander comment Numérien étoit mort, il tira son épée, dont il frappa Aper, en disant : *Voilà l'auteur du meurtre de Numérien.* Ainsi Aper se déshonora, et se conduisant par d'indignes motifs, il fit une fin digne de lui. Mon aïeul a rapporté qu'il se trouva à l'assemblée où Aper périt par les mains de Dioclétien; il disoit que Dioclétien, en frappant,

avoit dit : *Glorifie-toi, Aper, tu tombes sous les coups du grand Ænée*, mot qui m'étonne dans la bouche d'un militaire, quoique je n'ignore pas que bien d'autres gens de guerre ont cité des passages ou grecs ou latins, tirés d'Auteurs comiques ou de tels autres Poètes. Les comiques eux-mêmes font souvent débiter aux soldats, qu'ils introduisent sur la scène, d'anciens proverbes, car, *tu cherches chez les autres ce que tu leur fournis toi-même* (1), est de Livius Andronicus, comme plusieurs autres mots que Plaute et Cæcilius ont employés. Il ne sera pas désagréable de rapporter, au sujet de Dioclétien Auguste, un conte peu connu, et qu'on croit lui avoir présagé l'Empire. Mon aïeul m'a dit qu'il le tenoit de Dioclétien même. C'est qu'étant à l'auberge à Tongres dans la Gaule, lorsqu'il n'occupoit encore que les plus bas grades de la milice, il faisoit avec une Druide le compte de sa dépense journalière ; cette femme

(1) C'est ainsi que Madame Dacier traduit cet adage qui est en tout autant de termes dans Térence. *Eun. Act.* 3. *Scen.* 1. *v.* 425.

lui dit un jour : *Dioclétien, vous êtes trop avare, trop économe;* à quoi il répondit en badinant : *Je ne le serai plus lorsque je serai Empereur. Ne badinez pas, Dioclétien,* reprit la Druide, *car vous le serez dès que vous aurez tué un sanglier* (1). Depuis ce temps ce Prince eut toujours la passion de régner, ce que savoient Maximien, et mon aïeul à qui Dioclétien avoit fait part de cette anecdote; mais comme il étoit dissimulé, il rit et se tut : cependant il ne manquoit jamais à la chasse, l'occasion de tuer des sangliers. Enfin lorsqu'Aurélien, Probus, Tacite, Carus même, furent successivement montés sur le trône, Dioclétien dit : *Je tue toujours des sangliers; mais d'autres en font toujours leur profit.* Il est connu qu'il dit, après avoir mis à mort le Préfet du Prétoire Aper : *J'ai enfin tué le fatal sanglier.* Mon aïeul assuroit avoir ouï dire à Dioclétien, qu'il n'avoit percé Aper de sa main que pour accomplir la prédiction de la Druide, et

(1) *Aper* qui signifie aussi en latin sanglier.

affermir son Empire. Car il n'auroit pas voulu, surtout les premiers jours de son règne, paroître si cruel, si la nécessité ne l'y eût forcé.

J'ai fait l'Histoire de Carus et de Numérien ; il ne me reste plus que celle de Carinus.

VIE DE L'EMPEREUR

CARINUS,

PAR FLAVIUS VOPISCUS.

Carinus, l'homme le plus débauché de son siècle, adultère, corrupteur acharné de la jeunesse (j'ai honte de rapporter ce qu'en dit Onesime), prostitua même son sexe. Son père lui avoit donné, avec la qualité de César, le gouvernement des Gaules, de l'Italie, de l'Illyrie, de l'Espagne, de la Bretagne et de l'Afrique, à condition qu'il y feroit tout ce que font les Augustes ; mais il se souilla des vices et des excès les plus abominables. Il éloigna les plus vertueux de ses amis, pour ne s'attacher que des sujets indignes ; il fit Préfet de la ville un de ses portiers, qui étoit un monstre en fait de dépravation. Il tua son Préfet du Prétoire, pour lui substituer un vieux ministre de débauches nommé Matronien : il fit Consul, malgré son père, un de ses Secrétaires

qui avoit toujours été le confident et l'instrument de ses excès et de ses impuretés. Il écrivit au Sénat des lettres pleines d'orgueil. Il promit, à la plus vile populace, comme si elle composoit le peuple romain, les biens des Sénateurs. Il épousa successivement et renvoya neuf femmes, et plusieurs de celles qu'il chassa étoient grosses. Il remplit son palais de mimes, de courtisanes, de pantomimes, de chanteurs, et de marchands d'esclaves. Il avoit tant de répugnance à signer, qu'il établit un débauché, avec lequel il jouoit toujours à midi, pour souscrire son nom; et il le querelloit souvent de ce qu'il imitoit trop bien sa main. Il avoit des pierres précieuses à ses souliers, et n'avoit jamais d'agraffes sans pierreries; son baudrier en étoit souvent garni. La plupart des Illyriens le nommoient Roi. Il ne fut jamais au-devant des Préfets ou des Consuls. Il fit grand cas des mauvais sujets, et les admit fréquemment à sa table. On y servit souvent cent livres d'oiseaux, cent de poissons, mille de diverses sortes de viandes. Il

prodigua beaucoup le vin, et se baigna entre les fruits et les melons. Il parsema de roses de Milan et ses lits à manger et ses chambres. Au lieu de bains tièdes il en prenoit de froids, et dans ses bains froids il faisoit toujours mettre de la neige.

Etant arrivé, en hiver, dans un certain endroit où il y avoit de l'eau fort tiède, comme cela est naturel dans cette saison, après s'en être servi, il dit aux baigneurs: *Vous me donnez de l'eau qui convient à une femme,* ce qu'on raconte comme son plus excellent mot. Le père, au récit de la conduite de Carin, s'écria : *Ce n'est pas là mon fils !* Il avoit résolu, à ce que dit Onesime, de le faire mourir, et de le remplacer par Constance, excellent sujet, qui dans la suite fut fait César, et qui alors gouvernoit la Dalmatie. Il seroit trop long d'en dire davantage sur la luxure de Carin. Quiconque souhaite d'en savoir plus, n'a qu'à lire Fulvius Asprianus qui raconte jusqu'au dégoût toutes ses actions. Lorsqu'il apprit que son père avoit été frappé

de la foudre, que son frère étoit tombé sous les coups de son beau-frère, et que Dioclétien avoit été élu Empereur; comme s'il se trouvoit dégagé des entraves paternelles et libre de tout lien, il s'abandonna avec plus de fureur encore aux actions les plus atroces.

Il ne manqua pas cependant de la vigueur nécessaire pour défendre sa couronne; car il livra plusieurs combats à Dioclétien. Mais vaincu dans le dernier qui se donna près de Margus, il périt. Telle fut la fin de ces trois Princes, Carus, Numérien et Carinus : après eux les Dieux nous accordèrent Dioclétien et Maximien, et joignirent à ces grands personnages Galerius et Constance, dont le premier naquit pour effacer la honte de la captivité de Valérien, et le second pour remettre les Gaules sous l'autorité des Romains. Ces quatre maîtres du monde, vaillans, sages, religieux, humains et bienfaisans, animés du même esprit envers la République et le Sénat, pleins de modération, d'attachement pour

le peuple, exercèrent leur autorité avec prudence, et furent tels que doivent être des Princes que nous avons toujours demandés aux Dieux. Claudius Eusthénius, Secrétaire de Dioclétien, a écrit leur Vie; ce que je dis afin que personne n'exige de moi cette tâche, vu surtout qu'on ne sauroit faire l'Histoire de Princes vivans sans s'exposer à la censure. Le règne de Numérien et de Carinus eut ceci de remarquable, que ces Princes ornèrent les jeux romains de nouveaux spectacles; nous les voyons représentés en peinture dans le palais près du Portique de l'écurie. Car on y vit un homme en brodequins danser sur des cordes si minces qu'il sembloit marcher dans les airs; un tichobate (1) qui couroit sur une muraille en évitant un ours; et des ours qui jouoient des personnages comiques. Cent salpistes (2) qui sonnoient tous à-la-fois de la trompette. Cent camptau-

(1) De τεῖχος, muraille, et βαίνω, je marche.

(2) Σαλπίζω, je sonne de la trompette.

les (1), cent choraules (2), cent pitaules (3), mille pantomimes et gymniques; outre cela une machine de théâtre dont les flammes consumèrent la scène, et que Dioclétien répara magnifiquement dans la suite. On fit venir de tous côtés des mimes; on donna aussi un spectacle sarmate qui est la chose la plus agréable. On fit paroître un Cyclope. Les artistes de la Grèce, les gymniques, les histrions, les musiciens reçurent des présens en or et en argent; on leur donna aussi des vêtemens de soie. Je ne sais jusqu'à quel point toutes ces choses purent être agréables au peuple; ce que je sais, c'est qu'elles n'ont aucun mérite chez de bons Princes. On raconte un mot de Dioclétien à un de ses Trésoriers, qui louoit beaucoup les spectacles de Carinus, et disoit que ces Princes avoient beaucoup plu par ces jeux de théâtre et de cirque; *Carinus s'est donc donc bien diverti pendant son rè-*

(1) Καμπή, ῆς, inflexion, modulation, et αὐλέω, je joue de la flûte.

(2) Χόρος, chœur.

(3) Πείθω, je persuade, j'entraîne; sans doute que

gne (1), répliqua l'Empereur. Enfin Dioclétien, ayant rassemblé des spectateurs de toutes les nations, leur donna des jeux où régnoit beaucoup d'épargne, et dit : *qu'il falloit que les jeux qui se faisoient sous les yeux d'un Censeur, fussent décens.* J'invite Julius Messala, que j'ose librement blâmer, à lire ceci ; lui qui donna son patrimoine à des comédiens et en priva ses héritiers ; qui fit présent de la tunique de sa mère à un actrice, et de la robe de son père à un mime ; il auroit été excusable si l'acteur tragique avoit pu se servir, en guise de simare, du manteau de pourpre brodé d'or de son aïeule. On voit encore sur la robe de pourpre de Tyr, qu'étale un danseur comme une marque de noblesse,

---

ces joueurs de flûte flattoient agréablement les oreilles. J'aurois pu étendre considérablement ici ces notes, si j'avois voulu transcrire tout ce qui se trouve à ce sujet dans les Commentaires de Saumaise et de Casaubon. J'ai cru devoir me contenter d'y renvoyer le lecteur.

(1) Le latin est équivoque et peut signifier aussi : *on s'est donc bien moqué de Carinus pendant son règne.*

le nom de Messala et de sa femme. Que dirai-je du fin lin tiré d'Egypte ; des étoffes de Tyr et de Sidon, si déliées et brillantes de pourpre et de broderies? On y donna aussi des mantelets rouges d'Atrabates et de Canuses, richesses qu'on n'avoit jamais vues jusques-là sur la scène. Je n'ai rapporté ceci que pour arrêter, par un sentiment de pudeur, ceux qui, dans la suite, donneront des jeux, et les empêcher de priver de leur bien leurs héritiers légitimes, en le donnant à des histrions et à des baladins.

Recevez, mon ami, cet Ouvrage que je livre au public, non, je l'ai déjà dit souvent, comme un morceau d'éloquence, mais comme un Recueil de faits intéressans. J'ai eu principalement en vue, si quelque homme éloquent vouloit exposer les actions des Empereurs, de lui en présenter les matériaux dans mon Ouvrage qu'il pourra orner de sa diction. Je vous prie d'être content, et de croire que mon intention étoit de mieux écrire que je ne l'ai pu.

SUR LES LIVRES

CATACRIENS (1).

SPARTIEN rapporte, dans la Vie de l'Empereur Adrien (2), que ce Prince composa, à l'imitation d'Antimaque, un Ouvrage très-obscur intitulé : *Libri Catacriani*. Les commentateurs et les critiques se sont donnés, jusqu'ici, des peines infinies pour deviner ce qu'étoient ces Livres dont il ne nous est resté que le nom, et vraisemblablement encore, un nom très-défiguré.

Parcourons les différentes suppositions auxquelles le desir de perçer ces ténèbres a fait recourir.

L'exemplaire palatin et une ancienne édition portent *Catacaymos* au lieu de *Catacrianos*, ce qui a fait croire à Casaubon qu'il falloit lire *Catacaumos*; Saumaise, adoptant cette leçon, a imaginé

(1) Lu dans l'Assemblée de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres de Berlin, le 17 mai 1781.

(2) *Ch.* 15.

que Néron avoit fait un Ouvrage qu'il appelle *Catacaumon Iliacum*, le *bûcher*, *l'embrasement de Troie*, et comme on met au nombre des productions de Lucain, qui sont perdues, un Poëme sur le même sujet, l'habile critique dont je parle; suppose qu'Adrien avoit fait quelque chose de pareil, et que son Ouvrage étoit une imitation de l'Ouvrage de Néron, ou de celui de l'Auteur de la Pharsale. Sans combattre ici, quant au fond, la conjecture de Saumaise, je dois observer qu'il attribue un peu trop légèrement à Néron un Poëme sur l'embrasement de Troie; Suétone dit simplement, *que ce Prince considéra l'incendie du haut de la tour de Mécène, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer la beauté de la flamme, et qu'en habit de théâtre il se mit à chanter la ruine de Troie* (1). Ta-

(1) *Hoc incendium e turri Mæcenatiana prospectus lætusque flammæ, ut aiebat, pulchritudine, αλωσιν Ilii in illo suo scenico habitu decantavit*; ἁλωσις n'est point l'embrâsement de Troie comme M. Henri Ophelot (*) de la Pause l'a traduit,

(*) *Tome* 3, *p.* 412.

cite, dans ses Annales, dit: *car le bruit s'étoit répandu que dans le temps même que la ville étoit en proie aux flammes, Néron s'amusoit sur son théâtre particulier à chanter la destruction de Troie* (1), et à comparer le désastre de cette ville à laquelle ses ancêtres rapportoient leur origine, avec celui de sa nouvelle patrie.

Beroaldus, dans son Commentaire sur Suétone, pense, avec beaucoup de raison, qu'on ne sauroit décider si les vers que récita l'Empereur, dans cette occasion, étoient de sa façon, ou de la composition de quelque autre : Servius, il est vrai, attribue à ce Prince un Ouvrage qu'il nomme *Troïca*, dans lequel il parle, entr'autres, si avantageusement de Pâris, qu'il représente comme un des plus vaillans champions qui combattirent sous les murs de Troie ; et Juvenal, dans sa huitième Satyre, où il compare Oreste à

mais la prise, la destruction de Troie ; et Tacite dit, la ruine, *Excidium. Ipso tempore flagrantis urbis, inisse eum domesticam scenam, et cecinisse Trojanum excidium, præsentia mala vetustis cladibus assimulantem. Ch.* 38.

(1) *Annales, L.* 15, *p.* 821. *Edit. d'Ernesti.*

Néron, fait allusion au même Ouvrage, et dit :

> In scenâ nunquam cantavit Orestes,
> Troïca non scripsit (1).

Mais ces *Troïca* se bornoient-ils à l'incendie de Troie, ou embrassoient ils un plus vaste champ? Voilà, je crois, ce qu'on ne sauroit déterminer avec quelque certitude.

Saumaise se trompe encore en attribuant à Lucain le *Catacaumon Iliacum*, comme un seul et même Ouvrage, tandis que ce sont deux productions différentes. Ce Poète avoit composé un Poëme sur l'incendie de Rome.

> Dices culminibus Remi vagantes
> Infandos Domini nocentis ignes.
>
> *Stat. Genethliacon Lucani.*

Et un second sur l'embrasement de Troie et sur les malheurs de Priam. On ne sauroit donc confondre ces deux pièces; et Lutatius Placidus (2) les distingue si clairement qu'il paroît étrange que les

(1) *v.* 221.
(2) V. *Fabricius B. Latina. t.* 1, *p.* 436.

Editeurs de la Collection de Poètes latins qui a paru à Pise en 1766, parlent encore du *Catacausmon Iliacum* (1) comme d'un seul Ouvrage, surtout Britannicus, disant aussi positivement qu'il le fait dans sa Vie de Lucain; *Extant ejus ut alii complures, Iliacum, Saturnalia, Catacausmon.*

Saumaise, réfléchissant peut-être au tour d'esprit d'Adrien, comprit qu'il n'étoit pas naturel de supposer, qu'un Prince qui aimoit si fort à se singulariser, eût précisément choisi un sujet déjà manié par d'autres; c'est pourquoi abandonnant sa première conjecture, et encouragé par le témoignage de Turnèbe, qui, comme lui, assuroit avoir trouvé, dans d'anciens recueils *Catacaumos*, il se livra à une autre supposition, et crut que le texte avoit originairement porté *τά κατὰ Κάννας, res ad Cannas gestœ*; il pensa donc qu'Adrien avoit fait un Ouvrage en vers, destiné à décrire les malheurs de la célèbre journée de Cannes, comme

---

(2) V. *G. J. Vossius de Hist. latinis. L.* 1, *p*. 138.

Antimaque avoit décrit la guerre de Thèbes.

Turnèbe (1), séduit par un passage de Dion Cassius, faisoit de κατὰ Καίνας, κολοκύνθας, qui, selon sa pensée, étoit un Ouvrage dans le goût de l'Apocoloquintose de Sénèque. Mais il est évident, par le passage même de Dion, qu'il n'y est question que de l'art de peindre dont se piquoit Adrien, et la réponse même d'Apollodore à ce Prince, *allez peindre vos citrouilles*, ne sauroit laisser le plus léger doute.

Une autre supposition, et elle est de Lilius Giraldus, c'est de lire κατὰ Τραϊανοῦ, et dans ce cas Adrien auroit tâché, par quelque pièce mordante et satyrique, de diffamer la mémoire de Trajan son bienfaiteur; ce qui semble favoriser cette idée, c'est qu'on lit dans Spartien qu'*Adrien, toutes les fois qu'il exécutoit ce qu'il prévoyoit devoir causer du déplaisir au peuple, ne manquoit pas de feindre*

(1) *Advers. L.* 1, *ch.* 13, *p.* 30.

qu'il suivoit les dernières volontés de Trajan (1).

Si on lit, avec un autre Critique, κατὰ Ἀδριανοῦ, il faudra supposer alors que ce Prince, imitant la manie d'Archiloque, écrivit contre lui-même, et se plut à déchirer sa propre réputation ; il n'est pas aisé cependant d'accorder cette conjecture avec le désir de briller et la passion de jouir de tous les genres de gloire qu'on remarque dans les plus petits détails de la Vie d'Adrien.

Jean Parrhasius lisoit κατὰ Ἀττιανοῦ, et croyoit qu'Adrien avoit écrit contre Attianus, ou, comme portent d'autres exemplaires, contre Tatianus qui avoit été son Tuteur. Quelques personnes ont rejeté cette opinion de Parrhasius, par la raison qu'Adrien ne fit éclater que peu de temps avant sa mort, sa haine contre Tatien. Il est pourtant démontré qu'avant même d'entreprendre ses longs voyages, c'est-à-dire, peu après qu'il fut monté sur le trône, ce Prince commença à détester

(1) *Æl. Spart. v. Adr. ch.* 8.

son Tuteur (1). *Ne pouvant plus supporter*, dit Spartien, *le pouvoir de Tatien, son Préfet et autrefois son Tuteur, Adrien pensa à le faire périr; mais il changea de sentiment, parce qu'on l'accusoit déjà d'avoir mis à mort quatre Consulaires, quoiqu'il insinuât que cette action étoit le fruit des conseils de Tatien même.* Qu'y auroit-il donc de surprenant qu'Adrien, animé du désir de perdre Tatien, mais retenu par les circonstances, eût dès-lors écrit, pour décharger en quelque sorte sa bile, une pièce diffamatoire contre cet homme ?

Scaliger, par un léger changement dans la prononciation, imaginoit qu'il falloit lire, των κατὰ χρειων (λεγομενων), ce qui signifieroit que ces livres d'Adrien étoient un Recueil de maximes et de préceptes relatifs à la rhétorique. On sait qu'il cultiva de bonne heure les lettres, et qu'un goût naturel le portoit si puissamment à ce genre d'étude, qu'on l'appeloit, par dérision, dans sa jeunesse, le petit Grec.

(1) *Ibid. ch.* 8.

Casaubon, adoptant la première leçon dont j'ai parlé, et lisant *Catacaumos*, ou *Catacausmos*, croyoit que cet Ouvrage d'Adrien pouvoit être une description poétique de l'incendie du monde par Phaëton, ou un exposé des opinions philosophiques d'Hiéraclite, et de quelques autres hommes célèbres sur l'embrasement futur du globe. Le savant Ulrich Obrecht, qui admet entièrement la première idée de Saumaise sur la destruction de Troie, la développe et tâche de lui donner toute la vraisemblance possible. Selon ses idées, Adrien, qui avoit fait d'Antimaque (1) son

(1) C'est Antimaque, Poète de Claros, ou, selon d'autres, de Colophon. Il avoit composé un Poëme d'une longueur excessive sur la guerre de Thèbes; Cicéron l'appelle *magnum illud volumen* (Brutus 51). Rien de plus opposé que les jugemens qu'on a portés sur le mérite de ce Poète. Quintilien (*) le loue et dit: *Antimaque a de la force et de la solidité; son élocution, loin d'être commune, mérite beaucoup de louanges.* D'autres, au contraire, le peignent comme un Ecrivain empoulé et fort obscur.

At populus tumido gaudeat Antimacho.

Cat. de Cinna et Volusio.

(*) *Liv.* 10, *ch.* 1.

modèle et son Auteur favori, ne pensoit qu'à lui faire obtenir la préférence sur Homère dont il étoit l'ennemi déclaré. Dans la vue donc d'obscurcir la réputation du Chantre immortel de l'Illiade, et d'en faire, s'il étoit possible, tomber la lecture, il osa entrer en lice avec lui et traiter le même sujet. Mais, dit-on, comment Adrien pouvoit-il espérer d'effacer un Poète tel qu'Homère, dont les sublimes écrits faisoient les délices de tout le monde? A cela on peut répondre que la vanité d'Adrien étoit excessive, et qu'il avoit une idée si avantageuse de ses talens et de son génie qu'il ne voyoit personne qu'il crût pouvoir lui être comparé. D'ailleurs, réellement doué de belles connoissances, il espéra que l'Ouvrage d'un Prince, qui avoit la réputation d'être aussi instruit qu'il l'étoit, préviendroit en sa

---

On trouve aussi :

At populus mundo gaudeat Antimacho.

En général cet Antimaque, et trois ou quatre autres qui ont porté le même nom, mériteroient d'être mieux connus. J'aurai peut-être un jour l'honneur de vous présenter, Messieurs, les recherches que je ferai sur ce sujet.

faveur, et lui gagneroit un grand nombre de suffrages. Enfin sa qualité d'Empereur, l'influence qu'elle lui donnoit, et les fréquens essais qu'il avoit faits de son pouvoir, pour écarter et étouffer des talens qui l'offusquoient (1), n'étoit-ce pas là plus de raisons qu'il n'en falloit pour lui faire croire qu'il viendroit à bout de son dessein ?

Le célèbre Heuman de Gottingue pensoit qu'il falloit lire κατὰ Ῥιανῦ, *contra Rhianum;* ce Rhianus étoit un Poète que Tibère, au rapport de Suétone (2), lisoit avec un singulier plaisir, et contre lequel Adrien, qui lui préféroit de beaucoup Antimaque, écrivit.

M. Louis Ernest Puttmann de Leipsic prétend que le mot Catacrianus vient de Κριὸς, *aries*, et qu'il pourroit bien désigner un Ouvrage composé sous le signe du bélier.

Enfin Marcel Donat vouloit qu'on lût

---

(1) Dion Cassius dit qu'il fit mourir quelques-uns de ceux qu'il regardoit comme des rivaux de gloire. *L.* 69, *p.* 1151.

(2) *Vie de Néron, ch.* 70,

κατὰ κρειων νυς, *de mente Principis*, de l'esprit des Princes, ou de la manière dont ils doivent régner. Adrien auroit donc fait, dans cet Ouvrage, l'office d'Instituteur des Rois, et leur auroit tracé les règles qu'il faut suivre pour bien gouverner (1).

Telles sont, Messieurs, les diverses opinions que j'ai recueillies sur ce sujet. Il est fâcheux qu'il n'y en ait aucune qui présente une explication assez naturelle pour satisfaire pleinement. J'aimerois assez la leçon que M. Bell, ancien Doyen de l'Université de Leipsic, ne fait qu'indiquer dans un programme qu'il a donné en 1777 sur cette matière; il approuve le κατὰ Αδριανου, mais en l'admettant j'entendrois τα κατ' Αδριανυ γινομενα, *res quœ sub Adriano gestœ sunt.* Ces livres Catacriens ne seroient alors que des Mémoires de sa Vie que ce Prince auroit composés; cette conjecture deviendroit même assez plausible en se rappelant ce que dit expressément Spartien (2), c'est

(1) V. *Gruter. Thes. crit. t.* 6, *p.* 1077.
(2) *Ch.* 15.

qu'*Adrien étoit si avide de réputation, qu'il donna à ceux de ses affranchis qui étoient lettrés, l'Histoire de sa Vie qu'il avoit écrite, avec ordre de la publier sous leurs noms; car on assure que ce qu'on a de Phlégon est d'Adrien.* Mais le même Spartien ajoute immédiatement après, qu'à l'imitation d'Antimaque il composa des livres Catacriens très-obscurs, ce qui prouve que cet Ouvrage devoit être tout différent de l'Histoire de sa Vie.

En réfléchissant sur le tour d'esprit d'Adrien, je n'ai pu m'empêcher de former une conjecture, que les traits que nous ont laissés les Ecrivains qui ont fait son Histoire, me paroissent confirmer et rendre assez vraisemblable. Vous daignerez en juger, Messieurs. Spartien nous dit, en parlant de ce Prince (1) : *Adrien préféroit Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Cœlius à Salluste. Il jugea avec la même légèreté d'Homère et de Platon.* Et un peu plus bas: *bien qu'Adrien aimât à critiquer les musiciens, les Poètes tragiques et comiques, les Grammai-*

(1) *Ch.* 15.

riens, les Rhéteurs et les Orateurs, cependant il honora et enrichit ceux qui professoient ces divers arts, tout en les fatiguant par ses questions. Dion Cassius (1) remarque, au sujet du même Prince, *que sa haine ne se bornoit pas aux vivans, qu'il attaquoit encore les morts, et qu'il avoit résolu de faire disparoître les Ouvrages d'Homère pour leur substituer les écrits d'un Antimaque, dont la plupart des personnes avoient même ignoré le nom jusques-là.* N'est-il pas à présumer, Messieurs, qu'Adrien, détracteur des plus grands hommes de l'antiquité, et plein du projet de détruire les chefs-d'œuvre de goût et de génie qui blessoient sa jalousie, pour élever sur leurs ruines son idole Antimaque, n'est-il pas, dis-je, à présumer que ce Prince aura fait tous ses efforts pour entraîner dans ces idées tous ceux qui l'approchoient ? N'est-il pas très-probable encore qu'Adrien, qui aimoit à écrire, et qui fit divers Ouvrages soit en prose soit en vers, n'aura pas négligé un moyen si

(1) *Pap.* 1153. *Edit. de Reimarus.*

propre à répandre ces impressions et à faire entrer bien des gens dans son parti? Je serois donc tenté de croire que ces livres Catacriens n'étoient autre chose qu'un jugement sur les Ecrivains que j'ai nommés plus haut, mais un jugement dicté par la passion et l'envie de les déprimer, un parallèle amer de leurs Ecrits avec ceux des Auteurs qu'il leur préféroit, de sorte qu'on y aura vu, comme le dit Spartien, Cicéron sacrifié à Caton, Virgile à Ennius, Salluste à Cælius, et principalement Homère à Antimaque dont Adrien avoit fait son héros. Pour autoriser cette conjecture, au lieu de Κατακριανοι, qu'il faut supposer avoir été dans le texte original, je lirois κατακριτοι, *damnati*, *condemnati*, les Auteurs appréciés, jugés, condamnés; ce qui feroit de ces livres d'Adrien, des jugemens, des décisions, des arrêts prononcés contre les Auteurs qu'il avoit résolu de ravaler. Si ma conjecture n'a pas le mérite de frapper au but, j'espère qu'elle aura du moins celui de ne pas faire souffrir au texte une entorse aussi

violente que celle qu'on lui donne en tirant de *κατακαιμεος*, *κατὰ Καννας*, et de celui-ci, *κολοκυντας*.

Permettez, Messieurs, qu'avant de finir, je vous présente quelques réflexions qui ne sont pas tout-à-fait étrangères au sujet sur lequel je viens de vous entretenir. Depuis que je m'occupe d'objets relatifs à l'intelligence des Auteurs anciens, je n'ai pu m'empêcher d'être frappé des nombreux secours que nous possédons à cet égard; mais ces secours sont dispersés et répandus dans tant d'Ouvrages, les uns isolés et presque inconnus, les autres si volumineux et d'une acquisition si difficile, qu'il est presque impossible qu'un homme qui travaille sur un Auteur puisse exactement connoître ces sources et se mettre à portée d'en profiter. Ici c'est une explication intéressante développée dans une dissertation détachée, et qui souvent ne sort pas de l'enceinte du Lycée qui l'a vu naître; là c'est une solution reléguée au fond de quelque Journal que son étendue ne permet pas de lire d'un bout à

l'autre ; tantôt c'est une remarque utile, mais consignée dans un Ouvrage où l'on ne s'attendroit pas à la trouver (1); quel-

---

(1) Juvenal dit, *Sat.* 1, 73 :

Aude aliquid brevibus Gyaris aut carcere dignum si vis esse aliquid.

s'attendroit-on, par exemple, à trouver dans la traduction française de Pline le naturaliste, la remarque suivante sur ce vers? « Ce que personne n'a encore aperçu, *brevibus* est substantif et *Gyaris* adjectif. *Brevibus* est l'ablatif de *Brevia*, des écueils, *in brevia et syrtes. Æneïd. L.* 1, *v.* 115. Ailleurs le même Juvenal parle encore de *Gyare*, mais au substantif; mais aussi l'appelle-t-il *Gyarus* au singulier, et non pas *Gyari* comme on a cru mal à propos qu'il l'appeloit dans ce vers. Le vers où Juvenal le fait substantif est :

Ut Gyari clausus scopulis parvoque scripho.
Sat. 10, *v.* 170 ».

J'observerai cependant, avec tous les égards que mérite l'habile Traducteur de Pline, qu'un des Commentateurs de Juvenal a déjà pris *brevibus* pour substantif, et dit : *Brevia sunt maris loca vadofa, et scopulis formidabilia.* Je n'ai que quatre Editions de Juvenal, mais elles portent toutes quatre *ut Gyaræ clausus*, et non *Gyari*. M. Dusaulx, dans sa traduction française de Juvenal, ne fait aucune remarque sur *brevibus*, et traduit simplement : *Braver Gyare et les prisons.*

quefois encore se sont d'excellens commentaires, mais que leur ancienneté a rendus extrêmement rares et qu'il est très-difficile de se procurer. Il résulte delà un inconvénient bien sensible, c'est qu'un Editeur ou un Traducteur qui travaille sur quelque Auteur, court risque, faute de posséder les secours qui existent, de donner un Ouvrage imparfait, ou de perdre un temps précieux à éclaircir, sans succès, un morceau qui se trouve déjà très-heureusement expliqué.

Ces considérations m'ont fait naître l'idée d'un Ouvrage dont l'exécution seroit sans contredit d'une très-grande utilité. Je voudrois qu'on rassemblât tout ce qui se trouve répandu çà et là, relativement aux passages difficiles des anciens Auteurs tant Grecs que Latins, après avoir rangé les titres de ces Auteurs sous un certain ordre. Ce ne seroit, il est vrai, qu'une compilation, mais une compilation précieuse, qui épargneroit de longues, souvent pénibles et d'infructueuses recherches, et qui contribueroit plus

*

qu'on ne le pense au progrès de la Littérature. Car en nous offrant le tableau fidèle de nos recherches, elle nous feroit connoître nos besoins et guideroit plus sûrement nos pas dans la route qui nous reste encore à parcourir.

Je sens bien, Messieurs, qu'un seul homme ne sauroit entreprendre, ni se flatter d'exécuter un pareil Ouvrage; aussi pensé-je que ce devroit être l'occupation d'un petit nombre de gens de lettres qui se partageroient le travail, et se chargeroient, l'un, de parcourir tel ou tel Journal, pour en tirer tout ce qui auroit trait à cet objet; l'autre, les Mémoires des Sociétés savantes; celui-ci, ces pièces fugitives qui disparoissent souvent (1) aussitôt qu'elles ont pris nais-

(1) Les programmes, dissertations et autres pièces relatives à l'étude des anciens, dont nos Universités d'Allemagne abondent, mériteroient d'être mieux connues, surtout des Ecrivains françois; il est à souhaiter que le goût qu'ils paroissent prendre depuis quelque temps à la Littérature allemande, se soutienne; ils ne balanceront pas alors à reconnoître le mérite d'une nation qui est depuis long-temps en

sance ; celui-là, tel ou tel Commentaire rare et ancien ; je voudrois surtout qu'on puisât, avec beaucoup de soin, dans les Jurisconsultes, parce que l'obligation où ils ont été d'étudier les mœurs, les lois et les usages des anciens, les a mis en état d'expliquer, de la façon la plus heureuse, une foule de passages et de morceaux difficiles. Ce Recueil, bien exécuté, formeroit une espèce d'Encyclopédie critique, dont on sentiroit bientôt tout le prix.

---

possession de produire de très-grands hommes dans tous les genres.

FIN.

TABLE

Du Tome troisième.

Fin de la Table du Tome troisième.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

*

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
et du Tome 3.ème et dernier.

OUVRAGES DE FONDS

Qui se vendent à l'Imprimerie Bibliographique.

Pensées de Montaigne, propres à former l'esprit et les mœurs, nouvelle édition, augmentée du Caractère de Montaigne, par Pascal.

Un *vol. in-18* de xxviij et 246 pages, imprimé avec le plus grand soin sur papier fin grand raisin avec filets. *Prix, 2 fr. 50 c.*

Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin superfin. 5 fr.

Journal historique, ou Mémoires critiques et littéraires sur les Ouvrages dramatiques, et sur les événemens les plus mémorables depuis 1748 jusqu'en 1751, par Charles Collé, auteur de *la Partie de Chasse de Henri IV*, imprimés sur le manuscrit de l'auteur, et précédés d'une Notice sur sa Vie et ses écrits.

Un *vol. in-8°.* de xxvj et 492 pages. *6 fr.*

Annuaire Administratif et Statistique de Paris et du Département de la Seine, pour l'an. XIII-1805; par P. H. J. Allard, Membre du Collége Électoral du Départe-

ment de Seine-et-Oise, Inspecteur supléant et Premier Commis de la Direction des contributions du Département de la Seine.

Un *vol. in-8°.* de 630 pages. 6 *fr., br., et* 7 *fr.* 50 *c. rel.*

ANNUAIRE Administratif et Statistique de Paris et du Département de la Seine pour l'an 1806, par le même auteur.

Un *vol. in-8°.* de xiij et 652 pages. 6 *fr., br., et* 7 *fr.* 50 *c. rel.*

TABLEAUX DES QUATRE PARTIES DU MONDE, sous les rapports Géographique, Statistique et d'Histoire naturelle; Ouvrage élémentaire destiné à l'usage du Commerce, des Lycées, Écoles secondaires et Pensions; dédié à M. Geoffroy, Professeur au Muséum d'Histoire naturelle, Membre de la Légion d'honneur, de l'Institut d'Égypte, et de plusieurs Sociétés savantes. Par M. Prevost, Professeur à l'École secondaire d'Étampes. 3 *fr.* 75 *c.*.

Ces Tableaux forment sept feuilles grand-jésus, dont deux comprennent la France, et les autres, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique. Ils présentent les noms anciens et nouveaux des États, Principautés, Villes, Fleuves, Rivières des différentes parties du Globe; la population; les productions ter-

ritoriales et industrielles de chaque État ; leurs importations et exportations ; les différentes formes de Gouvernemens ; leurs Religions, revenus, forces militaires et navales ; les productions qui leur sont particulières en minéraux, métaux, végétaux et animaux. On y a joint des notions géographiques et un tableau des monnaies qui y ont cours. Le Tableau de la France contient une chronologie des Rois de France jusqu'au Prince actuellement régnant.

Le Tableau de la France se vend séparément 1 fr. 25 c.

EXTRAITS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, Ouvrage utile aux jeunes Demoiselles, dédié à M. de Lacépède, Sénateur, Grand-Chancelier de la Légion d'honneur, par Madame B*...., Institutrice, à Paris. Un *vol. in-12, 1 fr.*

CODE DE PROCÉDURE CIVILE, Édition collationnée sur les Minutes du Conseil-d'État.

Un *vol in-18, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 65 c. franc de port par la poste.*

CODE DE PROCÉDURE CIVILE, Édition collationnée sur les Minutes du Conseil-d'État. Un *vol. in-12, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 40.*

SOUS PRESSE.

DICTIONNAIRE des Ouvrages anonymes et pseudonimes, avec le nom de leurs auteurs, par M. BARBIER, Bibliothécaire du Conseil-d'État, deux forts volumes *in-8°*.



